

JEAN SENDY

LA LUNE CLÉ DE LA BIBLE

JULLIARD



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN SENDY

**LA LUNE CLÉ DE LA
BIBLE**

JULLIARD

Dans le texte hébreu original de la Bible, le mot « Dieu » n'existe pas et la Genèse apparaît comme une version particulière du Mythe commun à toutes les Premières Civilisations qui ont surgi, tout armées, de la nuit du néolithique. Ce mythe relate la colonisation de la Terre par des Célestes.

Aucun scientifique n'a, à ma connaissance conclu à l'impossibilité d'une cosmonautique interstellaire, écrit M. François Le Lionnais. Ce livre montre que la « non-impossibilité » reconnue par les scientifiques d'aujourd'hui concorde avec le récit biblique d'une façon trop rigoureuse pour être mise sur le compte du pur hasard.

Rationnellement plausible, l'hypothèse de Jean Sendy sera, de plus, expérimentalement vérifiée dans un très proche avenir si les « Célestes » ont bien colonisé la Terre comme il le propose, la trace de leur passage nous attend sur la lune, qui sera alors la « clé de la Bible ».

*Elle articulait
un raisonnement logique,
sur des données rationnelles
et vérifiables ;
c'est pour cette raison
qu'on l'appelait Hypothèse.*

Plus je suis amené à penser
que Dieu n'existe pas,
et mieux je comprends ceux
qui ont besoin de croire.

JEAN ROSTAND.

HORS-D'ŒUVRE

Rationnel est un mot que l'usage a rendu irrationnel :

pour les uns, il évoque le rassurant et le raisonnable des chemins battus ;

pour les autres, seules les idées conformes à la raison (mais pas nécessairement « raisonnables ») peuvent se prétendre rationnelles.

Je ne sais pas s'il est raisonnable de soutenir que le texte biblique et les mythes « idolâtres » relatent le même séjour sur Terre de cosmonautes venus « du ciel » au paléolithique (vers — 21 000) et dont les descendants seraient repartis « dans le ciel » vers — 8 000.

Je sais seulement que l'hypothèse de ces « Célestes », devenus « dieux » ou « anges » dans la mémoire des hommes, est la seule qui propose aux énigmes de la proto-Histoire une explication *rationnelle*.

Faut-il en être troublé, ou au contraire rassuré ? Si le récit de la *Genèse* est conforme à la vérité historique, si le Dieu-du-catéchisme, barbu et régissant un univers créé en 6 fois 24 heures n'y a été introduit qu'après coup, par des superstitieux animés d'un irrésistible besoin de croire en

un Zeus amélioré, un rationaliste de mon espèce ne peut que pousser un grand soupir de soulagement :

il est très rassurant de pouvoir penser que la Loi de Moïse, sur laquelle est fondée notre civilisation, n'est pas un tissu de sornettes superstitieuses, mais la relation historique (plus ou moins déformée) d'une colonisation de nos lointains ancêtres par des cosmonautes « à notre image » venus de ces « cieux » que nous allons sous peu explorer à notre tour.

J'escamote évidemment l'essentiel, et ne fais que repousser le problème d'un cran :

j'ignore d'où « mes » Célestes auraient tiré *leur* civilisation, et pourquoi et même comment ils seraient venus et repartis.

Je dois me réfugier sous l'aile protectrice de Pasteur, qui en démontrant l'impossibilité de la « génération spontanée » des bactéries ne faisait que repousser d'un cran le problème du « germe initial » :

en 1968, c'est la « génération spontanée » des civilisations surgies, tout armées, à l'aube des temps historiques, qui apparaît comme une superstition rationnellement indéfendable.

Il se peut, certes, que je me trompe : je publie mon hypothèse, articulée sur un raisonnement logique, pour vous demander de me montrer mes erreurs éventuelles. Je ne cherche nullement à convaincre, les faits vont départager bientôt ceux qui acceptent et ceux qui refusent mon hypothèse de Célestes « à notre image » :

si « mes » Célestes étaient bien « à notre image », ils ont dû aménager la Lune en « Orly cosmonautique ».

Etant donné que le texte biblique, sur lequel je fonde mon hypothèse, laisse entendre qu'un « message » nous attend sur la Lune, il suffirait d'un tesson de poterie (ou d'une pièce de mécanique en inox, ni soviétique ni U.S.) sur le sol lunaire pour :

1. démontrer qu'une civilisation antérieure à la nôtre a bien utilisé notre satellite comme plateforme-escale ;
2. valider la totalité du texte biblique qui m'aura permis de prévoir, par la théorie, la découverte d'un tesson ou d'un fragment mécanique.

Autrement dit, si le texte biblique n'est pas un fatras de légendes, mais le récit historique que je propose, la clé rationnelle de ses « énigmes » nous attend sur la Lune.

PLAN DE LA PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 1 - LA REALITE CONCRETE DES «
ANGES » CONSTITUE UNE HYPOTHESE
RATIONNELLE

CHAPITRE 2 - LA PLATEFORME-ESCALE SUR
LA LUNE

CHAPITRE 3 - DES COSMONAUTES ONT-ILS
MATERIELLEMENT PU VENIR D'UN AUTRE
SYSTEME PLANETAIRE ?

CHAPITRE 4 - LA TOUR DE BABEL ET LA
GRANDE PYRAMIDE

CHAPITRE 5 - LA BIBLE EST-ELLE « UN
FATRAS » OU UN TEXTE COHERENT ?

CHAPITRE 6 - L'HEBREU, LANGUE « PAS
COMME LES AUTRES »

CHAPITRE 7 - LA KABALE

CHAPITRE 8 - L'ETAT D'ISRAEL ET LES

KABALISTES

CHAPITRE 9 - IAHVE ET LE PRINCIPE DE
CARNOT

CHAPITRE 10 - IAHVE ET L'ORTHODOXIE
MATHEMATIQUE D'EINSTEIN

CHAPITRE 11 - LA LUNE

CHAPITRE 12 - LA JERUSALEM CELESTE

CHAPITRE 1

LA REALITE CONCRETE DES « ANGES » CONSTITUE UNE HYPOTHESE RATIONNELLE

Les théologiens de Byzance soutenaient que les Anges avaient des sexes. Ce n'étaient pas des plaisantins, lancés dans quelque théologie-fiction ; c'étaient de solides hébraïsants, qui contestaient le texte des Bibles usuelles, dans lesquelles l'hébreu « Elohim » est traduit par *Dieu*.

Pour suivre le débat, au XV^e siècle, il était indispensable de savoir l'hébreu. De nos jours, ce n'est plus indispensable, grâce à la traduction publiée sous la direction d'Edouard Dhorme par la collection de *La Pléiade* (NRF) :

« Elohim », « Iahvé » et autres « noms divins » du texte hébreu, que les Bibles usuelles *traduisent* par « Dieu », « Eternel », etc., Dhorme nous les transmet conformes à l'original.

« Elohim » signifie-t-il « Dieu » ? Tout le problème est là.

« Elohim » est, en hébreu, la forme plurielle de « Eloah » et Eloah, au singulier, apparaît quarante fois dans le *Livre de Job*. « Elohim » n'est donc pas « Dieu », mais « dieux ». Les Bibles usuelles d'Occident voient là un « pluriel de majesté » (comme « vous » est le pluriel de « tu »), et traduisent « Elohim » par *Dieu*, tout au long du texte. Les Bibles de l'Eglise orthodoxe russe (héritière de Byzance) traduisent tantôt par « Dieu » (en *Genèse* notamment) et tantôt par « les Anges » (Psaume VIII, notamment).

« Dieu Immatériel » ou « anges charnels et sexuels » ? Entre ces deux significations, incompatibles entre elles, d'un même mot du texte original, une traduction qui se veut rationnelle est bien obligée de choisir :

le point de départ de l'hypothèse que je propose est une lecture de la Bible où la traduction de « Elohim » est unifiée... unifiée non sur « Dieu » mais sur « les Anges », tout au long du texte.

Lue ainsi, la Genèse devient le récit, parfaitement cohérent en soi, d'une colonisation de la Terre par des cosmonautes « venus du ciel » et devenus « anges » dans la mémoire des hommes.

*

Vous pouvez, bien sûr, m'en croire sur parole.

Je préférerais cependant que vous lisiez vous-même les onze premiers chapitres de la *Genèse* (trente-cinq pages dans la traduction Dhorme), afin de vous assurer :

- a) que je n'escamote aucun passage qui pourrait contredire la cohérence que je propose ;
- b) qu'à aucun moment il n'y a à donner de coup de pouce au texte pour en faire surgir la cohérence rationnelle.

Un bon exemple se trouve en *Genèse* VI, 2 à 4 : « Les fils d'Elohim s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles. Ils prirent donc pour eux des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient élues. [...] Quand elles enfantaient d'eux, c'étaient les héros qui furent jadis des hommes en renom. »

Dans le contexte, l'humanité apparaît comme une masse anonyme, où les descendants d'Adam puisent les femmes qui leur donneront des enfants et les ouvriers nécessaires pour construire des villes. Les seuls « hommes en renom »

du texte biblique ont leur arbre généalogique au chapitre V, consacré aux « générations d'Adam », lequel Adam fut « créé par les Elohim », ce qui nous ramène à la « création » d'« hommes en renom » par les relations sexuelles entre fils d'Elohim et anonymes filles d'hommes.

Un autre bon exemple de mon propos se trouve au Psaume VIII, qui précise que « le fils d'Adam » est « de peu inférieur aux Elohim », ce que les Bibles héritières de Byzance traduisent par « de peu inférieur aux Anges ».

Si la chose est à ce point flagrante, pourquoi m'aurait-on attendu pour lire ainsi le texte biblique ? Sans prétendre tout expliquer, je peux suggérer quelques raisons solides :

- a) pour les dévots du monothéisme, voir des anges sexués là où le catéchisme enseigne à voir Dieu Immatériel, cela constitue une abomination ;
- b) pour les dévots du positivisme athée, chercher une quelconque cohérence dans la Bible est absurde ;
- c) pour les sceptiques cartésiens, la possibilité rationnelle de cosmonautes ayant vécu sur Terre n'est devenue acceptable que depuis quelques années à peine ;
- d) toute hypothèse nouvelle, il faut bien que quelqu'un soit le premier à la formuler.

A vrai dire, suis-je bien le premier ? Oui et non.

Non, puisqu'il en était déjà question à Byzance, laquelle tomba aux mains des Turcs en 1453, avant que ses théologiens soient parvenus à un accord sur la réalité concrète des Elohim-Anges. Mais en 1453, affirmer que la Terre a été colonisée par des Célestes à notre image, pourvus d'attributs sexuels à l'image des nôtres, cela revenait à poser implicitement quelques postulats pour le moins prématurés :

1. le postulat d'une cosmonautique à la portée d'êtres à l'image de l'homme, dans un univers rationnel où aucun « miracle » n'a sa place ;

2. le postulat que les étoiles ne sont pas des lumignons piqués dans le ciel et que certaines sont les « soleils » de planètes habitées ;
3. le postulat que les idolâtres ont raison de croire à la réalité de leurs dieux, et tort uniquement de « vénérer des idoles de pierre »... c'est-à-dire de prier devant des statues représentant des cosmonautes défunts depuis pas mal de millénaires.

Très acceptables pour les kabbalistes (nous verrons cela plus loin), ces postulats ne l'étaient pas du tout pour l'Eglise du Moyen Age, dont la lutte contre un paganisme encore puissant avait besoin de la *certitude* que la Terre est plate, située au centre de l'univers, et bénéficiaire de la Révélation apportée par le Fils Unique de Dieu-Un.

Les adversaires de la thèse des « anges sexués » se recrutaient parmi les théologiens raisonnables, qui voyaient là une absurde théologie-fiction ; ces adversaires, il y en avait à Byzance même, et aussi à Rome.

Mais à Rome, la thèse du sexe des anges avait ses partisans : les papes qui firent décorer Saint-Pierre de Rome (construit entre 1452 et 1614) de portraits de dieux grecs, incongrus dans le haut lieu d'une religion monothéiste, semblent bien avoir pris parti : entre les « anges de Byzance » et les « dieux de l'Olympe », la différence n'est que de vocabulaire.

Je ne suis donc pas le premier à concevoir des Elohim concrets, « Anges » venus du ciel, identifiables aux Célestes des mythes païens.

Mais je suis le premier à vouloir démontrer qu'une thèse qui, du temps de Byzance, était une métaphysique, c'est-à-dire une suite d'affirmations non vérifiables, est devenue, en 1968, une hypothèse rationnelle, soumise à vérification expérimentale prochaine.

Quand on est à la fois le premier à formuler une hypothèse et un Occidental formé au doute méthodique, un

dilemme se pose :

ou je suis devenu fou, et un « délire logique » bien connu des psychiatres me fait apercevoir des liens rationnels là où il n'y en a pas (forme classique de la paranoïa) ;

ou il y a des raisons solides pour que personne n'ait été amené avant moi à formuler l'hypothèse... laquelle a, en ce cas, des chances d'être rationnellement cohérente.

Mon dilemme posé, je ne suis pas plus avancé : un bon paranoïaque trouve toujours, à l'incrédulité de ses contemporains, des raisons aussi solides que celles que je prête à ceux qui n'ont pas formulé avant moi l'hypothèse que je propose... et même à ceux qui en doutent, maintenant que je l'ai formulée.

C'est donc vers vous que je me tourne : dans ce livre vous trouverez les données sur lesquelles je me fonde, et le raisonnement articulé sur ces données. Mes données se trouvent dans le texte biblique d'une part, et de l'autre dans ce que croit la science d'aujourd'hui.

Ce livre n'étant pas réservé aux personnes qui connaissent à la fois la théologie de Byzance et la physique contemporaine, j'exposerai l'une et l'autre en un langage accessible à *l'honnête homme*, c'est-à-dire à l'homme et à la femme dont l'ambition n'est pas de « tout savoir sur tout », comme un champion de jeux télévisés, mais de réduire au minimum le nombre de ses idées fausses.

*

Afin de ne pas avoir à le rappeler tout au long du livre, j'insiste sur le fait que la vérification de mes références au texte biblique peut être faite UNIQUEMENT avec soit le texte original en hébreu, soit la traduction Dhorme (collection de *La Pléiade*) :

le texte hébreu et la traduction Dhorme sont (à ma connaissance) les seuls à n'exiger aucune croyance du lecteur, qui y trouve le texte brut, tel qu'il est attribué à Moïse ;

toutes les Bibles « usuelles » partent de l'idée préconçue que « Dieu existe »... ce qui reste entièrement à démontrer.

La traduction Dhorme permet de *suivre* le débat ; pour y *participer*, la connaissance de l'hébreu reste malheureusement indispensable. Citant Dhorme, au début de ce chapitre, je l'ai évidemment cité à la virgule près :

« ... les fils d'Elohim... »

Or, le texte hébreu dit « béné Ha-Elohim », ce qui sans contestation possible signifie « les fils *des* Elohim » : « fils d'Elohim » ne peut se dire en hébreu que « béné Elohim ».

Dhorme a donc infléchi le texte. Dhorme est un traducteur scrupuleux, mais l'idée même que « Elohim » puisse ne pas représenter « Dieu-Un » lui est abominable, et il préfère supposer une inexactitude dans le texte hébreu.

Que les hébraïsants acceptent les autres imprécisions du même ordre, dans ce livre destiné aux lecteurs ne connaissant pas l'hébreu. Je cite Dhorme, je n'ai pas le droit de « rectifier » un texte cité. Et je profite de l'occasion pour insister :

ce livre n'est pas fondé sur une quelconque exégèse de textes, mais sur des données certaines, établies par la méthode scientifique du doute cartésien, les concordances entre ces données et des textes anciens servant uniquement à *poser la question* : « comment expliquer, *rationnellement*, ces concordances ?

CHAPITRE 2

LA PLATEFORME-ESCALE SUR LA LUNE

1. La Lune n'est pas habitable, et ne l'a jamais été pour des organismes évolués.

2. Pour lancer des cosmonefs volumineux, la Lune (vitesse de libération 2,41 km/s) présente de sérieux avantages sur la Terre (vitesse de libération 11,3 km/s), bien que l'assemblage des pièces détachées exige des ateliers où *tout* (à commencer par l'air respirable) devra être envoyé depuis la Terre.

3. Dans la mesure même où les Célestes de mon hypothèse sont dès aujourd'hui concevables, la Lune devait être pour eux, comme elle le sera pour nous, un « Orly cosmonautique ».

*

La moindre trace d'un passage de cosmonautes nous ayant précédés sur la Lune confirmerait le principe de mon hypothèse... dont la confirmation totale suppose que l'on retrouve dans le sous-sol lunaire :

sur la « face visible », des casemates destinées à maintenir le contact avec la Terre ;

sur la « face cachée », les observatoires astronomiques et un « cosmodrome » destiné aux liaisons avec les autres planètes.

Je ne suis ni un illuminé ni un charlatan :

je n'affirme pas que l'homme trouvera sur la Lune, tout aménagées, les « casemates de survie » que Soviétiques et Américains projettent d'y aménager ;

j'affirme — tout au contraire — que si aucune trace de cosmonautes nous y ayant précédés n'est découverte sur la Lune, la cohérence d'ensemble que je propose sera démentie.

Cette précision s'impose, car il ne s'agit à aucun moment, dans cet essai, de quelque métaphysique (domaine où n'importe qui peut dire n'importe quoi), mais d'une hypothèse rationnelle, soumise à une vérification expérimentale non contestable et prochaine.

Cela posé, nous pouvons examiner les raisons qui font apparaître rationnellement plausible l'hypothèse de « mes » Célestes, hypothèse fondée sur des données que chacun peut vérifier.

Il est des choses qui vont sans dire, mais mieux encore en les disant. La Vie est apparue sur Terre il y a un milliard d'années environ, avec une « cellule initiale » dont nul ne sait comment elle est apparue, mais dont il est admis que l'évolution naturelle a fait surgir des organismes vivants rudimentaires, puis moins rudimentaires, puis l'homme.

Le premier « homme » est apparu vers — 600 000 ; les ouvrages de vulgarisation sérieux ne manquent pas, qui exposent l'évolution probable depuis le paléolithique inférieur (— 600 000 à — 100 000) jusqu'au paléolithique supérieur (— 35 000) où l'on trouve les premières traces de notre ancêtre direct, l'Homo Sapiens, créant une « civilisation » très élémentaire mais déjà appréciable.

Vers — 22 000, la glaciation « Würm-III », dont les effets exacts ne sont pas connus mais sur laquelle on commence à avoir des données solides, a profondément perturbé les conditions de vie terrestres. Nous verrons, dans la deuxième partie de ce livre, ce qu'est une glaciation ; nous y verrons aussi comment des données, suffisamment

diverses pour ne pas constituer un « témoignage unique », permettent par recoupements de situer entre — 22 000 et — 21 000 l'arrivée des Célestes de mon hypothèse.

Mais n'y a-t-il pas anthropomorphisme infantile à imaginer des « Célestes » physiquement à notre image ? Non. Les biologistes en sont à voir dans la « forme humaine » la forme la plus probable pour devenir le siège d'une intelligence capable de concevoir les problèmes du cosmos.

Il n'y a donc aucun argument *rationnel* à opposer à l'hypothèse de travail d'êtres à notre image, aux connaissances surpassant les nôtres, venant « du ciel » pour trouver sur Terre des hommes déjà hommes au plein sens du terme, mais dont la « civilisation » au sortir d'une glaciation terrible était inférieure à celle des Papous contemporains.

La chronologie que je propose (la réalité des Célestes restant encore à démontrer) peut se résumer ainsi :

1. La Vie est apparue sur Terre, et y a évolué comme l'enseignent les meilleures autorités universitaires ;
2. vers — 21 000, des cosmonautes sont arrivés d'un autre système planétaire de la Galaxie, et ont entrepris une colonisation de nos ancêtres du néolithique ;
3. une fausse manœuvre a perturbé le processus de civilisation, et les descendants des Célestes sont repartis vers — 8 000 ;
4. le récit biblique, de même que le Mythe de *toutes* les civilisations surgies, tout armées, de la proto-Histoire relate cela, et rien d'autre, sous les déformations inévitables d'une tradition longtemps restée orale ;
5. « l'explosion novatrice », constatée vers — 8 000 par les meilleurs ethnologues, apparaît mieux expliquée par le séjour de Célestes que par les autres hypothèses à ce jour proposées.

La chronologie ci-dessus est fondée sur les concordances entre le texte biblique et nos connaissances sur la période

considérée. Ces concordances ne peuvent avoir que trois explications :

- a) le Pur Hasard ;
- b) la Révélation, en prise directe, faite à Moïse par le Dieu-du-catéchisme ;
- c) les Célestes de mon hypothèse.

Les concordances que je présente dans ce livre apparaissent trop nombreuses pour que Pur Hasard suffise à les justifier. L'idée de Moïse écrivant au burin sur des tables en pierre, sous la dictée de Dieu-Immatériel, m'apparaît, à moi, incongrue. L'hypothèse d'un enseignement laissé par « mes » Célestes, et retrouvé par Moïse, reste dans ces conditions la seule explication rationnelle à ce jour concevable, celle que je propose depuis 1963. (cf. *Les cahiers de cours de Moïse* et *Les dieux nous sont nés.*)

A la fin de la première partie de ce livre, on trouvera mes remerciements à ceux qui m'ont amené à constater des erreurs dans ces deux livres, avec l'exposé de ces erreurs, et qui ont lu celui-ci en manuscrit. Mais, à ce jour, aucune erreur *fondamentale* n'a été décelée dans l'hypothèse que je propose.

« Mes » Célestes tiraient-ils leur science de quelque source pour nous inconcevable, ou étaient-ils tout banalement venus d'un système planétaire où il aurait suffi à la Vie d'avoir vingt-cinq mille ans d'avance pour que la civilisation y ait atteint il y a vingt-quatre mille ans le stade que la nôtre prévoit d'atteindre dans mille ?

L'explication par une banale avance chronologique est la plus « raisonnable », mais pas forcément la meilleure. De toute façon, il est plus rationnel d'attendre la confirmation de la réalité concrète des Célestes avant de se demander d'où ils pouvaient venir.

Peu avant sa mort, Victor Bérard s'affirmait certain de retrouver « le tombeau de Zeus ». Une telle découverte,

passionnante, n'aurait pourtant rien tranché :

tout objet manufacturé trouvé sur Terre DOIT, pour un esprit rationnel, être attribué à l'industrie humaine ;

un simple tesson de poterie, par contre, s'il est retrouvé sur la Lune, suffirait à démontrer que des êtres pensants nous y ont précédés — et ont donc vécu sur Terre, la Lune n'ayant jamais été habitable pour des organismes évolués.

Dans ce livre, j'expose point par point les données qui m'ont amené à formuler mon hypothèse. Avais-je mis la charrue avant les bœufs, en publiant d'abord *Les cahiers de cours de Moïse* et les *dieux nous sont nés*, où je supposais ces données connues ? Un certain nombre de raisons m'avaient incité à procéder ainsi. Quoi qu'il en soit, ce livre-ci constitue aussi une clé pour « Moïse » et pour « Les dieux ».

CHAPITRE 3

DES COSMONAUTES ONT-ILS MATERIELLEMENT PU VENIR D'UN AUTRE SYSTEME PLANETAIRE ?

M. François Le Lionnais, président de l'Association des Ecrivains Scientifiques de France, a bien voulu me le confirmer dans une lettre du 25 septembre 1967 :

« A ma connaissance, aucun scientifique n'a conclu à l'impossibilité d'une cosmonautique interstellaire. »

En 1966-1967, lors de la publication de *Les dieux nous sont nés*, un certain nombre de personnes, non-scientifiques donc doublement prudentes devant une hypothèse comme la mienne, s'étaient pourtant refusées à la prendre en considération parce qu'un excellent hebdomadaire avait publié, en septembre 1965, les déclarations d'un physicien qui concluait à l'impossibilité pour l'homme (et donc pour des cosmonautes à notre image) de relier entre eux des systèmes planétaires, même voisins, à l'intérieur de la Galaxie.

Les termes de ce malencontreux article dépassaient-ils la pensée du physicien ? Peu importe :

l'autorité de F. Le Lionnais est suffisante pour que mon postulat initial de « Célestes » soit acceptable ;

il me reste à montrer ce qui rend ce « non-impossible » plausible, et même probable.

Toutes les « Premières Civilisations » (Chine, Mésopotamie, Proche-Orient) s'affirmaient détentrices d'un « enseignement révélé », héritage allégué de dieux à l'image de l'homme, venus du ciel et repartis de même, quelques dizaines de siècles avant l'aube des temps historiques — c'est-à-dire vers — 8 000.

Mythe poétique et légendes creuses, que tout cela ?

Le 19^e siècle en était persuadé. Et il y a quinze ans encore, il était parfaitement légitime d'en rester aux convictions du 19^e siècle : en 1953, la possibilité pour l'homme d'échapper à la gravitation terrestre, de traverser vivant les radiations dont on savait uniquement qu'elles existaient, et de se poser sur la Lune, tout cela restait entièrement à démontrer.

En 1968, atteindre la Lune pose encore des problèmes techniques considérables. Mais il est désormais admis qu'aucune impossibilité théorique n'interdit à l'homme d'atteindre la Lune, puis Mars et Vénus, puis de viser les systèmes planétaires voisins. Et, du coup, tout le contexte du Mythe des Premières Civilisations se trouve bouleversé :

il n'est plus exclu que les dieux du Mythe aient eu une existence réelle ;

l'existence réelle des dieux constituerait l'explication la plus rationnelle aux connaissances scientifiques de l'Antiquité ;

la prétention des rois-prêtres à être les descendants directs des dieux, c'est-à-dire des bâtards nés des amours entre fils d'Elohim et filles d'hommes n'est plus à rejeter comme « évidemment absurde » ; et il est possible qu'ils aient détenu, par « héritage céleste », un « enseignement ésotérique ».

Or, l'héritage céleste allégué ne se limite pas à un récit du passé ; il comporte également des promesses pour

l'avenir, celle notamment que, lorsque « les temps seront accomplis », l'homme s'égalera aux dieux.

Ce qui revient à dire que le bouleversement de nos idées sur la réalité des dieux de jadis s'accompagne d'un bouleversement de l'idée que l'on peut se faire de l'avenir le plus immédiat — et de la possibilité (au moins virtuelle) de savoir de quoi cet avenir serait fait.

Ce ne serait, évidemment, pas la première fois que l'humanité aurait à rejeter des convictions jusque-là les plus solidement assises ; au XVII^e siècle, il avait fallu renoncer à l'idée d'une Terre située au centre de l'univers, et à celle d'étoiles piquées comme des lumignons dans le firmament. Il avait bien fallu modifier de fond en comble l'interprétation du texte biblique relatant la création de l'univers. On s'y était fait. Lentement, puisque rien ne pressait.

Nous, nous aurons moins de temps devant nous, si dans vingt à trente *mois* nous apprenons que des Célestes nous ont précédés sur la Lune. Dans l'heure qui suivra la découverte, toutes les radios du monde annonceront que la Bible (donc le fondement moral et éthique de l'Occident) et le positivisme du 19^e siècle (donc le fondement scientifique de l'athéisme) sont à reprendre à zéro.

Même si, intuitivement, l'on n'accorde que peu de chances de confirmation à l'hypothèse que je propose de rendre rationnellement plausible, cela mérite réflexion.

L'ensemble des notions actuellement admises sur la géologie, l'apparition de la Vie et l'évolution des espèces serait sans doute largement confirmée :

vers — 21 000, la glaciation dite « Würm-III » (et dont nous verrons le mécanisme probable dans la deuxième partie) avait amené la Terre à se trouver entourée de nuages opaques, que la lumière du Soleil ne pouvait percer... ce qui rejoint la description donnée au début du texte biblique.

Etant donné que les théologiens de Byzance (et parfois de Rome) ne refusaient pas systématiquement l'hypothèse des Anges pourvus de sexes, on peut penser que l'Eglise ne trouverait rien d'insurmontable à la tâche d'une reformulation du catéchisme. Cette reformulation serait-elle convaincante, ou l'Eglise donnerait-elle l'impression de « se raccrocher aux branches », si elle ne prend pas, très rapidement, une option sur l'hypothèse ? Ce n'est pas à moi d'en discuter.

Quelques Soviétiques, comme nous le verrons plus loin, ont déjà pris une option sur l'hypothèse de « cosmonautes venus sur Terre il y a quelques millénaires ». Les positivistes occidentaux emboîteront-ils le pas, ou prendront-ils eux aussi une option, pas nécessairement formulée dans les mêmes termes ? Là encore, je ne peux que poser la question.

Tout ce que je peux affirmer, c'est que chacun des « jours » du texte biblique semble bien correspondre à un douzième du cycle de 25 920 ans auquel j'ai déjà fait allusion (et que nous verrons en détail dans la deuxième partie) ce qui donnerait à chaque « jour » une durée de 2 160 ans environ.

Dénommer « jour » un laps de temps non précisé est un usage courant, non seulement dans les Livres Sacrés de l'Antiquité mais aussi dans le langage le plus usuel du XX^e siècle : nous disons volontiers « demain » pour les siècles à venir, et « hier » pour les millénaires écoulés.

En situant à la glaciation Würm-III le début du cycle, nous verrons que le « septième jour » de la *Genèse* correspond à la fois à la mission de « créer le monde des hommes » confiée à Noé dans le texte biblique (et à d'autres « géants » dans les autres mythes), et à « l'explosion novatrice » de — 8 000 dont la réalité concrète est affirmée par le professeur Leroi-Gourhan.

Une précision s'impose ici : tous les mythes « païens » nous sont parvenus surornés d'enjolivements, dus aux « poètes » que maudissait Platon. Un seul récit nous est parvenu sans fioritures, celui transmis par le « peuple élu » de Moïse : la Loi de Moïse interdit d'y changer « fût-ce un trait de lettre ».

Le résultat pratique est qu'il est absolument impossible de remonter, de l'un quelconque des mythes « païens » aux dieux dont il y est fait état, par un raisonnement articulé comparable à celui qui va nous permettre de remonter du texte biblique aux Elohim concrets de mon hypothèse.

Dans l'étude des faits qui rendent plausible, et même probable, la réalité concrète des Célestes dont font état *tous* les mythes, les mythes « païens » tiennent pourtant un rôle utile, encore que secondaire : celui d'illustrations naïves qui facilitent la tâche de l'imagination.

CHAPITRE 4

LA TOUR DE BABEL ET LA GRANDE PYRAMIDE

Toute une littérature proclame que les prêtres-architectes de la Grande Pyramide savaient autant, et même plus de choses que nous. Que « savaient » donc ces prêtres-architectes ?

La réalité concrète des Célestes, pour nous simple hypothèse entièrement à démontrer, était le fondement même de leur foi — et de leur science qu'ils tenaient pour un héritage des dieux venus du ciel. « Sachant » la réalité des Célestes, s'ils avaient de surcroît détenu les connaissances scientifiques « modernes » qu'on leur prête, les prêtres de Pharaon ne nous auraient pas attendus pour aller « dans les cieux », et se poser sur la Lune. Ils n'en ont rien fait, il leur manquait donc quelque chose.

Ce raisonnement cartésien n'est pas de moi : il se trouve dans le texte biblique, seul « mythe » dont on puisse *rationnellement* remonter jusqu'aux Célestes dont il fait état. Appliqué à la Grande Pyramide, le raisonnement biblique cartésien qui ordonne de « juger un arbre à ses fruits » nous permet de dire des prêtres-architectes de la Pyramide :

qu'ils étaient certains de la réalité des Célestes ;

qu'ils étaient détenteurs d'un certain nombre de connaissances dont le XX^e siècle confirme la valeur scientifique, mais ne parvient pas à expliquer comment elles peuvent avoir été acquises au sortir du néolithique ;

qu'ils affirmaient avoir hérité ces connaissances des Célestes repartis « dans les cieux » ;

qu'ils ont enfermé, dans « l'architecture initiatique » de la Grande Pyramide, ce qu'ils avaient préservé de l'héritage scientifique allégué ;

que cet héritage scientifique ne permettait pas (ou ne permettait *plus*, vers — 2 700 où fut édifiée la Grande Pyramide) de lancer « vers les cieux » un astronef inspiré de ceux dont le Mythe affirme que les Célestes se servaient couramment.

La question qui se pose est de savoir si ces Célestes, leurs cosmonefs et leur héritage scientifique sont un conte de fées ou une réalité. Là encore, revenons au texte biblique qui relate la dernière tentative des hommes pour atteindre « les cieux » :

le 19^e siècle doutait de l'aviation ; il ne pouvait évidemment voir que légende dans un récit impliquant une cosmonautique ; nous, il nous suffit de remettre en cause les certitudes abusives du 19^e siècle pour constater des concordances trop flagrantes pour être mises sur le dos de Pur Hasard.

Le chapitre XI de la *Genèse* (celui de la tour de Babel) fourmille de concordances entre un récit plusieurs fois millénaire et les réalités les plus concrètes d'aujourd'hui.

A la fin du chapitre X, les Célestes viennent de partir, après avoir détruit dans le « Déluge » leurs installations terrestres (nous sommes donc dans la proto-Histoire, vers — 6 500, quatre millénaires avant l'édification de la Grande Pyramide). Les Célestes sont partis [*Gen.* VI, 5] écoeurés « de la malice des hommes, dont l'objet des pensées est toujours le mal », bien décidés à « détruire ce qu'ils ont créé sur Terre » ; seul Noé « trouve grâce ». Noé [cf. *Gen.* V] est un bâtard des Elohim, Célestes qui lui laissent un

assez grand nombre de choses et d'enseignements dont l'énumération débute au chapitre VIII.

Quelles « choses » et quels « enseignements » ? La tentation est grande *d'interpréter* le texte pour lui faire dire plus qu'il ne dit : fuyons la tentation, restons-en au texte sans lui donner de coups de pouce :

les « choses » et « enseignements » préservés dans l'Arche de Noé étaient nécessaires mais suffisants pour que ses descendants puissent tenter d'édifier la tour de Babel.

Le chapitre XI commence par nous dire que « toute la Terre avait un seul langage et un seul parler », lorsque les hommes décidèrent de « bâtir une tour dont la tête soit dans les cieux ». Quels « hommes » ?

Quand on lit une Bible où « Elohim » est traduit par « Dieu-Un », on nage dans l'absurde : Noé vient de sortir de son arche, la Terre est dépeuplée. Si, au contraire, les Elohim sont bien « mes » Célestes, le Déluge n'a détruit que leurs bases, la Terre reste peuplée de communautés paléolithiques lorsque Noé émerge de son « arche » avec ses trois fils ; les « choses » et « enseignements » préservés dans « l'arche » font alors qu'entre eux et le reste de l'humanité la différence est bien plus grande qu'entre nos physiciens nobélisables et les Papous anthropophages de 1968... hypothèse d'autant plus probable qu'au paléolithique, la population terrestre se chiffrait par centaines de mille déjà.

Continuons à lire le texte biblique attentivement, sans préjugés. Le chapitre X se termine par l'indication que les fils des trois fils de Noé sont allés « essaimer les nations » ; sont-ils allés « former en nations » les communautés humaines éparses ? Forts de leurs connaissances, se sont-ils imposés, comme rois et comme prêtres, à des populations pour lesquelles la possession d'une lampe de poche constitue un « miracle » établissant sans conteste la

qualité de « roi-prêtre de droit céleste » ? Dans l'hypothèse de cohérence que je propose, il n'y a aucun coup de pouce à donner au texte biblique pour y lire cela, qui concorde avec les données les mieux assurées de l'ethnologie :

ayant organisé en « nations » les populations paléolithiques, les descendants des trois fils de Noé règnent en monarques absolus ; ils sont les rois de nations primitives, pour lesquelles le néolithique est une *nouveauté*, enseignée par les fils des Célestes ; les autres communautés restent animistes, et seront les dernières à sortir du paléolithique.

Reste l'affirmation que « toute la Terre avait un seul langage et un seul parler », qui semble contredire les lois de l'évolution confirmées par l'ethnologie : il est certain qu'aux approches du néolithique, « j'ai faim » et autres éléments d'une conversation paléolithique usuelle s'exprimait par des sons radicalement différents en Chine, en Mésopotamie, en Egypte et dans chacune des « nations ». Mais ce n'est pas de quelque « conversation usuelle » qu'il s'agit, dans le chapitre XI ; il s'agit d'un « pari métaphysique » : les rois-prêtres, qui se disaient descendants des Célestes, prétendaient, en édifiant leur tour, aller rejoindre leurs ancêtres « dans les cieux ».

Les descendants de Noé parlaient, évidemment, la même langue lorsqu'ils partirent « essaimer ». Ayant « essaimé les nations », ont-ils continué à parler entre eux la langue dans laquelle les « choses » et « enseignements » hérités des Célestes s'exprimaient tout naturellement, alors que, dans LES langues indigènes des paléolithiques, cela constituait autant de « miracles indicibles » ? Ce serait logique. Ont-ils, en sélectionnant les plus dégourdis des indigènes, formé un clan de prêtres ayant, sur toute la Terre, la même langue « sacrée » pour discuter entre eux des « choses et enseignements hérités des Célestes » ?

Dans l'hypothèse où le texte biblique refléterait une vérité, c'est infiniment probable et logique ; dans l'hypothèse où le texte biblique serait « un fatras », une telle concordance entre le récit millénaire et les données contemporaines ne s'explique guère, rationnellement.

Les descendants de Noé purent-ils matériellement « essaimer » sur *toutes* les communautés paléolithiques ? C'est peu probable, en théorie, et ce que l'on peut avoir établi par la pratique expérimentale le confirme : le « seul langage » devait être « universel » comme le latin de l'Eglise catholique, qui s'affirme « catholique » ce qui en grec veut dire « universel ». Mais le texte biblique reste étrangement cohérent et plausible, quand il nous montre la réunion, à Babel, d'un « congrès œcuménique » des prêtres parlant la langue « catholique » du temps, et lancés dans l'édification d'une tour « dont la tête soit dans les cieux ».

La « confusion des langues » sur laquelle s'achève le chapitre XI s'est-elle instaurée lorsque, les rois-issus-des-Célestes ayant échoué dans leur entreprise (assurément prématurée) d'atteindre « les cieux », les prêtres des communautés restées animistes triomphèrent en clamant : « On vous l'avait bien dit, le Iahvé des Elohim ne fait pas plus de miracles que nos dieux ! » Cela, c'est-à-dire l'hypothèse d'une confusion de la *langue des prêtres*, n'est pas dit dans le texte ; j'en fais état, sous toutes réserves, parce que c'est l'hypothèse la plus plausible, et qu'à aucun endroit le texte ne la contredit :

à Babel les « prêtres de Iahvé » perdent la face ;

à partir de cet échec, la réalité du séjour des Célestes, repartis depuis de longs siècles, devient simple article de foi et perd sa valeur de certitude ;

le premier « catholicisme » est mort à Babel, et (si je l'ai bien lu) le texte biblique concorde une fois de plus avec les données de l'ethnologie.

Mais quittons ces spéculations, revenons au texte. Lorsque l'on prétend reconstituer un passé lointain, il convient de ne pas s'écarter de la méthode du doute cartésien ; il nous faut pour cela :

- a) préciser le sens des mots pouvant prêter à confusion ;
- b) préciser la source de chaque information ;
- c) situer le contexte qui permet de dégager le sens réel de chacune des informations ainsi précisées...

Pour le 19^e siècle, le passage du *paléolithique* (de *palaïos*, « ancien », et *lithos*, « pierre ») au néolithique était essentiellement caractérisé par le passage de la taille « ancienne » des outils en pierre à une taille nouvelle ; on oublie souvent que, pour l'ethnologie moderne, l'entrée dans le néolithique se manifeste surtout par l'apparition de l'agriculture et de l'élevage organisés.

La thèse usuellement admise par les ethnologues attribue le progrès de ce passage à l'évolution normale et naturelle de l'intelligence et des techniques ; le point faible de cette thèse est que, vers — 8 000, apparaît ce que le professeur Leroi-Gourhan appelle une « explosion novatrice », un bond en avant dont on constate la réalité sans pouvoir l'expliquer. Cette thèse usuelle refuse de voir autre chose que des légendes sans fondement dans le Mythe qui explique cette « évolution novatrice » par la « révélation » de « l'enseignement laissé par les Célestes à leurs bâtards restés parmi les hommes ».

Mais quand on accepte de lire le texte biblique comme s'il voulait dire ce qu'il dit, tout ce qu'il dit et rien de plus que ce qu'il dit, le Mythe apparaît trop cohérent avec les données de 1968 pour être rejeté, a priori et sans discussion, parmi les fables et légendes. Le contexte dans lequel notre hypothèse de travail va insérer la reconstitution que je propose est donc clairement délimité :

- a) nous reprendrons les données les mieux établies et acceptées par l'ethnologie moderne ;
- b) ces données, nous les placerons en face des textes dont notre hypothèse de travail postule qu'ils PEUVENT être le reflet d'une vérité historique ;
- c) nous constaterons que nous obtenons ainsi une explication *rationnelle* à *l'ensemble* des énigmes autrement inexplicables ;
- d) nous éviterons de croire qu'il suffit à une explication d'être rationnelle pour être vraie ;
- e) nous pourrions néanmoins poser que notre hypothèse possède une plausibilité égale — et même supérieure — à celle de la thèse usuellement admise.

Revenons donc au début du chapitre XI de la *Genèse* : « Toute la Terre avait un seul langage et un seul parler. » Dans le contexte biblique, quelques générations humaines seulement séparent le début du chapitre XI du départ des Célestes. Dans ce contexte, la réalité des Célestes ne fait pas encore de doute pour « les nations », pas plus que « l'ascendance céleste » de Noé et des dynasties issues de lui ; la certitude que la connaissance des moyens d'atteindre « les cieux » fait partie de « l'enseignement révélé » est donc — dans ce contexte — absolue :

chercher à « bâtir une tour dont la tête soit dans les cieux » [*Gen. XI, 4*] est donc une entreprise cohérente avec le contexte.

Une situation assez comparable a été constatée pendant la Seconde Guerre mondiale : des Américains « venus du ciel » s'étaient posés parmi des primitifs et avaient établi des bases où la vie — pour ces primitifs — était un « paradis terrestre ». A la fin de la guerre, les Américains sont repartis « vers les cieux », détruisant (dans un « Déluge ») le matériel qu'ils ne pouvaient ni emporter ni

raisonnablement laisser à des primitifs ; ces primitifs ont alors construit, dans l'espoir de faire revenir « les dieux blancs », un aéroport avec simulacres de « tour de contrôle » et avions en branchages... égalant en naïveté la « tour de briques et de bitume » dont parle la *Genèse* [XI, 3].

Comparaison n'est pas raison. L'ordre de grandeur n'est pas comparable entre Célestes cosmonautes et aviateurs américains. Ce qui est comparable, c'est la réaction de sociétés primitives transformant une réalité historique en Mythe... en un Mythe qui ne sort pas du néant mais d'une réalité naïvement interprétée :

quand les Elohim célestes repartent, les hommes du texte biblique tentent de construire ce qu'ils ont vu (ou que leurs aïeux ont vu) du temps où les Célestes vivaient parmi les hommes ;

si les Célestes avaient été non le souvenir d'une réalité mais une fiction tirée du néant par l'imagination humaine, les hommes du texte biblique auraient cherché à « atteindre le ciel » en escaladant les montagnes — et non en construisant, *dans la plaine*, une tour à peine capable de dépasser la hauteur d'une colline ;

une tour édifiée dans une plaine ne peut prétendre « atteindre les cieux » que par un *lancement* — et l'idée même que des primitifs ignorant toute industrie aient pu envisager de lancer une capsule habitée est incongrue.

Si les Célestes étaient issus de l'imagination des hommes de la proto-Histoire, il eût été parfaitement acceptable qu'ils apparaissent « à l'image de l'homme » ; ce qui est absurde et incongru, c'est d'imaginer des primitifs décrivant des dieux *surhumains*, c'est-à-dire édifiant sur Terre une infrastructure industrielle inconcevable pour des primitifs :

quand des primitifs contemporains étudiés par les ethnologues possèdent encore des mythes antérieurs à leurs premiers contacts avec la civilisation, ces mythes font état de dieux *surnaturels*, auxquels il suffit de s'asseoir sur un tapis, de dire « Que la cosmonautique soit ! » pour s'élever dans les airs. JAMAIS des primitifs n'ont conçu la nécessité d'une « tour de lancement » même symbolique — c'est-à-dire d'une infrastructure industrielle — pour « atteindre le ciel où vivent les dieux », avant d'avoir été en contact avec une civilisation possédant une infrastructure industrielle.

La suite du récit biblique n'est pas moins cohérente. « Iahvé descendit pour voir la tour que bâtissaient les fils des hommes » [XI, 5] ; l'ayant vue, il déclara : « S'ils commencent à faire cela, rien désormais ne leur sera impossible de tout ce qu'ils décideront de faire » [XI, 6] ; ayant ainsi parlé, il « confondit le langage des hommes, de sorte qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres » [XI, 7].

Faut-il en conclure que ce n'est pas une tour naïvement symbolique qui s'édifiait à Babel ? Faut-il en conclure que les « choses » et « enseignements » préservés par Noé permettaient vraiment aux hommes de « faire tout ce qu'ils décideraient », au point d'inquiéter Iahvé ?

Je n'en sais évidemment rien... mais il suffit de lire le texte biblique pour constater qu'il dit cela, expressément. Et pour constater aussi que c'est uniquement dans l'hypothèse de Célestes ayant implanté, chez les hommes du paléolithique, une industrie non concevable pour des hommes du paléolithique, que le récit biblique devient cohérent de la première à la dernière ligne des chapitres consacrés à la venue, au séjour et au départ des Célestes allégués.

Lorsque Iahvé eut confondu le langage des hommes, les hommes cessèrent de se comprendre et abandonnèrent la construction de leur tour. Iahvé est-il « descendu sur Terre » en personne ? Cela impliquerait, pour une explication conforme à la fois au texte biblique et à ce que nous savons d'astronautique, que les Elohim n'étaient pas encore sortis du système solaire (qu'ils mettaient, en somme, la dernière main au lancement de leur cosmonef depuis le cosmodrome lunaire). Est-ce simplement le « principe de Iahvé » qui d'avance vouait à l'échec une construction surpassant les possibilités des hommes même détenteurs des « connaissances révélées » ? Là encore, je n'en sais bien évidemment rien. Mais je constate que, dans les deux cas, le récit biblique est cohérent-en-soi, et que cette cohérence-en-soi est cohérente avec ce que nous savons de cosmonautique, de pré-Histoire et d'ethnologie.

Les dimensions de la tour « dont la tête soit dans les cieux » ne sont d'ailleurs pas celles de quelque building avant la lettre : elles nous ont été conservées par le mythe bouddhiste, où une tour destinée au même usage que celle de Babel se dénomme « Montagne Mérou » et a une hauteur de 84 000 yodchana :

le yodchana est une unité dont l'usage s'est conservé en Orient et qui vaut tantôt sept et tantôt vingt kilomètres... ce qui, même dans l'estimation minimale, situe la « tête de la tour » dans l'orbite lunaire.

(Ces précisions sont tirées de *Die Religion des Buddha*, de Karl Kœppen, ouvrage qui fait toujours autorité pour les faits cités, mais dont certaines conclusions portent la marque du 19^e siècle, pour lequel toute cosmonautique était une utopie : « Atteindre une hauteur de quatre-vingt-quatre mille yodchana suffit à retirer toute idée de valeur rationnelle à la construction proposée », écrit Kœppen qui ne pouvait évidemment imaginer nos tours de lancement

dont la « tête » va, très précisément, aux hauteurs indiquées par le Mythe... lequel, voici quelques millénaires, les a soit imaginées, soit reproduites d'après un récit qui s'affirmait conforme à la vérité historique.)

*

Si vous voulez bien lire le chapitre XI de la *Genèse*, vous pourrez vérifier que je n'ai rien tronqué, rien omis. Le texte biblique décrit ce que feraient nos fils si, déposés sur quelque planète, ils se trouvaient dans la situation où nous voyons les Elohim au chapitre XI :

quittant une planète où les indigènes ont fini par devenir odieux, ils laissent à leur bâtard préféré les « choses » et « enseignements » nécessaires pour tenter de poursuivre l'effort civilisateur ;

lorsqu'ils constatent que les fils du bâtard en question ont laissé les indigènes bricoler une tour de lancement, ils préfèrent compromettre le succès de la civilisation projetée, plutôt que de courir le risque de voir des primitifs arriver sur la Lune et y trouver les installations cosmiques destinées aux générations issues de Noé (le texte biblique fait état d'un « arc d'alliance laissé dans la nue »).

Sommes-nous parvenus au stade où nous pouvons légitimement prétendre à l'héritage ? Une fois sur la Lune, on saura s'il existe.

Est-ce l'ensemble des connaissances ayant survécu à la « confusion des langues » que, quatre mille ans plus tard, les prêtres ont « inscrit » dans la Grande Pyramide ?

Est-ce en prenant les « enseignements inscrits dans la Pyramide » comme point de départ qu'un prêtre de Pharaon nommé Moïse est parvenu, dans le désert de Madian où il s'était retiré pour étudier, à surmonter la « confusion des langues » et à rédiger le texte biblique sur

lequel je me fonde pour proposer l'hypothèse d'installations cosmonautiques qui nous attendraient dans le sous-sol lunaire ?

Il faut attendre l'exploration de la Lune, pour avoir une réponse à ces questions, sur lesquelles j'ai hasardé des hypothèses dans *Les cahiers de Moïse* et dans *Les dieux*.

Mais dès maintenant on peut se demander si l'imagination des hommes du néolithique, et celle de Moïse (même fortement aidée par Pur Hasard) a pu donner du comportement de Célestes purement imaginaires une relation concordant à ce point avec le comportement de Célestes concrets, tel que nous — qui sommes sur le point de devenir des « Célestes » — pouvons l'imaginer.

Si vous estimez que c'est trop mettre sur le dos de Pur Hasard et si le Dieu-du-catéchisme ne vous satisfait pas, vous êtes sur le point de me suivre dans mon hypothèse d'une réalité concrète de Célestes à notre image, dont le texte biblique nous relaterait — de façon cohérente et rationnelle — le séjour sur Terre.

Qu'est-ce donc que ce texte biblique ?

CHAPITRE 5

LA BIBLE EST-ELLE « UN FATRAS » OU UN TEXTE COHERENT ?

L'Ancien Testament comporte deux parties :

- a) le Pentateuque, c'est-à-dire les « Cinq Livres de Moïse », que la synagogue dénomme « Loi de Moïse » ;
- b) les « Livres historiques et prophétiques », et les « Ecrits inspirés » (comme le *Livre de Job* et les *Psaumes*) destinés à l'interprétation du Pentateuque.

Les « cinq livres de la loi » sont la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*.

La *Genèse* relate (en 50 chapitres) les événements situés entre l'arrivée des Elohim sur une Terre cernée de nuages et la mort de Joseph, dépositaire de la « révélation divine » reçue par Abraham. L'échec de la tour de Babel se situe au chapitre XI ; le chapitre XII s'ouvre sur la « révélation » faite à Abraham ; au chapitre cinquante et dernier meurt Joseph devenu le conseiller respecté de Pharaon. L'*Exode* commence par l'apparition d'un nouveau pharaon, qui va rejeter les enseignements de Joseph.

Faut-il, pour cette première étape de la transmission humaine de l'enseignement venu du ciel, continuer à prendre le récit au pied de la lettre ? La méthode scientifique nous y oblige : quand on prend un texte, on n'a pas le droit d'y picorer, il faut prendre ou laisser, en bloc.

Quand Elohim est traduit par « Dieu Un et Immatériel », le texte est un fatras. Lu comme s'il voulait dire ce qu'il dit, tout ce qu'il dit, rien de plus que ce qu'il dit, le texte apparaît *cohérent-en-soi*, avec ses Elohim « à notre image

». Un bon conte de fées aussi est *cohérent-en-soi* ? Bien sûr ; mais la cohérence interne du texte biblique concorde avec les données les mieux établies d'aujourd'hui, d'une façon qui rend difficile de mettre cette concordance sur le compte du Pur Hasard.

Lorsque, la « confusion des langues » réalisée, les hommes se dispersent, les parents d'Abraham quittent la Chaldée pour Harran (dans l'actuelle Syrie) ; la puissance dominante du temps est l'Egypte, donnée biblique confirmée par les historiens. C'est alors qu'Abraham a sa « révélation », laquelle l'incite à émigrer vers le sud, en direction donc de l'Egypte. Abraham s'arrête à Sichem, dans l'actuelle Palestine, et sa « révélation » *promet cette terre* à la descendance d'Abraham.

« Révélation » est un mot qui a pris une mauvaise odeur, à force d'être mastiqué par les charlatans et les illuminés ; Descartes pourtant n'hésitait pas à l'employer, écrivant qu'il avait eu « la révélation d'une science admirable ». Si la lecture, telle que je la propose, fait apparaître que le texte biblique est cohérent et cartésien, il faudra bien admettre que la « révélation d'Abraham » était cartésienne.

Abraham n'était pas un « juif » : il trouvait tout naturel que son dieu lui demande le sacrifice de son fils aîné, alors que tout sacrifice humain constitue une abomination pour la Loi de Moïse. Ce que nous en savons, c'est le texte biblique qui nous l'apprend (alors que le propre des « légendes » est de « sucrer » de tels détails gênants). Faut-il en déduire qu'Abraham était un païen, un idolâtre ? Oui et non :

OUI, puisqu'il « n'a jamais connu le nom de Iahvé » et que, jusqu'à sa mort il a adoré le dieu Shaddaï (cela est très explicite dans le chapitre VI de *l'Exode*) ;

NON, puisque contrairement aux animistes, il n'a jamais douté de la réalité des Elohim... dont il a, après l'échec de la tour de Babel, retrouvé « l'héritage révélé ».

A l'époque où Abraham eut sa « révélation d'une science admirable », les plus hautes connaissances étaient détenues par les prêtres de Pharaon, héritiers des architectes de la Grande Pyramide (édifiée vers — 2 700. plusieurs millénaires donc après le « Déluge », et bien antérieurement à Abraham dont les historiens situent la naissance vers — 2 000). Chronologiquement, c'est très cohérent.

Pour parler la langue biblique, les Hébreux (sans terres, comme il convient au puîné) sont symbolisés par Jacob, que le texte biblique nous montre supplantant Esaü qui (comme Pharaon) détient le droit d'aînesse ; mais sa « révélation » apprend à Abraham que Pharaon est sur le point de céder à la séduction des biens matériels, et qu'il doit être disposé à « vendre son droit d'aînesse » pour un « plat de lentilles ».

La « révélation » d'Abraham apparaît donc cartésienne, c'est-à-dire fondée sur les données laissées par les Célestes de mon hypothèse ; mais Abraham s'enthousiasme et s'emballe de façon pas cartésienne du tout : il se dépêche d'aller en Egypte, et il est obligé d'en repartir, car il doit se rendre à l'évidence, Pharaon tient bon la rampe et n'est pas du tout disposé à céder son droit d'aînesse. Il est remarquable que le texte biblique, sans trace de « culte de la personnalité », indique cette erreur de jugement d'Abraham.

Abraham, donc, remonte en Palestine.

Comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce livre, la religion d'Amon-bélier, qui vient de succéder en Egypte à celle d'Apis-taureau, est encore parfaitement en accord avec les données astronomiques (que l'on retrouvera dans le judaïsme à partir de la « révélation du Sinaï » reçue par Moïse, et dans le christianisme-des-poissons). Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, approfondit l'étude des « révélations » de son grand-père :

il « voit en rêve » l'échelle unissant sa lignée au message laissé par les Célestes ;

il bénéficie de « révélations » personnelles ;

il est amené (chap. XXXI de la *Genèse*) à « lutter » avec un « homme » qui, à l'issue du match, révèle qu'il n'est pas « un homme » mais un « envoyé du ciel », et qui donne à Jacob le sobriquet qui lui restera, « Isra-El », ce qui veut dire « de taille à se mesurer avec les Célestes ».

Jacob-Israël engendre Joseph, « fils d'Israël » que le texte nous montre :

a) frustrant Esaü de son droit d'aînesse ;

b) supplantant les prêtres d'Amon dans leur rôle de théologiens-conseillers de Pharaon.

Cette succession de « révélations » et d'interprétations de rêves où batifolent vaches grasses et maigres est-elle un fatras métaphysique ? S'agit-il, au contraire, de « révélations » dans le sens cartésien du mot, qui permettent à Joseph, grâce à une meilleure interprétation des données rationnelles héritées des Célestes, de supplanter les prêtres d'Amon tombés dans les superstitions, et qui ont fini par croire eux-mêmes à la vertu des prières devant un bélier en pierre ?

C'est cette deuxième interprétation qui semble plus rationnelle. Mais le problème véritable n'est pas là.

Le vrai problème est de savoir si Pur Hasard suffit à justifier que le texte biblique, avec ses Elohim, son Iahvé, son Shaddaï, ses « kabalistiques » usurpations du droit d'aînesse, nous ait donné un récit conforme à une vérité historique dont la connaissance par Moïse constitue à elle seule un beau sujet d'étonnement :

le peuple hébreu a effectivement pérégriné comme le relate le texte biblique qui lui est de plusieurs siècles postérieur ;

du temps d'Abraham aucun historien ne signale rien qui ait pu faire prévoir un déclin prochain pour l'Égypte ;

c'est trois siècles seulement après Abraham que l'invasion par les Hyksos a effectivement ébranlé la puissance égyptienne (vers — 1 700) ;

Le « nouveau pharaon » sur le règne duquel s'ouvre l'*Exode* commence par rejeter les enseignements que Joseph affirmait hérités des Elohim célestes : cela revient à dire que ce pharaon retourne à « l'idolâtrie » stigmatisée par Joseph, et qui consistait à « vénérer des idoles en pierre » au lieu de chercher à reconstituer l'héritage culturel laissé par les Elohim mortels et rationnels.

Lorsque Moïse apparaît, dans le récit de l'*Exode*, fils présumé d'une fille de Pharaon et prêtre-initié d'Amon, l'Égypte est effectivement en pleine idolâtrie ; Moïse claque les portes, va dans le désert de Madian et y voit « apparaître un ange de Iahvé » [Ex. III, 2].

Cet « ange » était-il un Céleste revenu sur Terre, en inspection ? Profitons de l'occasion pour tordre le cou à quelques vilains canards néo-obscurantins. Il ne faut jamais perdre de vue l'échelle à laquelle se mesure tout ce qui touche au cosmos, où les distances s'évaluent en années-lumière ; une année-lumière, ça fait beaucoup de kilomètres :

la Lune est à 1 1/2 *seconde-lumière* de la Terre, et nous en sommes encore à rêver d'y déposer un homme en trois jours de voyage ;

à cette vitesse, il faudrait 180 000 ans pour franchir une année-lumière — un petit million d'années donc pour parvenir au plus proche des systèmes planétaires probables.

Cela posé, le non-scientifique doit bien se demander pourquoi aucun scientifique n'a conclu à l'impossibilité

d'une telle entreprise.

Simplifions à l'extrême. Jusqu'à Einstein, nos sciences raisonnaient en fonction d'un univers statique, pour lequel la géométrie d'Euclide (qui ne considère que l'espace) était suffisante. Dès le 19^e siècle, le microscope et le télescope ont commencé à faire apparaître des faits qui ne « collaient » pas avec l'univers statique euclidien : les sciences humaines étaient en train de changer d'échelle, elles observaient des phénomènes où intervient le facteur « vitesse » — et la *vitesse*, franchissement d'un *espace* donné en un *temps* donné, constitue le passage de la conception « univers-espace » à la conception « univers-espace-temps ».

C'est pour cet univers espace-temps qu'Einstein est parvenu à sa formule célèbre : $e = mc^2$, dont la vérification expérimentale a été acquise lorsqu'on est parvenu à extraire l'énergie de la masse, dans le noyau de l'atome (la quantité d'énergie e étant égale à la masse m multipliée par le carré de c ; c étant la *vitesse*, c'est-à-dire l'espace-temps de la lumière). A l'échelle de l'univers visible à l'œil nu, où l'incidence du temps sur l'espace reste pratiquement nulle, la géométrie euclidienne reste bien entendu vraie — elle est simplement *insuffisante* à l'échelle atomique et cosmique.

L'échelle einsteinienne est-elle appelée à apparaître insuffisante à son tour ? C'est l'impossibilité de soutenir le contraire qui interdit aux scientifiques de conclure à l'impossibilité d'une cosmonautique interstellaire. Celle-ci n'en reste pas moins aussi « inimaginable » pour nous que l'était l'énergie nucléaire pour les contemporains des premiers chemins de fer.

En admettant résolu le problème du vieillissement des cosmonautes expédiés à plusieurs années-lumière de distance, resterait à résoudre celui de l'énergie de propulsion. La *quantité* d'énergie nécessaire est un fait acquis ; c'est la possibilité de la *produire* qui est exclue

dans l'univers « einsteinien », où la quantité d'énergie e que l'on peut tirer d'une masse m est limitée par le facteur c^2 , puisque la vitesse c ne peut être dépassée ni même atteinte par un corps matériel qui serait du même coup transformé en photons... Cela, rien ne permet de le contester. Mais...

Mais quelques physiciens et mathématiciens, dont *faute d'une vérification expérimentale concevable* personne ne peut dire s'ils délirent ou s'ils préparent à « l'univers einsteinien » un coup analogue à celui qu'Einstein porta à « l'univers euclidien », parlent de contraction de l'espace-temps. Cela se passe à un niveau où il est prudent de sauter les équations, en se limitant aux conclusions :

franchir des distances évaluées en années-lumière, sans vieillir de façon prohibitive, fait partie des hypothèses formulables — de même que leur corollaire « obtenir l'énergie nécessaire ».

Cela posé, la vérification expérimentale dont nous venons de dire qu'elle n'est pas concevable est non seulement concevable, mais prochaine, dès que l'on accepte comme hypothèse de travail les données du présent essai :

si des traces d'un passage de cosmonautes sont découvertes sur la Lune, la preuve sera faite que des êtres matériels ont bien franchi, comme le dit le texte biblique lu ainsi que je le propose, des distances infranchissables dans la conception einsteinienne de l'univers.

C'est pour bientôt, mais nous n'en sommes pas là. Nous en sommes seulement à pouvoir affirmer que la cosmonautique interstellaire ne peut EN AUCUN CAS être l'espèce de tourisme qu'imaginent gaiement les naïfs pour qui un « visiteur de l'espace » est une sorte d'aviateur

perfectionné qui vient faire un tour et puis s'en va en tirant sur la manette des gaz.

Les Célestes du récit biblique ? Ils sont plausibles PARCE QUE leurs réalisations alléguées sont à l'échelle de l'entreprise sur*humaine* mais toujours rationnelle, jamais *surnaturelle* qu'est la cosmonautique interstellaire alléguée ; c'est sur une douzaine de millénaires (donc sur de nombreuses générations de Célestes) que s'étale la remise en ordre de notre planète. Quand Jacob « lutte avec un ange » [Gen. XXXII], quand Moïse « entend un ange » [Ex. III], plusieurs millénaires se sont écoulés depuis le départ des Elohim. Allons-nous sombrer dans l'irrationnel néo-obscurantin des « petits hommes verts » et autres « Martiens » ?

Un Céleste ne serait pas venu seul, d'un autre système planétaire ; une expédition interstellaire ne se conçoit pas pour donner quelques conseils ; si Moïse avait rencontré un Céleste, il n'en aurait pas obtenu un bâton qui se change en serpent mais une mitraillette plus efficace que les dix plaies — et dont l'Histoire nous aurait conservé le souvenir. Si les Elohim étaient revenus, ç'eût été pour reprendre la Terre en main... ou, à tout le moins, pour donner à Moïse l'Egypte avec sa couronne et non un destin de président d'un peuple errant.

N'empêche que, *sur ce point*, je dois sortir des faits certains pour entrer dans l'hypothèse raisonnée :

Si Moïse a « entendu » un « ange » comme Jacob a « lutté » avec le sien, comme vous ou moi pouvons avoir « entendu » Aristote ou « lutté » avec Platon, le texte biblique est cohérent à la fois avec lui-même et avec les données de 1968.

Est-ce un coup de pouce gratuit que je propose là ? Moïse dit avoir entendu un ange. Le seul moyen, pour nous, de savoir s'il dit n'importe quoi ou s'il a vraiment acquis des

connaissances *surhumaines*, rationnelles et où aucun surnaturel n'a sa place, est de voir le suivi.

Le suivi, c'est que tout se passe comme si Moïse avait effectivement retrouvé des connaissances que ne pouvaient pas acquérir ses contemporains. Ces connaissances, nous pouvons les voir mises en pratique aussitôt. Classons-les sous trois rubriques :

1. les éléments « théologiques » sur lesquels il va fonder la « religion israélite » ;
2. la promesse d'une « Loi » qui, par un « conditionnement pavlovien », va assurer au « peuple élu » une increvabilité à toute épreuve, contrastant avec la fragilité des puissants empires « idolâtres » ;
3. les données « techniques » immédiates, dont la mise en pratique contraindra Pharaon à laisser partir le peuple dont il a pourtant le plus grand besoin pour ses Grands Travaux.

La rubrique des « données techniques » est celle qui incite le plus à rêver, c'est-à-dire à quitter le terrain solide des hypothèses rationnelles pour celui, très mouvant, des spéculations gratuites. Il est tentant d'imaginer une connaissance de drogues, qui aurait permis à Moïse de répandre en Egypte une épidémie dont l'antidote n'aurait été connu que des Hébreux. A chacune des dix plaies d'Egypte, il est tentant de proposer une explication conforme à ce que nous pouvons concevoir d'une guerre à la fois bactériologique et psychologique. Fuyons ces tentations, restons-en aux faits certains et établis :

1. les Hébreux étaient captifs en Egypte ;
2. Pharaon n'avait aucune raison de céder et de les lâcher ;
3. Moïse l'a contraint à donner le visa de sortie.

Ce qui revient à constater que Moïse rapportait, du désert de Madian, des connaissances « techniques

immédiates » supérieures à celles des prêtres de Pharaon, et parfaitement concrètes. Le « conditionnement pavlovien » assurant l'incroyabilité à la « race d'Abraham » apparaît tout aussi incontestablement solide, pour peu que l'on considère la suite des événements :

Six siècles après Moïse, à la mort du roi Salomon, un schisme coupa le peuple hébreu en « royaume de Juda » (minoritaire) et « royaume d'Israël » (très largement majoritaire). Les majoritaires d'Israël, plus tolérants, étaient partisans d'une « modernisation » de la Loi, et d'une coexistence pacifique avec les « idolâtres ».

Il ne reste *rien* du Royaume d'Israël, les Hébreux qui en faisaient partie se sont perdus, comme une poignée de sable dans le désert. Les Judéens, minoritaires, nous les retrouvons à l'aube de l'ère chrétienne, avec leur texte biblique transmis « au trait de lettre près », texte dont nous sommes en train de constater la cohérence, et sur lequel le Judéen Jésus, aidé de sa petite bande de Judéens, a fondé le christianisme.

A l'aube des temps historiques, la Chine, l'Inde, la Perse faisaient état — comme l'Egypte — d'une Tradition que leurs prêtres proclamaient déjà plusieurs fois millénaires, et dont la trame est identique à celle de la Loi de Moïse, laquelle dénomme « Elohim » ceux que les « idolâtres » dénomment « dieux » ou « Célestes ».

A la venue du Christ, l'Orient était déjà sur le déclin, mais ses civilisations surpassaient encore, et de loin, la barbarie de l'Europe prise en main par le christianisme héritier de la Loi de Moïse. Cette Loi de Moïse comporte (nous verrons cela sous peu) la promesse que les fidèles engendreront des « dieux » appelés à « renouveler les actes relatés au début de la *Genèse* ».

En 1968, c'est *parce que* cette promesse apparaît sur le point d'être tenue, *parce que* la civilisation de l'Occident s'apprête à édifier les « tours » capables d'avoir « leur tête dans le ciel », à la hauteur de l'orbite lunaire, que la

vérification expérimentale prochaine de mon hypothèse permet de proposer, rationnellement, la possibilité de traces (ou même d'un « message ») nous attendant sur la Lune.

Restent les « données théologiques ».

Nous verrons (dans la deuxième partie de ce livre) que, sans trace de théologie-fiction, le symbolisme des religions successives de la lignée pharaono-judéo-chrétienne apparaît dépourvu de toute métaphysique.

Le symbolisme des religions successives pharaono-judéo-chrétiennes reste relié, rigoureusement, à une notion astronomique positive et rationnelle.

Il ne s'agit pas de *croire*, mais de *constater* que la « triple tiare » du pape succède au « double pschent » de Pharaon, et que cela correspond à un « symbolisme ésotérique » trop rigoureux, dans les Eglises qui, chacune en son temps, ont dominé le monde, pour qu'il soit possible de l'attribuer à quelque « coïncidence fortuite »... la « coïncidence fortuite » étant le nom que les dévots de Pur Hasard érigé en idole donnent aux « miracles » de leur Foi.

Nous verrons cela dans la deuxième partie. En attendant, il nous faut voir ce qu'est l'hébreu, langue dans laquelle est rédigé le texte biblique.

CHAPITRE 6

L'HEBREU, LANGUE « PAS COMME LES AUTRES »

Moïse, élevé dans la langue d'Égypte, rapportant du désert de Madian sa Loi destinée à un peuple parlant la langue de Canaan, a rédigé cette Loi en hébreu.

L'hébreu est une langue dont on se rend mal compte que, grâce au Pentateuque que les générations successives lisent, commentent et recopient (au trait de lettre près), elle s'est maintenue intacte et invariable depuis les siècles lointains où le latin commençait à peine à évoluer à partir d'un des dialectes italiotes (le latin n'a été fixé que vers — 240, par Livius Andronicus).

La langue grecque, déjà constituée à l'époque homérique (vers — 900), était partagée en dialectes : ionien ancien pour Homère, ionien nouveau chez Hérodote ; dorien chez Théocrite ; attique ancien chez Eschyle, moyen chez Platon, nouveau chez Démosthène, etc. La différence entre *les* grecs anciens et le grec moderne est du même ordre qu'entre le latin et le français.

L'hébreu qu'écrivait Moïse est identique à celui qu'utilisent les journaux israéliens d'aujourd'hui.

L'hébreu n'a pas varié, parce qu'il *ne peut pas* varier. C'est un cas sans équivalent dans l'Histoire.

Quand on a retrouvé les « manuscrits de la mer Morte », il n'y a rien eu à déchiffrer, il a suffi de lire. L'alphabet hébreu est contemporain des hiéroglyphes égyptiens dont le déchiffrement a suffi pour assurer la gloire de Champollion.

Que le Pentateuque ait été écrit par Moïse, ou lui soit attribué, c'est un détail comme de savoir qui a écrit l'œuvre de Shakespeare : le Pentateuque existe, et constitue pour l'hébreu un monument littéraire, à la fois son Littré, son Racine et son Victor Hugo.

Mais la langue de Littré, d'Hugo et de Racine est le produit d'une lente gestation, par l'usage parlé et écrit, d'une langue dont l'acte de naissance se trouve dans le serment prêté, en 842, par Louis le Germanique : *Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament, dist di en avant...* Onze siècles seulement ont passé, et si nous comprenons à peu près ce français à l'état naissant, il faut déjà « déchiffrer » pour comprendre que « dist di en avant » veut dire « à partir de ce jour ».

Rien de tel en hébreu : le monument littéraire, le guide du bon et beau langage n'a pas varié depuis le Pentateuque, et Moïse est antérieur à Ramsès II, qui édifia l'obélisque transplanté place de la Concorde à Paris. Il ne faut pas perdre de vue que la Bible est, par surcroît, le Code Civil, le Droit Canon, l'Histoire du Peuple Elu, sa prophétie du Messie à venir.

Il y a, certes, eu des modernisations du graphisme, mais cela n'a jamais altéré le respect du texte, à la lettre près ; en voici un exemple : en hébreu, le « m » possède deux formes, l'une utilisée en milieu de mot, l'autre en fin de mot (en français, c'était le cas du « s », il n'y a pas si longtemps encore). Or, dans le Livre d'Isaïe, se trouve une faute d'orthographe, un « m » final au beau milieu d'un mot. Isaïe vivait au VIII^e siècle avant le Christ, cela fait donc vingt-trois siècles que kabalistes et talmudistes discutent des raisons de cette faute d'orthographe. Mais le respect de chaque trait de lettre est tel que, dans les éditions les plus récentes de la Bible en hébreu, la « faute d'orthographe » est toujours là.

Qu'était l'hébreu antérieurement au Pentateuque ? C'est là tout le problème : il n'était rien, on peut même dire qu'il n'existait pas :

l'hébreu du Pentateuque est dépourvu des idiotismes que l'on trouve dans toutes les langues qui ont été parlées avant que l'écriture les fixe dans une grammaire ;

la tradition juive ne fait état d'aucun texte, même perdu, qui aurait été écrit en hébreu antérieurement au Pentateuque (sauf le *Livre de Job* qui lui est — peut-être — antérieur).

Dans *Les langues du monde*, ouvrage collectif sous la direction de A. Meillet et Marcel Cohen, l'hébreu apparaît à la date où en est fait le premier usage connu — c'est-à-dire postérieurement au cananéen et à l'araméen ; si l'hébreu est « une langue comme les autres », il est issu du cananéen, lui-même issu du « sémitique occidental du nord ».

Mais l'hébreu n'est pas une langue comme les autres.

En hébreu, il n'y a pas de chiffres, ce sont les vingt-deux lettres qui ont des valeurs numériques. En soi, ce n'est pas exceptionnel ; on retrouve un peu de cela en grec, et en latin où C, D, I, L, M, O, V, et X sont également des chiffres. Ce qui est unique en hébreu, c'est la cohérence sur laquelle débouche l'étude du texte biblique en fonction de la valeur numérique des mots qui le constituent.

La chose est suffisamment surprenante pour qu'on regarde cela de plus près.

L'alphabet hébreu comporte vingt-deux lettres ; les neuf premières représentent les unités, les neuf suivantes les dizaines, les quatre dernières les centaines. Chaque mot écrit en hébreu représente donc également un chiffre, et la recherche d'un « sens ésotérique » du texte, exprimé en chiffres à travers les mots, constitue une des « voies » de la

Kabale, la *guematria*, dont dans le chapitre suivant nous verrons un exemple.

La *guematria* a une parente pauvre, la « numérologie », qui permet à des simplistes-complicés de conclure que Louis XIV était un monarque prédestiné, puisqu'il est monté sur le trône en 1643, et $1 + 6 + 4 + 3 = 14$, qu'il a commencé à gouverner à partir de la mort de Mazarin, en 1661, et $1 + 6 + 6 + 1 = 14$, et qu'il est mort en 1715, et $1 + 7 + 1 + 5 = 14$. Si la *guematria* des kabbalistes avait pour but de chercher des « concordances miraculeuses » de cet ordre, on la renverrait chez les numérologues de Louis 14 et autres amateurs de contrepèteries arithmétiques.

Les kabbalistes sont des gens sérieux et cultivés ? Certes, mais cela ne prouve rien, un agrégé qui déraisonne est plus redoutable qu'un plombier qui entend des voix. Ce qui interdit de balayer d'un revers de main la Kabale et les kabbalistes c'est l'objet de leurs travaux et les résultats auxquels ils parviennent.

Les kabbalistes étudient un *texte*, c'est-à-dire quelque chose qui — pour moi — représente une création concrète, dans laquelle n'intervient aucun « surnaturel » ; dans ce texte, dont nous avons déjà vu qu'il comporte une cohérence rationnelle rigoureuse, les kabbalistes découvrent, par la *guematria*, une cohérence tout aussi rationnelle et rigoureuse, exprimée par la valeur numérale des mots :

le texte biblique, entre les mains des kabbalistes, apparaît comme une grille de mots croisés, où les valeurs numériques et le sens des mots s'imbriquent dans une cohérence logique, par une méthode qui reste identique à elle-même d'un bout à l'autre de l'entreprise.

Cette cohérence est-elle un pur jeu de l'esprit, comme un problème de mots croisés dont la solution ne débouche sur rien de plus que la satisfaction de l'avoir résolu ? A cette

question-là, nous chercherons une réponse dans le prochain chapitre. Dans ce chapitre-ci nous avons largement notre content de questions sur l'hébreu en tant que langue « pas comme les autres » :

une langue possédant une telle cohérence peut-elle être « issue du cananéen » comme le français est « issu du bas-latin » ?

n'est-il pas plus rationnel d'envisager que l'hébreu ne soit pas plus « issu du cananéen » que l'homme n'est « issu du singe » ?

apparue postérieurement au cananéen, comme l'homme est apparu postérieurement au singe, la langue hébraïque serait alors un « rameau distinct », comme l'homme est un « rameau distinct » parmi les primates supérieurs.

En clair, c'est-à-dire en grossissant le trait, cela revient à se demander si la vérité historique ne se trouve pas — une fois de plus — dans le texte biblique... dans ce texte que « l'égyptophone » Moïse aurait, comme le dit ce texte, donné aux Hébreux « canaanophones » dans une langue qui serait la *souche* des langues sémitiques, c'est-à-dire la langue de « l'Ange de Iahvé » ?

L'hébreu est-il ce qu'on appelle une langue « artificielle », comme l'esperanto ? Des kabbalistes mathématiciens ont étudié la possibilité d'établir, avec des ordinateurs, une langue artificielle ayant la cohérence « structurale interne » de l'hébreu ; ils ne sont (à ma connaissance) parvenus à rien de concluant, sauf à confirmer une évidence :

imaginer qu'une langue structurée comme l'est l'hébreu ait pu prendre naissance dans une société primitive serait aberrant.

Si votre foi en Pur Hasard, ou en Dieu, est suffisante pour attribuer à l'un ou à l'autre l'origine de la langue

hébraïque, vous avez bien de la chance. Si vous voyez une explication *rationnelle* autre que celle de « mes » Célestes, communiquez-la-moi. Merci.

CHAPITRE 7

LA KABALE

Pour un kabaliste, le texte biblique est à la fois un récit utilisable tel quel, un message en code, et une cohérence-en-soi dont on n'a jamais épuisé les concordances avec la réalité quotidienne. Un monument et une mécanique, autrement dit le reflet fidèle du « principe immatériel » dont la loi gouverne l'univers tel qu'il apparaît au télescope et au microscope : identique pour les électrons et les galaxies, et destiné à définir la place que l'homme occupe dans cet ensemble soumis au Principe Unique. Tous les kabalistes sont d'accord sur un point :

le texte biblique *ne peut pas* être l'œuvre d'un, ni de plusieurs hommes du néolithique.

Pour les kabalistes qui « croient en Dieu », la source de la Loi de Moïse est « Dieu » ; les autres cherchent la source. Aucun n'accepte Pur Hasard, divinité pour idolâtres qui, pour employer la formule d'Albert Einstein, croient que « le bon Dieu joue aux dés » et qu'il peut exister par conséquent des domaines échappant au « Principe Un ».

L'étrange n'est évidemment pas que les kabalistes « rejoignent » ainsi les conceptions scientifiques modernes, mais qu'ils aient professé cela, expressément cela, et rien d'autre que cela, tout au long des millénaires où les « scientifiques raisonnables » professaient un « humanisme » qui fait de l'homme le centre de l'univers.

Un corollaire de l'étrangeté ci-dessus est que ces kabalistes précurseurs des conceptions scientifiques d'une

époque qui édifie à Cap Kennedy et à Baïkonour des « tours dont la tête soit dans les cieux » ont toujours fondé leur raisonnement sur un texte que les « humanistes raisonnables » tiennent pour « un fatras » concordant « par hasard » avec la réalité. Par *quel* hasard ?

Emile Borel, membre de l'Institut, illustre sa Théorie des Probabilités en montrant qu'il suffisait de placer un nombre suffisant de singes, pendant suffisamment d'années, devant suffisamment de machines à écrire pour que le *hasard mathématique* donne la certitude de voir surgir d'une des machines le texte de l'Enéide. Le Dogme de Pur Hasard pose que RIEN ne permet d'affirmer que l'Enéide sortira au dernier, et non dès le premier essai : le culte de Pur Hasard se fonde sur la croyance (éventuellement assortie de prières) que le premier essai sera le bon. Pour un dévot de Pur Hasard, l'Enéide PEUT être l'œuvre d'un orang-outan.

La cohérence interne de la Kabale, les concordances entre le texte biblique et les réalités scientifiques d'aujourd'hui, de même que la structure de la langue hébraïque, peuvent-elles être issues de cerveaux néolithiques ? Pour le croire il est nécessaire (mais suffisant) de croire que les hommes du néolithique ont reçu la Révélation d'Orang-Outan, Fils de Pur Hasard, crucifié par Emile Borel.

Et quand on se refuse à croire cela, il reste un dilemme :

SOIT l'inspiration venue du Verbe Immatériel ;

SOIT l'enseignement rationnel donné par « mes » Célestes.

Il reste bien entendu à voir si la cohérence, les concordances et la structure que je fais déboucher sur ce dilemme existent bien, et ne sont pas le produit de quelque illusion. (Pour les théologiens de Byzance, il n'y avait pas

de dilemme : « leurs » Célestes étaient une « émanation du Verbe Immatériel ».)

Alexandre Safran, grand-rabbin de Genève, est l'auteur d'un livre, *La Kabale* (Payot) qui fait autorité : sans prétendre épuiser le sujet, il ne comporte aucune contrevérité. Nous pouvons donc en tirer quelques citations qui, sans prétendre à faire le tour de la question, vont nous permettre d'éclairer notre lanterne.

« La Kabale surpasse, en ancienneté, la Révélation sinaïtique. Elle remonte aux temps préhistoriques. Moïse ne fait que l'introduire dans l'Histoire d'Israël » (p. 9).

« Moïse a reçu (*kibel* : de ce terme dérive kabala) la Tora (« l'Enseignement », « la Loi ») sur le mont Sinaï » (p. 9).

« La Kabale appartient à l'univers mystique. Mais elle ne se réduit pas pour autant à une science mystique spéculative, ni à une « technique » mystique » (p. 14).

« La Kabale ne conçoit pas « d'illuminations » soudaines, qui rendent la raison inutile » (p. 23).

« La Tora ne sera « découverte », « révélée » dans sa totalité qu'au moment où la lumière initiale des « faits premiers » [...] paraîtra à nouveau à l'homme » (p. 133).

« *L'homme renouvellera les actes relatés au début de la Genèse* » (p. 187).

Ce rapide survol fait apparaître quatre points directement en rapport avec notre propos :

1. la Kabale remonte à ces « temps préhistoriques » d'où a surgi le souvenir (réel ou imaginaire), commun à toutes les Premières Civilisations, d'un séjour de Célestes ;
2. « apparaître en dieux sur une autre planète » (« renouveler les actes du début de la Genèse »), avoir « la révélation » du sens de la Loi de Moïse et comprendre « les faits premiers » sont trois choses qui

- vont de rang et seront réalisées à peu près simultanément ;
3. la méthode des kabalistes est celle des scientifiques, hostile aux illuminations des ignares ;
 4. la Kabale appartient quand même à « l'univers mystique », dans lequel un esprit rationnel ne s'aventure que sur la pointe des pieds, en se cramponnant à la rampe.

Mais ce sont là des idées générales, qui restent abstraites sans un exemple pratique. Les chapitres XIV et XV de la *Genèse* nous en fournissent un, suffisamment simplifiable pour notre propos. Au chapitre XIV, Abraham apprend que Loth est prisonnier d'un roi ennemi. Il mobilise aussitôt « trois cent dix-huit guerriers nés dans sa maison », part en campagne et délivre Loth. Au chapitre XV, Iahvé félicite Abraham, qui n'a pourtant pas l'air heureux, et s'en explique : pour héritier de sa maison, il n'a, né dans sa maison, qu'Eliézer.

Pratiquer la Kabale, cela consiste à remarquer :

qu'on a jamais entendu parler de cet Eliézer, et qu'il ne sera plus cité, dans la vie d'Abraham ;

que la valeur numérale des lettres formant le nom « Eliézer » est 318, nombre des « guerriers nés dans la maison d'Abraham » ; que les chapitres XIV et XV apparaissent donc libellés comme un chèque, « trois cent dix-huit » en toutes lettres d'abord, en chiffres [« Eliézer »] ensuite.

A partir de ces remarques, commence le raisonnement, qui vise à déterminer laquelle des deux indications est à retenir, l'autre constituant une répétition-confirimation, un pense-bête :

si la donnée à retenir est qu'il y avait 318 guerriers et non 317 ou 319, « Eliézer » est une confirmation chiffrée ;

si la donnée à retenir est qu'Abraham fut vainqueur avec l'aide d'un seul guerrier, c'est « trois cent dix-huit » en toutes lettres qui confirme l'orthographe du nom Eliézer.

Dans le premier cas, la confrontation de ce passage du texte avec quelque autre passage, dans lequel 318 apparaîtrait aussi comme un nombre clé, doit faire surgir une découverte de quelque sens caché : il est *exclu* que la répétition soit le fait de quelque hasard.

Dans le deuxième cas, cet Eliézer qui aurait, à lui seul, su vaincre une armée n'est pas un homme, mais un Céleste... ou un texte laissé par un Céleste du nom d'Eliézer, texte dont la bonne interprétation par Abraham aurait (plus efficacement que trois cent dix-huit guerriers) assuré la victoire. Céleste en chair et en os, ou texte ? Voilà de belles journées de discussion en perspective. Arrêtons-nous avant.

Les kabalistes ne sont pas des illuminés ignares, ils ont toujours une formation universitaire, souvent scientifique, très solide ; ils s'expriment en une langue articulée, leurs conclusions sont aussi « communicables » que des conclusions de philosophes ou de physiciens. Et ils consacrent leur vie à l'étude d'un texte où foisonnent les Elohim dont les fils engrossent les filles des hommes, dont chaque mot compte, dans lequel RIEN ne peut être mis sur le compte de quelque « croyance naïve », texte rédigé dans une langue qui n'a pas son équivalent parmi les langues terrestres.

Quand on en est là, un esprit rationnel est bien obligé de se demander comment des esprits, apparemment rationnels eux aussi, peuvent bien chercher une cohérence rationnelle dans les méandres de la Kabale.

Une bonne part de la réponse tient dans l'idée que l'on se fait de la *Logique* d'Aristote, lequel posait un axiome fondamental :

une chose EST ou N'EST PAS ; rien ne peut simultanément ÊTRE et N'ÊTRE POINT.

Aristote avait tort. Ou peut-être est-ce Aristote tel que le conçoivent les positivistes qui s'appuient sur lui pour réclamer le monopole de la pensée rationnelle qui a tort. Prenons un exemple :

ayant bu, Dupont a vu entrer dans sa chambre un éléphant rose, qui lui a chanté le grand air de Carmen.

Je connais Dupont, je sais qu'il ne ment jamais ; s'il dit avoir vu un éléphant rose, il l'a vu ; et cet éléphant EXISTE si bien que son existence aura une influence concrète sur tout l'avenir de Dupont. Et puis, je suis allé chez Dupont ; il n'y a, dans son appartement, aucune trace des dégâts qu'aurait, inévitablement, commis un éléphant tel que Dupont le décrit ; c'est donc un éléphant qui existe ET qui n'existe pas, simultanément.

Je confonds « existence matérielle » et « existence psychique » ? Je ne serais pas le seul, c'est sur cette confusion, justement, que se fondent les positivistes pour qui « l'univers psychique » n'est qu'un reflet de l'univers matériel. Mais cette confusion, justement, je ne la fais pas.

Dupont possède un magnétophone, avec lequel il a enregistré Carmen, chanté d'une voix suffisamment abominable pour pouvoir être celle d'un éléphant rose. Je ne sais pas quelle voix a Dupont, quand il a forcé sur l'alcool. Je ne sais pas si Dupont n'a pas, sous l'effet de la boisson, invité, enregistré, chassé et oublié un chanteur à voix d'éléphant rose.

Je sais seulement que si je me mets à raisonner sur la réalité vue et sur la réalité de la voix enregistrée, en refusant pour « incompatibilité... aristotélicienne » la non-réalité du même éléphant attestée par l'absence de dégâts, je vais déraisonner... sur le principe même qui fait

déraisonner les positivistes. Oui : dans la direction inverse, mais sur le même principe. Il n'y a pas de miracles, ce n'est pas Pur Hasard qui éloigne (dans des directions opposées) les positivistes et les illuminés du texte biblique, qui est une *réalité* ; dans ce texte chacun peut lire ce qu'il dit, et qui correspond à une *réalité*, une colonisation de la Terre par les Célestes ; dans leur « univers mystique » (*donc irréal*) les kabalistes affirment trouver au texte *réel* de la Bible un sens aussi « énigmatique » que la voix de l'éléphant rose enregistrée au magnétophone par Dupont ? Ne les récusons pas au nom de « l'aristotélisme », jugeons-les sur pièces. Ces pièces, en voici quelques-unes :

La Kabale promet à l'homme qu'il renouvellera les actes relatés au début de la *Genèse* ; l'homme est sur le point de renouveler les actes relatés au début de la *Genèse* (« l'esprit des hommes », dans une capsule non habitée, a déjà survolé Vénus, et en a fait parvenir une description que je prends en *Gen.* 1,2 : « déserte et vide, plongée dans les ténèbres »).

Ce « renouvellement des actes » ira-t-il jusqu'à la colonisation d'un autre système planétaire, où la Vie est, par évolution naturelle, parvenue à l'équivalent de notre paléolithique ? Bon nombre d'astrophysiciens l'envisagent, pour un avenir plus ou moins lointain.

Ce « renouvellement » commencera-t-il par la découverte sur la Lune soit d'une plateforme-escale déjà aménagée, soit des traces *réelles et certaines* d'un passage de cosmonautes nous y ayant précédés ? Je le pense, vous commencez à le savoir et (j'espère) à comprendre pourquoi des kabalistes peuvent ne pas me donner tort.

Il est donc temps de revenir aux raisons que ceux qui se méfient de tout « univers mystique » peuvent avoir d'accepter mon hypothèse.

CHAPITRE 8

L'ETAT D'ISRAEL ET LES KABALISTES

Il n'est pas nécessaire de « croire en Dieu » pour être kabaliste, pas plus qu'il n'est nécessaire de croire à la Kabale pour constater que l'Etat d'Israël existe, a été solidement charpenté par des réalistes, et a su substituer à l'esprit « petit juif du ghetto » celui des soldats de David.

L'idée de créer « une patrie pour les juifs » avait été lancée en 1896 par l'écrivain hongrois Herzl, et reprise par les fondateurs du « sionisme », généralement des intellectuels socialistes dont bon nombre ne croyaient pas en Dieu, plusieurs militant même pour l'athéisme. Tous étaient pourtant pénétrés de la conviction que regrouper les hommes qui se considèrent « juifs », ou sont tenus pour « juifs » par les antisémites, ne pouvait se réaliser que dans le cadre du texte biblique.

L'Amérique du Sud offrait des terres en abondance, dont personne n'aurait contesté la propriété aux immigrants ; un certain nombre de sionistes furent séduits — et ils ont disparu, comme ont disparu les Hébreux du Royaume d'Israël : les uns sont en Israël, d'autres sont restés dans leur pays d'origine, cessant souvent d'être juifs. L'U.R.S.S. avait créé (dans le cadre de sa politique « des nationalités ») une République Autonome des Juifs ; personne n'a contesté le projet, personne ne s'est enthousiasmé, le projet a sombré dans l'indifférence où meurent les idées fausses.

Contre vents et marées, cernée d'ennemis mais indestructible, une seule des innombrables « solutions » proposées au « problème juif » est devenue une réalité

solide : celle qui consistait à installer les Juifs dans la Terre Promise à Abraham, conformément à la lettre du texte biblique.

Quel rôle ont joué les kabalistes dans la création de l'Etat d'Israël, quel rôle y jouent-ils ? C'est là une question qui peut recevoir autant de réponses que la question de savoir le rôle que jouent en France les normaliens, les francs-maçons, les polytechniciens ou les élèves des Jésuites : ils occupent les places qui reviennent à leurs compétences, mais l'influence qu'ils exercent dépend beaucoup plus des opinions de celui qui en parle que des réalités.

L'état-major israélien aime à rappeler que le texte biblique a souvent inspiré sa stratégie et sa tactique, les antimilitaristes israéliens soutiennent que l'état-major le dit dans le but de faire croire que les militaires savent lire. Mais pendant la Guerre des Six Jours, les soldats d'Israël ont montré que vaincre à un contre trente, comme cela se passe tout au long du texte biblique, n'a rien d'impossible pour l'armée d'un peuple surclassant suffisamment ses ennemis.

Les Hébreux des temps bibliques surclassaient-ils, par la technique et l'intelligence, les peuples qui occupaient les territoires actuellement égyptiens, syriens, jordaniens, etc. ? Je veux bien, mais un petit peuple, se traînant avec femmes, enfants et bagages dans le désert de l'Exode pouvait-il être *militairement* supérieur aux armées organisées, constituées de soldats de métier, lancées contre lui par Pharaon ? Pouvait-il leur être *techniquement* et *intellectuellement* supérieur ? Les historiens qui confirment les victoires des Hébreux les montrent menant en Egypte, avant l'Exode, une vie identique à celle des autres peuples captifs de Pharaon : s'ils avaient été « intellectuellement supérieurs », les Hébreux n'auraient pas été les « sidi-manœuvres » de Pharaon.

Quelque primauté des Hébreux prisonniers en Egypte peut, certes, avoir échappé aux historiens. Mais il reste les

faits bruts :

le petit peuple hébreu a survécu, les empires puissants qui le combattaient ne survivent que dans les livres d'Histoire ;

le Royaume de Juda, resté scrupuleusement fidèle à la Loi de Moïse, a survécu, le Royaume d'Israël, partisan des accommodements avec les « idolâtres », a disparu.

Serait-ce parce qu'ils « croyaient en Dieu » que les Hébreux, puis les juifs ont survécu à tout ? Pour ceux qui acceptent d'expliquer l'inconnu par l'Inconnaissable, la réponse est « oui », bien entendu.

Pour les autres... Ce Dieu Immatériel, qui exige le respect comme un adjudant de quartier, mais se laisse constamment vaincre tout au long du texte biblique, et se montre incapable d'imposer le respect de Sa Loi, les autres ont tendance à voir en Lui Barbapou, dieu des crétins, tel qu'il apparaît dès le début de la *Genèse* traduite à l'usage des âmes simples :

Dieu créa la lumière, vit que la lumière était bonne, puis appela les ténèbres « nuit » et la lumière « jour », lit-on dans *toutes* les Bibles usuelles.

En clair, cela revient à dire que ledit Créateur Tout-Puissant de l'univers avait besoin d'une vérification expérimentale, qu'il était tout épaté d'y voir plus clair le jour que la nuit.

Le même passage, lu comme je le propose, est par contre d'une cohérence parfaite et limpide :

les Célestes, ayant constaté que la Terre est cernée des nuages opaques de la glaciation Würm-III, se livrent à une expérience de dispersion de ces nuages, constatent que la lumière passe, et se congratulent d'avoir si bien réussi.

(Les amateurs de fignoles trouveront une corroboration de cette thèse au chapitre XXXVIII du *Livre de Job*.)

La science des Célestes avait plusieurs millénaires d'avance sur la nôtre. Science forgée à partir de zéro ou « révélée » ? Je ne suis pas théologien, j'ignore si croire en « Jésus, Christ Dieu, Fils de Dieu » peut s'accommoder de l'hypothèse que les habitants d'un système planétaire de vingt-cinq mille ans en avance sur le nôtre ont pu en avoir la révélation alors que les hommes en étaient encore au paléolithique. Je dois m'en remettre à l'avis des personnes autorisées, et le R.P. Jean Daniélou, s.j., jouit d'une bonne autorité en la matière.

Dans le *Figaro Littéraire* du 24 juillet 1967, le R.P. Daniélou a consacré un grand article au voyage de Paul VI en Terre Sainte ; et nous y lisons que « Marie est *mère de dieu* »... de *dieu* sans majuscule ; de dieu conforme donc à la définition qu'en donne l'*Exode* où Iahvé dit à Moïse : « Tu seras pour Aaron comme un dieu » [IV, 16] et, un peu plus loin : « J'ai fait de toi un dieu pour Pharaon » [VII, 1] ; un *dieu* conforme aussi à la définition qu'en donnait Jésus, et que rapporte l'Evangile de Jean : « La Loi appelle *dieux* ceux qui ont entendu le Verbe » [X, 35].

Le R.P. Daniélou a-t-il écrit Dieu, le linotypiste a-t-il composé dieu par une erreur passée inaperçue du correcteur et du secrétaire de rédaction ? Pour admettre cela il faut croire à la Toute-Puissance de Pur Hasard. Le *Figaro Littéraire* n'est pas fait par des plaisantins anti-cléricaux.

Faut-il donc, quand le texte biblique dit que les pires déboires attendent ceux qui transgressent la Loi de Moïse, prendre cela au pied de la lettre ? Faut-il nous obstiner à lire le texte biblique comme s'il voulait dire ce qu'il dit, tout ce qu'il dit, rien de plus que ce qu'il dit... en évitant, notamment, d'y introduire ce Zeus à peine perfectionné qu'est le Dieu-du-catéchisme ?

Je ne sais pas si on DOIT lire la Bible ainsi ; mais le fait est là, lu ainsi le texte biblique apparaît cohérent et rationnel :

« mes » Célestes, on ne peut les concevoir que très supérieurs à nous, par les connaissances ;

ils nous ont laissé la Loi, connue des constructeurs de Babel, perdue puis retrouvée par Moïse ;

cette Loi est à la fois Constitution, Code Civil, science psychotechnique (et autre chose encore) pour les kabalistes ;

ne pas respecter cette Loi attire des déboires, aussi automatiquement que ne pas respecter le Principe de Carnot fait concevoir des moteurs qui ne marchent pas bien ;

vouloir trouver mieux que l'enseignement des Célestes ne débouche pas sur l'utopie et les déboires par pur hasard, mais pour les raisons les plus rationnelles... qui seront « découvertes » quand l'homme se sera « égalé aux Elohim ».

CHAPITRE 9

IAHVE ET LE PRINCIPE DE CARNOT

« Iahvé » est, pour les juifs, le « Nom Ineffable », celui qu'il est interdit de prononcer et de chercher à « imaginer » (à imaginer au sens propre, « représenter par une image », et au sens figuré usuel). Se le représenter (barbu, par exemple) est une tendance naturelle, celle que les juifs tiennent pour spécifiquement « idolâtre ». Le Judéen Paul traduisait « Iahvé » par « Le Verbe », terme qui a la vertu d'être « non imaginable ».

Dans le texte biblique, Iahvé apparaît constamment comme « le patron des Elohim » — mais il lui arrive de parler à Moïse, à une époque donc où, si les Célestes avaient encore eu coutume de venir faire des tours sur la Terre, cela se serait su. Mais quand il parle à Moïse, Iahvé se présente Immatériel et générateur de la Loi qui gouverne la Terre et « les cieux ».

Immatériel et générateur d'une Loi ? Cela nous permet de le *concevoir* (sans l'imaginer) comparable à ce qu'est le Principe de Carnot à l'échelle de la thermodynamique.

La thermodynamique est la partie de la physique qui traite des relations entre mouvement et chaleur, plus spécialement de la transformation de la chaleur en énergie. Le Principe Immatériel dont procèdent toutes les lois de la thermodynamique se dénomme « Principe de Carnot » : Carnot (1796-1832) n'a rien « créé », il a formulé la *Loi des lois* pour tous les moteurs qui transforment de la chaleur en énergie, les moteurs « thermiques » :

tout moteur thermique doit avoir une *source chaude* (combustion d'essence, pour un moteur d'auto) PLUS une *source froide* (radiateur de l'auto), dont le rôle est de dissiper, de « gaspiller » une partie de la chaleur ;

tout moteur qui ne gaspille pas suffisamment de chaleur se bloque (quand le radiateur est trop chaud, c'est la panne).

Ce bref survol permet de comprendre en quel sens on dit que la thermodynamique est « soumise au Principe (immatériel) de Carnot ». Le constructeur de moteurs qui n'a pas, pour le Principe de Carnot, le respect des kabalistes pour Iahvé Immatériel s'attire les pires déboires, avec ses moteurs qui ne tournent pas rond.

Je me souviens d'un professeur qui, lorsque l'un de nous croyait avoir trouvé quelque système de mouvement perpétuel, c'est-à-dire « mieux que Carnot », et le lui soumettait fièrement, le rappelait à l'ordre :

— Non, monsieur ! Vous êtes dans l'erreur, Carnot dit que...

Ce Carnot qui parlait par la bouche du professeur me rappelle singulièrement Iahvé qui parle par la bouche de Moïse.

Mais Iahvé « patron des Elohim » ?

J'offre mon interprétation pour ce qu'elle vaut ; si le patron des Elohim leur rebattait les oreilles avec des « Non, monsieur ! Iahvé dit que... », ou plus simplement s'il s'était affublé du titre pas tellement absurde de « Vicaire de Iahvé », l'usage de dénommer « Iahvé » leur roi héréditaire, ou leur président élu, est concevable chez les Elohim.

« Iahvé » est le point faible de ma thèse, non parce que ses interventions seraient difficiles à expliquer, mais au contraire parce que sur ce point-là plusieurs explications

également convaincantes viennent à l'esprit. Le mieux me paraît donc de nous en tenir au texte pris au pied de la lettre :

quand il « parle à Moïse », dans l'*Exode*, Iahvé « parle » comme un professeur peut faire « parler » Carnot ;

quand il parle et agit, du début du récit jusqu'à ses adieux à Noé, Iahvé parle et agit en « patron des Elohim ».

CHAPITRE 10

IAHVE ET L'ORTHODOXIE MATHEMATIQUE D'EINSTEIN

A la page 228 de son livre, Alexandre Safran donne une idée de ce qu'il entend par « Dieu » :

« Par la pensée et par l'action, la Kabale aspire à l'unité ; la découvrir signifie atteindre à l'Essence de la Réalité, qui est Dieu. »

Pour Einstein, l'essence de la réalité, c'était un « champ unitaire ». Et il faut bien reconnaître que nous ne sommes pas plus avancés pour autant, car Einstein est mort sans être parvenu à formuler les équations qui nous auraient permis de nous faire au moins un petit cinéma personnel sur ce « champ unitaire », comme l'équation $e = mc^2$ nous permet, sinon de comprendre la relativité, de savoir au moins que cela existe et que, de livre de vulgarisation en livre de vulgarisation, nous finirons bien par nous faire une idée de ce que c'est.

Dans l'état actuel des choses, « champ unitaire », « Dieu » et « essence de la réalité » ne sont que des mots, des auberges espagnoles où chacun doit apporter ce qu'il souhaite y déguster. Derrière les mots, une réalité perce, pourtant :

que l'on soit ou non croyant, que l'on cherche « l'essence de la réalité » dans la théologie ou dans les sciences dites exactes, dès que l'on atteint un certain niveau, cette «

essence de la réalité » on est amené à la chercher dans quelque « Principe Unique ».

La Kabale (qu'A. Safran et tous les kabalistes sérieux montrent issue des temps préhistoriques) professait-elle son « monothéisme du Principe Un » par intuition, et les chercheurs dont le subconscient est depuis des millénaires façonné par le monothéisme ont-ils engendré les sciences d'Occident qui cherchent « l'équation unique d'un principe unifié dénommé champ » par un processus d'évolution spirituelle « analogue » à celui de l'évolution des espèces animales, lesquelles débouchent sur l'homme ou sur le singe, d'après une « option » accidentellement prise par leur premier ancêtre ? Ce « monothéisme » initial était-il, au contraire, « révélé » et non « intuitif » ? S'il a été « révélé », l'a-t-il été par des Célestes « émanés de Dieu » ou « venus d'un système planétaire parti de zéro pour parvenir à la connaissance de l'essence de la réalité » ?

C'est tout le problème des « causes premières », hasard ou révélation, dont on ne sort pas... mais dont nous sommes, enfin, sur le point de sortir, par une sorte de fuite en avant :

aucun astrophysicien, aucun mathématicien n'envisage sérieusement que la cosmonautique puisse un jour être réalisée par un « bricolage pragmatique » ; la cosmonautique restera hors de notre portée tant que nous n'aurons pas une représentation (au moins mathématique) du « champ unitaire » dont procède toute la matière de l'univers.

Tout cela a le défaut d'être abstrait, comme est abstraite la conviction des kabalistes (cf. chapitre 6) que « l'homme renouvellera les actes relatés au début de la *Genèse* ».

Essayons de ramener ces notions dans le concret « imaginable ».

La Lune est à 1 1/2 seconde-lumière de la Terre ; Vénus est à quelques minutes-lumière de la Terre ; passer du stade Terre-Lune au stade Terre-Vénus (ou Lune-Vénus) ne représente et n'exige de progrès que techniques, du même ordre que ceux qui ont permis de passer des premières arquebuses aux mitrailleuses modernes. Avec le temps, l'homme y parviendra, sans sortir du « bricolage pragmatique » qui nous a amenés déjà au seuil du saut de puce Terre-Lune et retour.

Mais passer des liaisons entre planètes du système solaire à des expéditions vers les systèmes planétaires voisins, cela suppose un « changement de nature » des connaissances, comme il y a un « changement de nature » dans le passage de la flèche des primitifs à la bombe thermo-nucléaire.

Notre astrophysique manie des vitesses de l'ordre de 15 km/seconde ;

à 150 000 km/s (moitié de la vitesse de la lumière et dix mille fois la vitesse de nos fusées), le système planétaire éventuel le plus proche ne peut être atteint en moins de vingt ans de voyage, si l'univers est tel que nous le font apparaître des équations décrivant des « champs non unifiés » ;

concevoir une cosmonautique franchissant une distance de dix années-lumière sans que les cosmonautes vieillissent de vingt (ou même de dix) ans représente pour notre science un « changement de nature » ;

mais la moindre trace certaine de cosmonautes nous ayant précédés sur la Lune, en démontrant la réalité de « mes » Célestes démontrerait qu'un tel « changement de nature » fait partie du possible pour des êtres à notre image, comme on démontre la marche en marchant.

Sur quoi donc se fonde François Le Lionnais pour estimer qu'un tel « changement de nature » ne serait pas plus «

suraturel » que le « changement de nature » qui a fait passer un morceau de pechblende de l'état de projectile lancé par un primitif à celui de minerai dont on extrait l'uranium des bombes A ? Assurément pas sur l'affirmation des kabalistes que l'homme renouvellera les actes du début de la *Genèse*, ni sur les doctrines de cet illuminé du XIII^e siècle qu'était Maître Eckhart, doctrines tirant du texte biblique la certitude d'un « changement de nature » promis aux hommes, appelés à « devenir dieux ».

Il est infiniment plus probable que F. Le Lionnais se fonde sur les travaux et les idées d'Einstein. Un petit livre de la collection Idées [N.R.F.] permet au profane de comprendre de quoi il s'agit, en un langage accessible à tous ; dans *Einstein et l'univers* de Lincoln Barnett (essai précédé d'un avant-propos élogieux d'Einstein lui-même) nous lisons (p. 24) :

« Les physiciens modernes, qui préfèrent résoudre leurs problèmes sans avoir recours à Dieu, mettent l'accent sur le fait que la nature obéit mystérieusement à des principes mathématiques. C'est l'orthodoxie mathématique de l'univers qui permet à des théoriciens comme Einstein de prédire et de découvrir des lois naturelles, simplement en résolvant des équations. »

Le « Dieu » du kabaliste Safran ressemble décidément de plus en plus à « l'orthodoxie mathématique » d'Einstein, et de moins en moins au Dieu-du-catéchisme, barbu attentif aux prières dévotes.

L'orthodoxie mathématique suppose que dans un avenir prévisible un mathématicien parviendra à mettre en équations le « champ unitaire » dont Einstein tenait l'existence pour certaine. Lorsque ce progrès du langage mathématique aura été accompli, on pourra comprendre ce qu'est la « contraction du temps » sur laquelle on a, à ce

jour, proféré plus de paradoxes que de données concluantes :

une distance de dix années-lumière peut-elle être franchie « rapidement », c'est-à-dire sans qu'un cosmonaute y laisse dix à vingt ans de sa vie ?

Dans l'état actuel des choses, qu'à une telle question on réponde « oui » ou « non », on est sûr de voir un mathématicien ou un physicien partisan de la théorie adverse proposer un paradoxe qui revient à démontrer que, même si lui n'a pas raison, vous, vous avez tort. Nous sommes, devant la possibilité ou l'impossibilité théoriques « d'atteindre les étoiles », dans une situation comparable à celle où le paradoxe de Zénon enfermait, cinq siècles avant le Christ, ceux qui discutaient de la possibilité *théorique* pour l'homme de rattraper une tortue à la course :

Achille, disait Zénon, franchit dix mètres dans le temps qu'il faut à sa tortue pour en franchir un ; plaçons la tortue à dix mètres d'Achille. Pendant qu'Achille franchit ces dix mètres, la tortue en franchit un ; Achille franchit ce mètre, mais la tortue a eu le temps de s'éloigner de dix centimètres. Dix centimètres pour Achille, un centimètre pour la tortue... jusqu'à la consommation des temps, la tortue gardera sur Achille une avance égale au dixième de la distance franchie à « l'étape » précédente par Achille qui *théoriquement* n'atteindra *jamais* sa tortue.

Il fallut attendre le XVII^e siècle pour que les progrès du langage mathématique démontrent, *par la théorie*, la « non-orthodoxie mathématique » sur laquelle reposait le paradoxe de Zénon. Mais *dans la pratique*, il suffisait à n'importe qui de rattraper une tortue pour démontrer expérimentalement que la proposition de Zénon était un paradoxe.

En 1968, certains mathématiciens soutiennent que *théoriquement* il faudra *toujours* un peu plus de dix ans de vieillissement à un homme pour franchir une distance de dix années-lumière. D'autres soutiennent que *théoriquement* ce n'est pas du tout certain, grâce à une « contraction de l'espace-temps ».

Mais *dans la pratique*, pour savoir lequel des deux camps s'est enfermé dans un paradoxe renouvelé de Zénon, il n'existe que deux moyens :

soit parvenir à mettre en équations le « champ unitaire » dans lequel le temps (qui est un « champ » à unifier avec les autres) serait à l'abri des paradoxes ;

soit trouver sur la Lune ne serait-ce qu'un bouton de culotte, dont la présence prouverait *expérimentalement* que « atteindre les étoiles » constitue un « changement de nature » pas plus « surnaturel », pour l'homme qui s'égalerait ainsi aux « dieux », que ne le propose mon hypothèse.

Dans l'état actuel des choses, l'exploration du sol lunaire apparaît plus proche que la mise en équations du « champ unitaire ». Mais même si je suis parvenu à vous faire admettre comme plausible la réalité concrète de « mes » Célestes, je n'ai pas encore proposé grand-chose pour justifier ma conviction que ces Célestes ont laissé un message à notre intention sur la Lune, et non sur Mars ou Vénus... ou nulle part. Jusqu'ici, j'ai raisonné sur un simple syllogisme :

les Célestes dont parle le Mythe issu de la proto-Histoire y sont décrits comme étant « à notre image » ;

OR les astrophysiciens envisagent, en 1968, d'édifier une plateforme-escalier sur la Lune ;

DONC les Célestes à notre image ont utilisé la Lune, où nous attendent des traces de leur passage.

C'est court pour justifier une proposition aussi déroutante que celle d'une réalité concrète de Célestes qui *théoriquement* savent « atteindre les étoiles » comme *dans la pratique* Achille rattrapait sa tortue.

Nous allons maintenant voir cela de plus près.

CHAPITRE 11

LA LUNE

Les savants constituent une catégorie d'individus qu'il ne se serait pas sérieux de prendre au sérieux. Ils passent leur temps à échafauder des hypothèses dont la vérification expérimentale est ruineuse, car la seule chose à laquelle ils s'intéressent vraiment, c'est la mise en équations de nos rêves d'enfant : la Lune, Vénus, Mars, les étoiles. Et quand on leur dit que leurs hypothèses sont folles, que vouloir aller dans la Lune, c'est bon pour le cinéma de Méliès ou pour les romans de Cyrano de Bergerac, ils répondent comme Dmitri Mendéléïev :

« mieux vaut se fonder sur une hypothèse qui avec le temps pourrait être démentie, que ne se fonder sur aucune ».

Mendéléïev, c'est un chimiste russe, né en 1834, qui ne croyait pas au Pur Hasard, et qui se demanda ce qui se passerait si on classait les éléments d'après leur poids atomique ; il essaya et constata que ce classement faisait ressortir une « périodicité dans les propriétés des éléments ».

La « périodicité dans les propriétés des éléments », c'est aussi bête qu'une comptine : Am stram gram, bour et bour et ratatam... et à mesure que la « périodicité » de l'hypothèse de Mendéléïev leur dit « à toi de sortir ! » les éléments chimiques, jusque-là entassés sans ordre, sortent et vont se ranger par colonnes.

Mendéléiev est mort en 1907 ; en 1968, tous les « modèles » par lesquels les chercheurs antérieurs à 1950 cherchaient à donner une « représentation de la réalité » sont devenus des objets de musée... sauf le Tableau Périodique de Mendéléiev, « modèle » qui a survécu comme survit le Principe de Carnot, et dont on s'est même aperçu qu'il permet de ranger en « colonnes périodiques » *tous* les éléments de l'univers, même ceux que leur radioactivité a fait disparaître de notre planète.

Comment Mendéléiev a-t-il pu édifier un « modèle » aussi durable, aussi « prophétique » ?

On a consacré beaucoup de monographies à Mendéléiev, chacune propose son explication ; chacune des explications proposées est séduisante, et serait même convaincante si elles ne se contredisaient toutes entre elles, ce qui les détruit l'une par l'autre. Quand on a fini de lire, il ne reste plus rien, sauf quand même deux certitudes :

Mendéléiev ne croyait pas au Pur Hasard, mais à une orthodoxie mathématique avant la lettre ;

Mendéléiev préférait une hypothèse qui avec le temps pourrait être démentie, à une absence d'hypothèse.

Les chercheurs de l'espèce de Mendéléiev passent leur temps à échafauder des hypothèses nouvelles. Et quand leurs hypothèses sont confirmées, on constate qu'elles confirment nos rêves d'enfant, dans le domaine « télescopique » comme dans le « microscopique ».

L'imagination des enfants est très surfaite.

Les rêves des enfants ne sont que des échafaudages réalisés avec un jeu de constructions dont les cubes sont les légendes que sa vieille nounou racontait au petit Dmitri Mendéléiev. Et les légendes de nounou, que les chercheurs de l'espèce de Mendéléiev consacreront leur vie à vérifier, sont toutes issues de ce fonds commun qu'est le Mythe des Premières Civilisations :

des Célestes sont venus du ciel, et ont vécu sur Terre ; dans un dé à coudre ils avaient une puissance capable de soulever les montagnes ; la Lune est un astre sacré, parce que les Célestes y allaient et en venaient...

Quand Herschell a découvert une planète nouvelle, on a commencé par donner à cette planète le nom d'Herschell ; et puis on en est revenu, peu à peu, vers la terminologie du Mythe : la planète Herschell s'appelle maintenant « Uranus ». Tout comme la planète calculée par Leverrier a fini par être appelée « Neptune », ainsi que le voulaient les *astrologues*... ce qui n'est vraiment pas sérieux.

Mais alors pourquoi prend-on tellement au sérieux ces chercheurs dont l'imagination est restée tellement enfantine ? Une bonne part du respect qu'ils inspirent aux âmes simples est due aux agrégés positivistes, qui pontifient gravement, ne font guère de découvertes, et professent que l'imagination est la folle du logis. Trente de ces pontifes, membres de l'Institut, avaient décrété en 1922 qu'Albert Einstein était un illuminé, qui racontait des billevesées, et refusé par conséquent de l'autoriser à faire une communication sur « sa » relativité. Plusieurs membres, non moins sérieux, du même Institut démontraient, au 19^e siècle, que jamais un avion ne pourrait voler. Un membre de l'Institut a même proclamé, au 19^e siècle, que l'idée d'amener l'eau courante plus haut que le troisième étage était une absurdité, puisque les pompes se désamorçeraient constamment...

Que ce dernier (dont le nom m'échappe) accepte ici mes remerciements : grâce à lui, je peux proposer mon hypothèse sans me prendre pour Einstein ; il me suffit de m'estimer l'égal du plombier qui installe des douches dans les chambres de bonne. Mon hypothèse est que :

Pur Hasard, déjà discrédité par les cohérences du texte biblique, ne suffit pas davantage à expliquer que la Lune

soit ce qu'elle est.

La Lune a ce qu'on appelle une *rotation obligée*, ce qui veut dire qu'elle effectue sa rotation sur elle-même dans le temps exact qu'il lui faut pour effectuer sa révolution autour de la Terre :

si la Terre avait une « rotation obligée », elle présenterait toujours le même hémisphère au Soleil, l'autre restant dans une nuit perpétuelle.

La rotation obligée d'un corps céleste autour d'un autre ne contredit aucune des lois de la mécanique céleste ; mais c'est tellement improbable que les astronomes ont toujours cherché mieux, plus convaincant, pour expliquer la rotation obligée de la Lune. Ils ont commencé par dire que le centre de gravité de la Lune était excentré :

si vous faites tournoyer, dans une fronde, une balle de ping-pong à la paroi de laquelle est collé un bout de plomb, la balle prendra une rotation obligée, elle vous présentera toujours la même face, opposée à la face sur laquelle est collé le plomb, que son poids maintiendra toujours à l'extérieur de l'orbite décrite par la fronde.

L'expérience a démenti la thèse du centre de gravité excentré : si la Lune n'avait pas son centre de gravité confondu avec son centre géométrique, les satellites décriraient autour de la Lune des orbites erratiques (en forme de cœur, par exemple).

L'explication par le centre de gravité excentré partait du postulat que la Lune était un bloc de matière déjà solidifiée, lorsqu'elle a été happée par la gravitation terrestre et satellisée. Cette explication-là étant expérimentalement démentie, reste une autre explication,

que la plupart des astrophysiciens admettent, dans ses grandes lignes :

les marées soulevées sur la Lune par l'attraction terrestre ont ralenti, puis « obligé » la rotation de notre satellite ; la masse de la Lune étant très inférieure à celle de la Terre, les marées que l'attraction lunaire provoque dans nos océans freinent, mais de façon à peine perceptible, la rotation de la Terre.

Cette hypothèse postule que la Terre et la Lune ont été solidifiées à peu près simultanément, à partir de deux noyaux gazeux initiaux, pendant le « stade liquide », puisque la Lune n'a jamais eu de masses d'eau que des marées auraient pu soulever. Un corollaire logique de ce postulat voudrait que la Terre et la Lune aient des constitutions analogues, c'est-à-dire des densités voisines. Or, il n'en est rien : pour un volume égal à 0,02 de celui de la Terre, la masse de la Lune n'en représente que 0,012.

On ne m'a évidemment pas attendu pour remarquer cette brèche entre la théorie et les données expérimentales ; un certain nombre de théories annexes ont été formulées, afin de combler la brèche, et rien ne m'autorise à contester ces théories. Je ne peux que résumer la situation :

- a) la rotation obligé de la Lune constitue une énigme irritante pour les scientifiques ;
- b) à cette énigme, il existe mille explications... c'est-à-dire 999 de trop ;
- c) à condition de n'y voir qu'une hypothèse de travail, celle que je propose peut prendre le numéro 1 001.

Et c'est ici qu'un instant d'inattention peut faire basculer dans le délire et la science-fiction l'hypothèse que je propose : un freinage délibéré, décidé par des êtres pensants, du mouvement de rotation de la Lune n'aurait

rien de *surnaturel*, mais un astrophysicien a pris la peine de calculer l'énergie à dépenser pour l'opération :

« en utilisant des canons à plasma, ou peut-être la pression de radiations, [...] la quantité de deutérium à mettre en jeu dépasse d'un facteur 10 toutes les réserves de deutérium terrestres. »

L'entreprise est donc proprement aussi *surhumaine* que rationnellement concevable en théorie.

Mais c'est *la totalité* de mon hypothèse qui est surhumaine : autant que l'énergie nécessaire pour « stabiliser » la Lune, l'énergie à dépenser pour une cosmonautique interstellaire dépasse les possibilités humaines :

C'est uniquement parce que « aucun scientifique n'a conclu à l'impossibilité d'une cosmonautique interstellaire » que je peux, à l'énigme des connaissances astronomiques de nos ancêtres, proposer l'hypothèse d'un enseignement venu du ciel.

(Cet enseignement, s'il existe, apporterait à nos scientifiques de pointe la solution à un problème qu'ils sont déjà parvenus à formuler, celui des *quarks*, nom donné aux particules constitutives du proton. L'existence des quarks est encore théorique, et le restera longtemps si la découverte, envisagée par mon hypothèse, de « l'enseignement venu du ciel » ne vient pas donner un coup de pouce à la recherche des hommes : la possibilité de « casser » un proton est envisagée pour l'an 2000. La « théorie des quarks » est solide, et libérer leur énergie peut, concevable-ment, fournir l'énergie « surhumaine » de mon hypothèse.)

Mon hypothèse veut que les Célestes soient arrivés dans le système solaire entre — 22 000 et — 21 000, et qu'entre

toutes les planètes du système, ils aient décidé que la Terre offrait les meilleures possibilités d'habitabilité pour eux. Mais, du fait de la glaciation Würm-III (dont le mécanisme probable est exposé dans la deuxième partie), la Terre était enveloppée de nuages opaques. Dissiper ces nuages, puis remettre la Terre en état d'habitabilité (nous verrons cela dans la troisième partie) représentait, même avec des moyens « surhumains », une entreprise de très longue haleine ; pour la mener à bien, la Lune pouvait constituer un observatoire, un laboratoire, une plateforme-escalier parfaits, à une condition :

il fallait la « stabiliser », de façon qu'elle présente à la Terre toujours la même face, dans laquelle il suffirait alors de creuser une casemate depuis laquelle on pourrait diriger et surveiller les opérations.

Je me rends parfaitement compte que, devant cette partie de mon hypothèse, on a tendance à hausser les épaules, en disant que c'est « trop beau pour être vrai ».

Mais prenons le problème à l'envers, en anticipant.

Nous sommes en 1970. Des hommes viennent de se poser sur la face visible de la Lune. Ils installent une antenne pour communiquer avec la Terre, puis un télescope pour la voir et la photographier. Cela fait, ils se mettent à aménager un abri, une casemate souterraine :

ils n'auront, en effet, jamais besoin de se déplacer, du 1^{er} janvier au 31 décembre, vingt-quatre heures par jour, ils auront la Terre « sous les yeux ».

N'est-ce pas encore plus « trop beau pour être vrai » ? Et c'est pourtant une réalité certaine, prévisible pour un avenir si proche qu'il s'évalue en mois :

dans quelques mois, l'homme commencera à explorer la Lune.

Pourquoi cette exploration ferait-elle retrouver les casemates que les Célestes y auraient creusées, dès que l'homme se sera posé sur la Lune ? Ces casemates ne risquent-elles pas (si elles existent) de n'être découvertes que par hasard, dans dix ou vingt ans seulement ? Il y a de bonnes raisons de tabler sur une découverte rapide, due non au hasard, mais à une recherche concertée :

la presse soviétique, depuis quelque temps, « prend une option » sur la réalité concrète de cosmonautes qui auraient vécu sur Terre il y a quelques millénaires ;

ces cosmonautes, on peut certes concevoir qu'ils n'aient eu besoin d'aucune plateforme-escale sur la Lune, mais envisager l'existence d'un « orly cosmonautique » tout bâti apparaît logique, dès que l'on a admis l'hypothèse de Célestes à notre image ayant vécu sur Terre ;

il est donc probable que les Soviétiques chercheront systématiquement la trace de « leurs » cosmonautes sur la Lune ;

une recherche systématique, c'est-à-dire fondée sur une théorie préconçue, donne des résultats plus vite qu'une recherche laissée au hasard.

Pour la bonne bouche, on peut même ajouter que si les Soviétiques (ou les Américains) ont bien raisonné pour le choix de l'endroit où ils poseront leurs engins lunaires habités, ils auront délimité la région idéale... celle-là même qui aura été estimée idéale par les Célestes.

Un scientifique français m'a dit que les savants soviétiques déploraient le « sensationnalisme à l'américaine » de la presse russe qui publie des articles sur des cosmonautes venus « d'ailleurs ». Il faut donc que je précise sur quels articles je me fonde, et pourquoi.

Tehhnika Molodiejy (janvier 1967) a publié un article de Kasantzev, qui fonde sa « démonstration » de la réalité de cosmonautes, ayant laissé des « cartes de visite » sur Terre, sur des données aussi indéfendables que celles des publications néo-obscurantines françaises. Mais cet article (que les scientifiques russes peuvent à bon droit qualifier de « déplorable ») était précédé d'une « présentation par le comité de rédaction », dans laquelle on lit que « la question de savoir si des habitants d'autres planètes sont, ou ne sont pas pas, déjà venus sur Terre reste toujours ouverte ».

Le comité de rédaction d'une revue soviétique, dont le rôle est de façonner l'esprit de la jeunesse de l'U.R.S.S., se serait-il hasardé à écrire cela, dans un « chapeau » qui l'engage, sans l'accord au moins tacite de scientifiques russes hautement autorisés ?

Il est bon de rappeler ici que condamner un poète, ou simplement l'empêcher de publier s'il risque de pervertir l'imagination de la jeunesse, est pratique courante en U.R.S.S.

Un autre article caractéristique a été reproduit dans le numéro 1 de *Spoutnik* (juin 1967), qui se présente comme « Digest mensuel des meilleurs articles publiés en U.R.S.S. ». L'auteur de l'article « digesté » par *Spoutnik* AFFIRME que « Des cosmonautes ont séjourné sur Terre il y a douze mille ans »... en exposant des données et arguments aussi mal défendables que ceux de Kasantzev. Mais...

Mais l'auteur en question est maître-assistant de recherches à l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., et son article est extrait de la revue *Science et Religion*, dont le rôle est de lutter contre les « superstitions religieuses » et non de propager des superstitions sottes. Et c'est sans doute là que se trouve la clé de la contradiction (toute apparente) entre la position prudente des scientifiques russes et la liberté laissée à l'imagination des journalistes :

la presse soviétique « prend une option » qui prépare l'opinion à accueillir la découverte de traces de « Célestes » sur la Lune, au cri de « Popov l'a bien dit ! Et avant tout le monde ! »

les scientifiques russes sérieux déplorent les outrances des articles effectivement indéfendables ;

si l'option est réalisée, les outrances seront oubliées, il suffira de rappeler que dès 1967 une « option sur la réalité des visiteurs du cosmos » a été prise.

Le cheminement de la pensée russe n'est simple et évident que pour les Russes. Les Soviétiques, héritiers athées des théologiens de Byzance, ont fait des rêves d'enfant nourris de légendes où le fait que des Anges ont vécu jadis parmi les hommes va de soi. Je suis Russe, ma nounou n'a jamais douté de la réalité concrète des Anges du texte biblique.

Il se peut, certes, que je me trompe. Mais si je ne me trompe pas, dans pas tellement de mois, peu après l'arrivée des premiers hommes sur la Lune, la radio interrompra ses émissions pour annoncer que la trace de cosmonautes ayant précédé l'homme sur la Lune a été découverte.

Aucun problème pour les Soviétiques : leur presse a pris une option sur l'hypothèse... et l'occasion sera belle de dénoncer « l'erreur fondamentale du christianisme, qui a toujours nié la réalité des dieux concrets ».

Aucun problème non plus pour les kabalistes : ils n'ont jamais traduit « Elohim » par « Dieu »... c'est Iahvé qui est, pour les juifs, le « Nom Ineffable » du « Principe Immatériel ». Et depuis plus de trois mille cinq cents ans, ils attendent que la « venue du Messie » soit attestée par l'élucidation des passages de la *Genèse* qui, jusqu'à cette venue, doivent rester « ineffables pour les hommes ».

Pour les autres, je ne sais pas. Pour vous, par exemple...

Si aucun doute n'est plus possible ni sur la valeur scientifique du texte biblique, ni sur le fait que le pluriel

Elohim n'y désigne pas quelque « Dieu » mais des cosmonautes morts depuis longtemps, direz-vous simplement « Ah ? bon ! », ou cela vous posera-t-il des problèmes ?

Nous n'en sommes pas là. Nous sommes quand même à quelques mois de la vérification de mon hypothèse. L'attitude que je prête aux Soviétiques et aux kabalistes n'engage que moi. Et pour moi, je débouche sur un syllogisme :

si elle est confirmée, mon hypothèse aura été la seule à prévoir par la théorie que les traces des Célestes nous attendent sur la Lune ;

OR cette théorie s'articule sur le texte biblique ;

DONC la confirmation de mon hypothèse confirmera, dans la même foulée, mon postulat initial qui pose que le texte biblique constitue le document le plus solide que nous ayons sur les origines de notre civilisation.

Lisant ce livre en manuscrit, des « littéraires » m'ont demandé : « Pourquoi la Lune plutôt que Mars ou Vénus... et pourquoi faire, cette plateforme-escalier ? »

Pourquoi la Lune plutôt que Mars, je n'en sais rien. Je sais seulement que rien, à ce jour, n'a été décelé sur Mars qui ne soit conforme à l'ordre naturel des choses (et à plus forte raison sur Vénus), alors que la rotation obligée de la Lune ne devient rationnellement explicable que dans l'hypothèse d'une stabilisation de sa rotation par une intervention d'êtres pensants :

la libration fait que la surface lunaire observable depuis la Terre atteint les cinquante-neuf centièmes de sa surface totale ;

les photos de 1968 montrent *les mêmes* cinquante-neuf centièmes que les cartes de la Lune établies au début du XVII^e siècle, grâce aux premières lunettes de Galilée ;

à raison de douze à treize lunaisons par an, c'est donc sur *plus de quatre mille* rotations-révolutions que la rotation obligée de la Lune ne s'est pas dérégulée de façon perceptible ;

une telle précision (encore que non impossible) est hautement improbable dans l'ordre naturel des choses.

Tout cela, les astronomes le savent, bien entendu. Pourquoi n'en disent-ils rien ? Que voudriez-vous qu'ils disent ? Que l'explication de la rotation obligée de la Lune par un centre de gravité excentré vient d'être démentie par les faits, qu'on ne dispose plus d'aucune explication certaine à proposer au phénomène et qu'une énigme de plus est venue s'ajouter à la longue liste de celles qui attendent une solution ? Si vous le leur demandez, ils vous le confirmeront ; si vous ne leur demandez rien, ils ne vont tout de même pas vous téléphoner pour vous apprendre qu'une explication, satisfaisante il y a une dizaine d'années encore, est désormais périmée mais qu'ils n'en ont pas encore d'autre à vous proposer.

Excusez-moi d'insister, mais n'importe quel scientifique ayant des notions d'astronomie vous confirmera que la rotation obligée de la Lune constitue une énigme, et que les explications acceptables il y a dix ans encore ne le sont plus.

— Quatre mille rotations-révolutions, le chiffre frappe l'imagination, m'a dit un astronome ; mais depuis Galilée, il ne s'est écoulé que trois cent cinquante ans, ce qui n'est rien, à l'échelle du cosmos.

Il a évidemment raison. Mais en trois cent cinquante ans, dans son mouvement de rotation sur lui-même, à l'intérieur de la Galaxie, le système solaire s'est déplacé de cinq degrés d'angle, comme nous le verrons dans la deuxième partie.

CHAPITRE 12

LA JERUSALEM CELESTE

Si je m'étais présenté, au XVI^e siècle, avec les moyens de prédire l'avenir qui, en 1968, portent le nom barbare de « recherche prévisionnelle », on m'aurait laissé le temps de dire un Pater avant de m'envoyer au ciel en fumée.

Si, au 19^e siècle, j'avais proposé de dénommer *contraintes* les limites maximales ou minimales d'une fonction économique unique à optimiser, on m'aurait dit que je parlais charabia.

En 1968, on ne parle ni d'autre chose, ni autrement, dans les bureaux qui calculent, à 0,5 % près, l'opinion que vous professerez la semaine prochaine sur la politique étrangère, la couleur que vous préférerez pour vos chaussettes dans six mois, et le niveau que la technologie aura atteint en 1984.

Les limites de la recherche prévisionnelle sont-elles désormais atteintes, est-il interdit d'imaginer des progrès qui permettraient, à nos fils se posant sur quelque planète, d'établir un « planning » destiné à la faire passer du stade paléolithique au cosmonautique, les *contraintes* devant évoluer au long de quelques millénaires ? Sans poser le problème dans les mêmes termes que moi, les kabalistes n'ont jamais mis en doute le fait que le texte biblique comporte, entre autres enseignements, un « planning » à ce niveau, « planning » dénommé en l'occurrence « prophétisme ».

« Prophétisme » est un mot devant lequel ma machine à écrire se cabre, autant que devant « révélation ». Voyons

quand même de quel prophétisme il s'agit, en l'occurrence.

En 1964, un kabaliste de souche russe, Schvili, a publié à Jérusalem le *Livre des Nombres de la Délivrance, selon le Livre de Daniel et l'enseignement du Gaon de Vilna et d'Ari de Safed*, ouvrage dans lequel la délivrance de Jérusalem était « calculée » pour l'an 5728, c'est-à-dire pour l'année juive qui va d'octobre 1967 à octobre 1968. Ari de Safed a vécu au XVI^e siècle (1534-1572), le Gaon de Vilna au XVIII^e (1720-1792) ; leur enseignement était consigné par écrit, et a donc date certaine, tout comme le livre de Schvili a date certaine en 1964, trois ans avant la « guerre de six jours ».

Le texte biblique contient-il une « prévision scientifique » à l'échelle des siècles ? Son interprétation par les kabalistes permet-elle une précision aussi contraire à tout ce que notre mode de pensée nous a préparés à accepter sans nous rebiffer ? J'ai commencé par me rebiffer, par me demander si on n'exhibait pas la prévision confirmée par l'événement, en dissimulant celles que les faits avaient démenties.

Les certitudes sont, là comme toujours, essentiellement fugaces : personne ne peut prétendre avoir lu *toutes* les interprétations de kabalistes, les avoir *toutes* retenues et avoir conclu (sans vérification possible par une tierce personne) *qu'aucune* ne fixait la délivrance de Jérusalem pour 1842, 1875, 1908 ou 1972. La seule chose certaine est que Schvili a publié cette prévision et aucune autre, et qu'aucun kabaliste de réputation équivalente n'a publié de prévision concluant à la Délivrance de Jérusalem à une autre date.

Faut-il balayer tout cela, et prendre le problème à l'envers, c'est-à-dire prêter aux très réalistes dirigeants d'Israël une action politique fondée sur l'interprétation de textes du XVI^e siècle ? Ce serait presque plus inquiétant encore.

Il reste la possibilité de se tourner à nouveau vers le pur hasard ?

Le texte biblique et son interprétation par les kabalistes étant ce qu'ils sont, Pur Hasard commence à avoir la mine plus préoccupée que le singe chargé par Emile Borel de rédiger l'Enéide, maintenant qu'on lui demande d'avaliser les travaux de toute une Sorbonne pendouillant à bout de queues aux basses branches des arbres, pour dactylographier plus vite, une machine pour les mains, une autre pour les pieds.

On peut vraiment dire maintenant qu'invoquer Pur Hasard n'est plus le fait d'un esprit rationnel ; cela tourne à la superstition positiviste : un Pur Hasard réalisant tout cela n'est plus compatible avec l'orthodoxie mathématique qui faisait dire à Einstein « le bon Dieu ne joue pas au dés »...

Cela veut-il dire que mon hypothèse, que « mes » Célestes soient la bonne réponse, la seule possible, LA réponse ?

Je n'ai jamais dit rien de tel ; ce que je dis c'est, très précisément :

dans l'état actuel des connaissances, et jusqu'à plus ample informé, mon hypothèse de Célestes s'étant comportés comme le dit le texte biblique, et ayant « prévisionnelle-ment calculé » l'évolution humaine, apparaît la plus *rationnelle* de toutes les hypothèses sur les origines de notre civilisation.

L'étude de la Kabale a eu, comme toute recherche ésotérique, sa ration d'illuminés. Mais deux points sont à souligner :

1. tous les kabalistes qui ont prophétisé des balivernes ont été rapidement discrédités par la non-réalisation de leurs prédictions à courte échéance ;

2. les kabalistes que l'on tient pour « Grands », ceux dont on publie aujourd'hui les textes à Jérusalem, n'ont jamais été contredits par les événements.

Ces textes de kabalistes que l'on publie à jet continu depuis 1948 à Jérusalem, on les publie parce qu'ainsi l'a voulu le Gaon de Vilna : « Si tu as compris ce que tu viens de lire, ne le dis à personne », écrivait-il, au XVIII^e siècle ; mais il ajoutait que *tous* les textes à tenir secrets jusqu'à l'entrée dans « les temps messianiques » devraient être publiés dès que ces « temps » seraient arrivés, et il fixait leur arrivée pour 1948, qui a été l'année où l'évacuation de la Palestine par les troupes britanniques a effectivement donné naissance à l'Etat d'Israël :

les « temps messianiques » sont, pour les kabalistes, les « temps de la révélation » — ce qui, en grec, se dit « les temps de l'apocalypse ».

Et pour clore ce chapitre sur une curieuse concordance de plus, il faut savoir que la Loi de Moïse édicté six cent treize prescriptions et interdictions, que tout juif est tenu de respecter ; pour donner une idée de la chose, l'une des six cent treize dit que « le tranchant du fer ne touchera jamais la peau de tes joues »... d'où les barbes montant jusqu'aux yeux des juifs pieux d'il y a trente ans encore. Maintenant, avec le rasoir électrique, où une grille sépare la peau du tranchant, se raser devient licite.

Ce respect de la lettre fait froid dans le dos, mais il fallait le préciser pour l'intelligence de la suite.

La première, la plus importante et la plus absolue des obligations édictées par la Loi de Moïse est le respect du sabbat : chaque septième jour est sacré, et soumis à des rites si rigoureux qu'il n'est pas concevable de les prolonger au-delà de vingt-quatre heures. Le problème qui se pose, en 1968, est donc très grave pour un juif pieux :

comment un juif respecterait-il le sabbat, s'il est cosmonaute et se trouve sur la Lune, où « un jour » dure quatorze journées terrestres ?

La réponse se trouve dans des textes ayant date certaine depuis plusieurs siècles :

le respect du sabbat n'est une obligation que tant que le « royaume des cieux » se trouve sur Terre.

Cela veut-il dire que l'arrivée d'un homme sur la Lune était « prévue » et qu'il était « prévu » que cela concorderait avec l'entrée dans les « temps messianiques » ? Cela veut-il dire que ce n'est pas un tesson de bouteille ou un boulon en inox qui nous attendent sur la Lune, mais le « message d'alliance » dont la découverte ferait de la Lune la « Jérusalem Céleste » dont on ne sait rien, sauf qu'elle fait partie des promesses faites par les Célestes ? Cela veut-il dire que la Jérusalem terrestre *devait* être reconquise avant que n'apparaisse la Jérusalem céleste ? C'est la Kabale elle-même qui me rappelle à l'ordre :

« la Kabale ne conçoit pas d'illuminations soudaines qui rendent la raison inutile », souligne A. Safran, à la page 23 de son livre.

*

Toutes les données de ce livre ont été vérifiées, aussi près que possible de la source. Tous les raisonnements articulés sur ces données ont été soumis à la critique la plus qualifiée que j'aie pu trouver. Mais une erreur reste néanmoins toujours possible, et je demande à tout lecteur de me signaler celles qu'il aurait décelées.

Je remercie le professeur Leroi-Gourhan, qui m'a fait constater que, pour m'être fié à une documentation

périmée, j'ai fondé (dans *Les dieux nous sont nés*) tout un raisonnement qui du coup devient nul sur les peintures de Lascaux que je situais vers — 21 000, alors qu'elles sont de — 15 000 environ. Je voulais trop prouver, excusez-moi, je m'efforce de ne pas récidiver.

Je remercie Léon Askenazi qui m'avait amené à reconnaître l'erreur de jugement qui m'avait fait minimiser, dans *Les cahiers de Moïse*, la responsabilité de l'Eglise du Byzance dans le cafouillage dont est issu l'Islam. Je le remercie plus encore d'avoir bien voulu — sans, bien entendu, prendre la responsabilité de mon texte — m'assurer de la compatibilité de mon hypothèse avec la tradition kabaliste.

Je remercie le professeur Evry Schatzman, qui m'avait déjà amené à constater que je m'étais aventuré sur des données mal assurées quant à « Lilith » (*Cahiers de Moïse*), d'avoir bien voulu lire le présent essai en manuscrit : c'est à lui que je dois les précisions chiffrées sur l'énergie nécessaire pour le freinage allégué de la Lune (chap. 11), ce qui revient à dire que j'ai grossièrement surestimé (*Les dieux*) les possibilités d'utilisation en astrophysique des arsenaux de bombes H.

Les faits m'ont montré que les noms sous lesquels règnent les papes n'obéissent pas nécessairement à une règle que je croyais avoir déterminée (*Cahiers de Moïse*). Il serait bien étrange que je n'aie pas commis d'autres erreurs, mais le fait est là : toutes les erreurs que mes amis, les autres et moi-même avons à ce jour décelées ne portent que sur des faits dont le démenti laisse intacte l'hypothèse elle-même, dans sa ligne générale.

Un échantillon de ces erreurs, je le dois à Hilaire Cuny qui non seulement a accepté de lire ce livre en manuscrit, mais m'y a signalé au passage des erreurs, et des affirmations insuffisamment fondées. Une de ses objections, dont je n'ai pourtant pas tenu compte pour modifier mon

texte, porte sur l'identité *biologique* qui aurait permis à « mes » Célestes de féconder les « filles des hommes » :

la Vie apparaît-elle sous forme d'une cellule initiale identique, partout où elle apparaît en combinaison à base carbonique ? C'est plausible, mais reste entièrement à démontrer ;

l'évolution naturelle de cette cellule initiale aboutit-elle nécessairement à une forme *analogue* à la nôtre, partout où elle voit apparaître une intelligence portée vers des « préoccupations cosmiques » ? Cela aussi est plausible, mais *analogue* n'est pas « identique au point de comporter une compatibilité chromosomique ».

Je n'ai pas tenu compte de cette objection parce que :

- a) je n'affirme pas qu'il en a été ainsi ;
- b) je n'ai pas le droit de tronquer les textes sur lesquels je me fonde, et où je lis que « les fils des Elohim » firent des enfants aux « filles des hommes ».

Mais l'objection ne saurait évidemment être passée sous silence :

- a) elle est rationnelle, et touche à un point essentiel ;
- b) mettre une telle « identité chromosomique » sur le compte de quelque « orthodoxie biologique » entièrement à démontrer serait tomber dans la science-fiction ;
- c) elle me donne l'occasion d'insister sur la différence entre les textes que je cite et les raisonnements articulés sur ces textes ;
- d) Hilaire Cuny est peut-être en accord avec le texte biblique : Hénoch [Gen. V, 21 à 24] *peut* avoir été un humain exceptionnel, que les Elohim auraient considéré comme leur « fils (adoptif) », et pour qui féconder les filles des hommes n'aurait posé aucun problème.

Afin de prévenir toute utilisation abusive du nom d'Hilaire Cuny, je précise qu'il ne me donne « pas plus de 0,01 % de chances d'avoir raison ». Mais quand il m'a dit que « Schliemann et moi lui suggérons que la Bible... peut-être... », j'ai eu le sentiment d'avoir atteint mon but.

*

Ce qui suit s'adresse exclusivement aux personnes portées sur l'exégèse du Tao to king, dans lequel Lao tseu pose que « obscurcir l'obscurité est la porte de toute merveille ».

Dans sa préface à la traduction du Tao tö king (N.R.F.), Etiemble cite, en épigraphe, l'interprétation que, dans *Les cahiers de Moïse*, je suggérais pour l'idéogramme désignant en chinois le Tao... interprétation qui recoupe celle d'un docte qu'Etiemble appelle (sans sympathie aucune) « le prédécesseur au Collège de France de Stanislas Julien », et qui postulait lui aussi, avec une compétence surpassant de loin la mienne, une interférence entre le mythe chinois et le texte biblique.

En P.S. à sa préface, Etiemble réfute mon interprétation, à laquelle il oppose celle du sinologue allemand Forke... qu'il réfute également, ce qui « obscurcit (superbement) l'obscurité » :

réfutée par une interprétation elle-même réfutée, mon interprétation est-elle confirmée (comme — par — = +) ?
les deux sont-elles rejetées (comme — + — = —) ?

Aux mandarins de conclure. Je ne peux faire à Etiemble qu'un seul reproche : il feint d'oublier que « l'astronef venu du ciel » dont je fais état n'est pas quelque soucoupe volante sortie de mon imagination, mais une donnée du Mythe commun. Le nom chinois du « Vaisseau des Célestes

» m'échappe ; dans le récit biblique, c'est le « char d'Ezéchiél ».

Le prédécesseur au Collège de France de Stanislas Julien avait-il tort ? Avant que le roi, l'âne ou moi soyons morts, la Lune aura été explorée, et nous saurons s'il est raisonnable dès aujourd'hui de supputer les chances d'une cosmonautique qui ferait apparaître en « dieux » les hommes se posant sur quelque planète où des primates doués de raison et de parole ne se posent pas toutes ces questions.

DEUXIEME PARTIE

Le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici a parfaitement le droit d'ignorer ce qu'a représenté pour l'humanité l'invention de l'agriculture, et de n'avoir qu'une idée imprécise des méthodes qui ont permis aux archéologues de dater cette révolution ; il n'est pas davantage censé connaître le mécanisme des grandes glaciations et le phénomène de la précession des équinoxes, ou l'opinion de Confucius sur l'importance de la précision dans la définition des dénominations.

Si vous savez tout cela, vous pouvez allégrement sauter la deuxième partie, pour déboucher directement sur la troisième.

L'APPARITION DE L'AGRICULTURE

Jusqu'à Boucher de Perthes [1788-1868] et Darwin [1809-1882], la pré-Histoire était simplement ce que veut l'étymologie, la « période antérieure à l'Histoire connue », période tenue pour très brève, puisque rien ne permettait de mettre en doute que l'homme fût apparu tout armé, des mains de Dieu pour les croyants, de celles de la Nature pour les autres. L'évolution selon Lamarck [1744-1829] ne dépassait guère l'affirmation que, afin de se protéger de la chaleur, les Africains avaient noirci.

L'homme était « l'homme », il allait de soi qu'il avait, dès son apparition, utilisé l'outil, construit des maisons et trouvé « tout naturellement » un comportement humain. Les opinions professées par les Encyclopédistes sont très instructives : envisager l'apparition du « premier homme » dix mille ans avant l'Abraham de la Bible constituait une opinion très audacieuse, car dépourvue d'arguments à opposer à ceux qui situaient vers — 5 000 la « création de l'homme par Dieu ».

C'est le 19^e siècle qui eut la primeur d'une révélation appelée à être confirmée et approfondie par les méthodes du XX^e : l'homme est le produit d'une lente évolution ; il affleurerait déjà la notion d'une métaphysique à l'ère paléolithique, lorsqu'il subit le cataclysme de la glaciation Würm-III (que nous verrons au prochain chapitre) ; et c'est peu après cette glaciation que le Mythe surgi de la proto-Histoire situe l'arrivée de « Célestes civilisateurs ».

C'est le 19^e siècle aussi qui eut la révélation des livres sacrés de l'Orient ; à mesure que progressaient les sciences exactes d'une part, et de l'autre la connaissance

de la proto-Histoire, le 19^e siècle était frappé de la concordance entre le récit des mythes de l'Orient et les découvertes de la science occidentale. Mais pour le 19^e siècle, la cosmonautique était une billevesée, et la seule explication raisonnable à ces concordances apparaissait dans quelque « civilisation perdue », atteinte « jadis », et dont on pouvait dire à peu près n'importe quoi sans risquer de démenti.

Il n'est plus question de dire n'importe quoi : les méthodes de l'archéologie moderne ont établi des données solides — et c'est uniquement pour proposer une cohérence d'ensemble à la pré-Histoire que l'on en reste aux hypothèses. Ce qui a été établi, dans le cours des dernières années, sur l'apparition de l'agriculture constitue un bon exemple à la fois des résultats obtenus et des méthodes employées.

Les premières communautés humaines à avoir ébauché une sédentarisation avaient une « économie d'écureuils », dite « économie de cueillette » : on allait, à la saison, moissonner les graminées sauvages que l'on entassait pour le reste de l'année — la chasse constituait un appoint, à consommer tout de suite ; l'élevage restait à inventer.

Entre une graminée sauvage et sa « descendance » cultivée, il y a deux différences essentielles : le pédoncule et le tégument. Le grain sauvage DOIT tenir à l'épi par un pédoncule suffisamment friable pour être cassé par le vent, et son tégument DOIT être une véritable écorce, suffisamment robuste pour ne pas pourrir, entre la saison de la « moisson par le vent » et celle de la germination normale :

une graminée sauvage au pédoncule trop robuste est vouée à la disparition, les grains que les oiseaux n'auront pas mangés pourriront sur l'épi, faute d'avoir pu être disséminés par le vent ;

disséminés par le vent, les grains pourriront dans le sol si leur tégument est trop léger pour résister à plusieurs mois de séjour en pleine terre.

Bien armées pour la sélection naturelle, les graminées sauvages sont tout le contraire de leur variété « d'agriculteur » : celui-ci *veut* un pédoncule robuste (résistant non seulement au vent mais aussi au fauchage) et il *ne veut pas* d'un tégument résistant au point de rendre le décortiquage du blé aussi difficile que celui des noisettes... l'agriculteur n'est pas contraint, comme la nature, de faire la moisson et les semailles le même jour.

A Jarmo (dans l'actuel Irak), c'est la découverte d'une évolution des semences, du blé sauvage au blé d'agriculteur, qui a permis de situer vers — 8 000 l'apparition de la première « économie d'agriculture » connue se substituant à l'économie de cueillette. Et les méthodes qui ont permis aux archéologues de donner cette précision discréditent définitivement ceux qui croient qu'on peut encore dire n'importe quoi sans risquer de démenti rationnel.

L'archéologie commence par une prospection systématique de la région où les légendes (toujours elles) situent quelque sédentarisation remontant à « la nuit des temps » ; quand l'emplacement apparaît plausible, on sonde, puis on fouille... le travail archéologique proprement dit commence quand on a établi que quelques dizaines de tonnes de débris, prélevés sur plusieurs mètres de profondeur, méritent d'être « passés à la passoire à thé ». Chaque couche de sédiments (nom noble des débris) est datée par la méthode du carbone-14, ce qui permet de situer dans le temps chaque tesson de poterie, chaque éclat d'os... et jusqu'à des grains de blé vieux de plus de dix mille ans.

C'est ainsi que la vie des communautés qui se sont succédé à Jarmo a pu être reconstituée. Pour libérer le

grain de blé sauvage de son tégument robuste, il fallait le faire griller, sur des tamis secoués au-dessus du feu ; quelques grains tombaient, que la « méthode de la passoire à thé » a permis de retrouver parmi les tonnes de débris des couches les plus anciennes. Et à mesure que l'on remontait vers les couches plus récentes, les grains tombés des tamis-grilloirs apparaissaient pourvus d'un tégument de plus en plus léger.

Les moissons de blé sauvage à Jarmo devaient se faire sur un principe analogue à celui des moissons de riz sauvage en Amérique : on dispose des toiles au pied des tiges, on secoue comme ferait le vent, et les pédoncules friables cassent, le grain tombe. Le grain échappant aux hommes suffit pour assurer les semailles. Mais ce sont des moissons très aléatoires : il faut arriver pile, le jour où le grain est bon à moissonner... et ne pas se laisser devancer par le vent, qui en quelques rafales peut condamner à une année de famine.

Les habitants de Jarmo avaient l'esprit inventif : les fouilles ont fait retrouver, dans les couches datant de — 8 000, des éclats de silex, dont divers indices permettent de penser qu'ils devaient être assemblés sur des « montures de faucille » en bois, et sur lesquels a substitué le « vernis siliceux » qui caractérise les outils ayant servi à trancher des tiges.

Mais une faucille en silex secoue une tige bien plus que le vent ; les habitants de Jarmo avaient-ils donc réussi, par une sélection raisonnée des semences, à faire artificiellement évoluer leur graminée sauvage, à pédoncule léger et tégument robuste, en graminée d'agriculteur, à pédoncule robuste et tégument léger ?

C'est cette archéologie, libérée des rêveries du 19^e siècle et devenue science rigoureuse, qui situe l'apparition de la première civilisation humaine vers — 8 000, à Jarmo et

aussi à Jéricho où (Pur Hasard encore ?) le peuple élu de Moïse cherchait « un secret ».

A partir d'ici, nous entrons dans le domaine des hypothèses, pour la cohérence d'ensemble dans laquelle s'inclut l'invention de l'agriculture. La sélection des semences a-t-elle été découverte comme l'art d'assembler des silex sur une monture, c'est-à-dire par un progrès naturel de l'esprit humain ? C'est une hypothèse, au même titre que l'hypothèse de « mes » Célestes, celle d'une « civilisation humaine perdue » ou celle, rationnellement non acceptable, c'est-à-dire exclue de ce livre, de la Voix de Dieu métamorphosée en agronome.

Mais les méthodes mêmes qui ont permis de situer vers — 8 000 « l'explosion novatrice » que fut la découverte de l'agriculture excluent l'hypothèse d'un enseignement hérité d'une « civilisation terrestre-humaine perdue » :

nos archéologues en sont à retrouver, identifier et dater des grains de blé vieux de dix mille ans ; il est exclu qu'ils aient laissé passer quelque objet plus ancien mais plus durable, attestant d'une civilisation même très antérieure, si une telle civilisation a jamais existé ;

Une civilisation d'origine purement terrestre a, certes, pu exister dans la nuit des temps... il y a cent mille ou cinq cent mille ans ; mais si l'archéologie n'en retrouve *rien*, comment les habitants de Jarmo en auraient-ils retrouvé (eux qui ne savaient pas lire) un enseignement sur la sélection des graines ? Cela nous ramène au dilemme :

ou les habitants de Jarmo ont découvert la sélection des semences sans aucune aide autre que celle du Pur Hasard ;
ou l'agriculture leur a été enseignée par des bâtards de Célestes et d'humaines, comme l'affirme le Mythe commun à toutes les civilisations surgies tout armées du néolithique.

Il est bon de rappeler, à ce propos, le mythe du maïs, que les Amérindiens affirmaient être un « don des Célestes ». Le maïs est le type même de la graminée d'agriculteur : grains fortement attachés à l'épi, tégument très facile à détacher. Abandonné à lui-même, un champ de maïs est voué à la disparition, les grains qui ne sont pas mangés par les oiseaux pourrissent sur l'épi. Or, il n'existe pas de maïs sauvage, et on n'a jamais trouvé de plante qui puisse passer pour « l'ancêtre sauvage » du maïs. Les botanistes ont, de mille façons, tenté de faire revenir le maïs moderne à l'état sauvage ; ils parviennent à le faire dégénérer, mais ils n'ont jamais obtenu une plante « sauvage », c'est-à-dire capable de perpétuer l'espèce sans l'aide de l'agriculteur. (Le blé sauvage existe, le blé cultivé revient facilement à l'état sauvage ; aucune légende ne présente le blé (ni le riz) comme un « don des dieux » : les « dieux », dans les civilisations du blé et du riz, n'ont fait qu'enseigner l'agriculture.)

Le maïs s'obstine à confirmer *son* mythe, de Célestes ayant apporté une graminée qui n'existe pas sur notre planète à l'état sauvage ;

le blé et le riz s'obstinent à confirmer *leur* mythe, de Célestes ayant enseigné l'art de transformer en graminée d'agriculteur une graminée terrestre sauvage.

Une donnée d'un autre ordre apparaît mal compatible avec la thèse d'une agriculture créée par l'esprit humain. Robert Graves [*The Greek Myths*] et les ethnologues sur les travaux desquels il se fonde sont parvenus à la conclusion que, vers — 10 000, le matriarcat était la règle dans les communautés humaines : les humains n'établissaient pas de lien entre l'acte de chair et la fécondation des femmes (ce qui les mettait au niveau des autres mammifères), mais ils avaient déjà un « esprit métaphysique » (les élevant au-dessus des autres mammifères) qui leur faisait adorer la

Déesse-Mère ; celle-ci passait pour offrir aux humains, pour preuve de Sa réalité, la reproduction de l'espèce, obtenue par le truchement des femmes, Ses légitimes prêtresses.

Ce matriarcat n'est pas une donnée certaine (surtout présenté de façon aussi linéaire), mais une donnée plausible, et même probable, cohérente avec le niveau intellectuel dénotable chez les hommes de — 10 000, que leur « art » montre dégénérés par rapport aux plus anciennes peintures pariétales connues. C'est une donnée suffisamment probable pour inciter à poser une question :

des humains, ayant sur la fécondation des femmes des notions dignes d'un gorille en — 10 000, pouvaient-ils entre — 9 000 et — 8 000 avoir progressé au point de concevoir le principe d'une sélection des semences qui les situe très au-dessus des primitifs amazoniens de 1968 ?

Tout est possible. Ou plus exactement il est très possible d'accepter la thèse d'humains ignorant la corrélation entre l'acte de chair et la fécondation des femmes en — 10 000, et il est très possible d'accepter la thèse d'humains sélectionnant leurs semences, sans enseignement extérieur, entre — 9 000 et — 8 000. J'ai rencontré d'excellents ethnologues qui justifient, par d'excellents arguments, soit l'une, soit l'autre thèse :

mais (peut-être faute de vous connaître, vous) je n'ai jamais rencontré d'ethnologue connaissant à la fois le culte de la Déesse-Mère et l'apparition de l'agriculture, et acceptant donc de confronter les données de l'une à celles de l'autre discipline, qui apparaissent séparées par des cloisons étanches.

Ce qui nous fait déboucher, ici comme dans le reste du livre, sur ma principale ambition : briser les cloisons étanches.

LES GLACIATIONS

Les glaciations « récentes », celles des cent derniers millénaires, sont évidemment celles que l'on connaît le mieux ; ce que l'on en sait de façon certaine se résume quand même à peu de chose :

1. les glaciations affectaient la planète entière, contrairement aux grands plissements, qui sont des phénomènes toujours très localisés ;
2. au niveau du sol, le flux de chaleur interne du globe représente 0,003 % de la chaleur reçue du Soleil, lequel est donc le responsable direct des grandes variations de la température terrestre.

Provoqué par le Soleil et affectant la planète entière, le refroidissement entraînant les glaciations terrestres apparaît donc comme un phénomène affectant le système solaire entier... ce qui incite à pousser le raisonnement un cran plus loin :

le refroidissement du Soleil était-il dû à une variation de *son* flux interne, ou à la traversée, par le système solaire tout entier, d'un « champ de froidure » galactique ?

J'emploie la formule « champ de froidure » pour bien rappeler que l'on ne sait pratiquement rien des « champs » qui, dans la Galaxie, maintiennent le système solaire en lui imprimant une rotation sur lui-même et une révolution autour du centre de la Galaxie ; tout ce que l'on *sait*, c'est que ces « champs » existent, sans quoi nous ne serions pas là.

Mais, dans la mesure où une périodicité constante peut être établie, pour les glaciations successives, une

corrélation apparaît plausible entre des refroidissements cycliques du Soleil et quelque cycle de même durée du système solaire à l'intérieur de la Galaxie. Quelques géologues, dont Milankovitch (cité par V. Romanovsky et A. Cailleux), suggèrent une corrélation entre un « cycle de glaciations » et les 25 920 ans d'un cycle de précession des équinoxes (phénomène dont nous verrons le mécanisme dans le prochain chapitre) :

la dernière grande glaciation, dite Würm-III, se situe entre — 22 000 et — 21 000 ; un cycle d'environ vingt-six mille ans reviendrait à prévoir la prochaine vers l'an 4 500 ;

certains indices font effectivement envisager une glaciation atteignant le niveau des « grandes », d'ici à deux millénaires et demi environ.

Sur les *causes* des grandes glaciations, on n'en sait guère plus ; mais on peut se faire une idée plus nette de leurs *effets*. La première manifestation d'une grande glaciation qui approche est que les hivers deviennent plus rigoureux et plus longs, les étés raccourcis devenant moins chauds. C'est un phénomène très progressif, et il tombe sous le sens que son ampleur est sans commune mesure avec les variations de climat perceptibles sur la durée d'une vie humaine : cela porte sur un abaissement statistique des températures d'un siècle sur les précédents.

Un siècle plus froid que le précédent voit les glaciers gagner en surface et en épaisseur : l'eau évaporée des mers ne retombe plus en pluie pour y retourner par les fleuves, elle retombe en neige et se fige sur les glaciers. L'évaporation des mers ne s'en poursuit pas moins, puisque même sur une surface gelée existe une « tension de vapeur » (ce n'est pas sa chaleur relative, mais sa légèreté spécifique qui fait monter la vapeur dans l'air ; le poids

d'une molécule de H_2O ne se compare pas au poids de l'atome O, mais à celui de la molécule O_2).

L'évaporation abaisse donc le niveau des mers de façon continue, amenant d'abord une « décharge des fonds », déformation plastique du fond des mers qui supporte un poids d'eau moindre ; puis arrive un moment où la pression de l'eau ne contrebalance plus la poussée des laves internes, et le fond des mers se fissure ; des laves dont la température atteint plusieurs centaines (ou milliers) de degrés entrent en contact avec l'eau, la portent à ébullition et accélèrent très brusquement l'évaporation. Des nuages épais s'élèvent.

Mais ces « décharges » et fissures sous-marines se répercutent sur l'écorce des terres émergées, dont les convulsions amplifient (par rétroaction) les fissurations de l'écorce sous-marine qui, à leur tour... Des ouragans balaient la planète entière, mêlant aux nuages de vapeur chaude des nuages de poussière. Ces nuages chargés de poussières sont opaques ; ils opposent leur écran à la chaleur, déjà réduite, du Soleil dont la lumière ne parvient plus du tout au sol. En quelques dizaines d'années, la Terre prend (vue du cosmos) l'apparence de l'actuelle Vénus.

Sous ce manteau de nuages, le volcanisme commence par faire régner une chaleur de serre humide ; puis un nouvel équilibre s'établit, l'écorce terrestre se ressoude, et le froid s'installe, dans la nuit noire permanente. Les animaux meurent ; la végétation se réduit peu à peu aux lichens des cavernes profondes où quelques hommes, espèce raisonnante, ont su s'aménager des refuges :

La terre était déserte et vide. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme, et l'esprit des Elohim planait au-dessus des eaux. [...] Les Elohim séparèrent les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus.

C'est bien notre planète au temps de la glaciation Würm-III que semble décrire le début de la *Genèse*. Et tout y est, jusqu'à l'homme qui ne « surgit du sol » devant les Elohim que lorsque ceux-ci ont fait revenir la lumière, rétabli le régime des pluies et séparé les terres des mers.

Nous verrons (dans la troisième partie) à quel point la *Genèse*, lue comme si son texte voulait dire ce qu'il dit, tout ce qu'il dit, et rien de plus que ce qu'il dit, se prête à une transcription en langage moderne pour donner le récit, logique et cohérent, d'une colonisation de nos lointains ancêtres par des Célestes repartis sur un demi-échec — mais qui auraient eu le temps de façonner chez l'homme une *logique* à l'image de celle des Célestes. Avant d'en venir à ces figjolages, il faut quand même nous assurer que le récit à figjoler a plus de chances de refléter une vérité historique que le produit d'une imagination métaphysicienne débridée.

Les livres sacrés et les textes profanes faisant état du Mythe surgi tout armé de la proto-Histoire sont trop nombreux pour être analysés ici, et même pour être tous cités. Les principaux sont le *Maha Bharata* indien (intégralement traduit en anglais, et partiellement en français) ; la *Légende de Gilgamesh* (dont je ne connais de traductions que « poétiques », c'est-à-dire approximatives) ; le *Tao tö king* (dans la traduction [NRF] publiée sous l'autorité d'Etiemble) ; l'*Histoire d'Egypte* de Manéthon (siècle — v), dont il reste des fragments que je n'ai jamais eu le courage de lire jusqu'au bout, etc.

Tous ces textes sont amusants à feuilleter, parce qu'à quelque endroit qu'on les ouvre, on tombe soit sur une confirmation de mon hypothèse de Célestes, soit sur un récit « poétique » qui ne cadre avec aucune réalité identifiable, mais *jamais* sur rien qui puisse contredire l'hypothèse. Et puis il y a Platon : *Timée* et *Critias*, surtout.

Platon présente le *Critias* comme un ensemble de connaissances rapportées par Solon de son séjour chez les

« prêtres d’Egypte », ce qui rend probable une identité de sources pour Platon et pour le texte biblique. Cette identité de sources n’est évidemment qu’une hypothèse mais pose un dilemme :

si les sources *ne sont pas* identiques, les concordances se confirment mutuellement ;

si les sources *sont* identiques, les « indications complémentaires » prennent une valeur plausible.

Il faut quand même se montrer très prudent, avec Platon : le texte biblique ne demande aucun coup de pouce pour concorder avec les données les mieux établies de 1968, alors que le texte de Platon exige une « double pesée », une recherche « au deuxième degré » :

dans le *Timée*, par exemple, Platon parle d’un monde sphérique, dix-huit siècles avant Christophe Colomb ;

or, il justifie cette conclusion juste par une argumentation aberrante — il n’a donc ni trouvé la conclusion lui-même, ni même connu ceux qui l’ont trouvée ; il cite des on-dit, qu’il « justifie » de son mieux ;

donc, c’est uniquement le nombre de fois où Platon parvient à des conclusions justes sur des raisonnements aberrants qui permet d’exclure le Pur Hasard — et ne laisse que la source alléguée par Platon, celle d’un « héritage scientifique laissé par des Célestes », et déformé par les « poètes ».

Une exégèse sérieuse de textes, dans un livre, devient trop vite fastidieuse pour que je m’y aventure ici. Vous avez donc le choix :

ou la méthode que je viens d’exposer vous apparaît suffisamment prudente pour avoir donné des résultats plausibles, et vous me croyez sur parole ;

ou (et je ne saurais trop vous y inciter), vous vous reportez à Platon directement, pour vérifier que l'on y trouve des confirmations, des compléments, des incohérences, mais jamais rien qui contredise mon hypothèse.

Chez les pythagoriciens, il y a de constantes références à une Grande Année (*métacosmesis*) longue de 25 920 ans, c'est-à-dire de durée égale à celle d'un cycle de précession des équinoxes. Avant de passer au prochain chapitre, nous pouvons tenter de la confronter aux données sur une éventuelle périodicité cyclique des glaciations.

La Grande Année des pythagoriciens se divisait en douze Grands Mois, de 2 160 ans par conséquent. En fixant le début de la Grande Année à l'arrivée de « mes » Célestes, à la glaciation Würm-III située entre — 22 000 et — 21 000, le « septième Mois » aurait débuté entre — 8 500 et — 8 000, concordant donc avec « l'explosion novatrice » de la découverte de l'agriculture... et aussi avec la découverte de l'agriculture et de l'élevage par Abel et Caïn, c'est-à-dire au début du « septième jour » du texte biblique.

La « valeur magique » que le Mythe prête au nombre 7 vient-elle tout bêtement de ce que les hommes auraient effectivement commencé à exploiter « l'héritage des Célestes » aux sept douzièmes de la Grande Année ? Le même « héritage céleste » comportait-il une explication des glaciations cycliques par le fait que la rotation du système solaire sur lui-même l'amène, à chaque « douzième Mois », dans un champ de « froidure » de la Galaxie où il tourne comme un induit ?

Ce ne sont là que des hypothèses. Ce qui est *certain* c'est que « l'héritage des Célestes » allégué par les pythagoriciens comportait la connaissance d'un cycle de 25 920 ans que la « science profane » n'a découvert que vingt siècles après la mort de Pythagore.

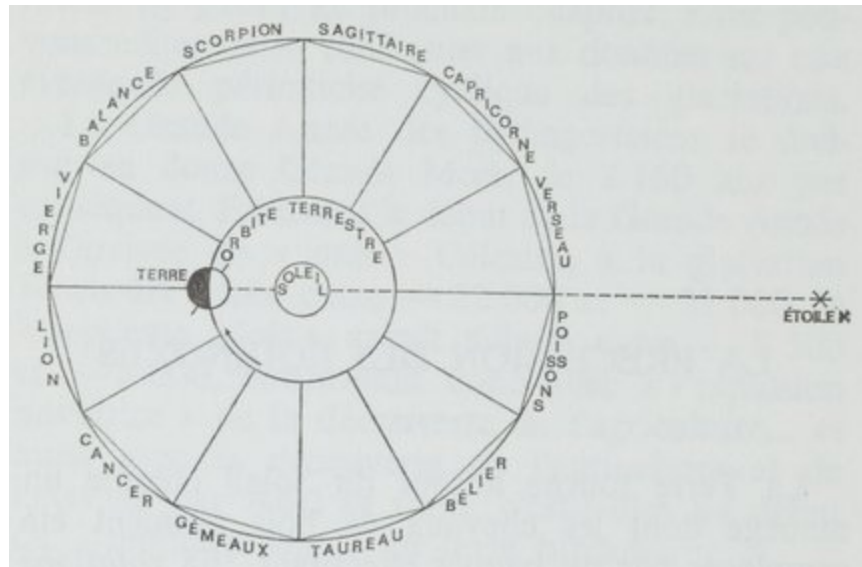
C'est le cycle de la précession des équinoxes.

LA PRECESSION DES EQUINOXES

La Terre tourne autour du Soleil comme un manège dont les chevaux de bois auraient été remplacés par un baquet effectuant 365 *rotations* sur son axe dans le temps qu'il faut au manège pour effectuer une *révolution* sur son axe à lui.

Ce manège-système-solaire, placez-le dans le baquet d'un manège bien plus grand mais identique, où tout en continuant à se comporter comme ci-dessus, le manège-système-solaire est soumis, *dans* son baquet à une *rotation* si lente qu'un seul tour dure le même temps que 25 920 *révolutions* du baquet « Terre » dans le manège-système-solaire. Vu du cosmos, le tout est simple comme le croquis ci-après.

L'année des astronomes commence au printemps, en cette journée dite *d'équinoxe* parce que la nuit et le jour y sont d'égale durée. A l'aube de l'équinoxe, le Soleil apparaîtrait en un point du ciel baptisé *point vernal*, du latin ver, « printemps ». Le 21 mars 1967, l'année des astronomes a commencé à *l'instant précis* où le Soleil est apparu au bout d'une ligne de visée formée par n'importe quel télescope pointé vers le point Est de l'horizon, ayant pour point de mire une étoile (sur le croquis, cette étoile est désignée par la lettre hébraïque « aleph »).



En 1968, lorsque la Terre est revenue sur cette ligne de visée, une *année sidérale-solaire* était accomplie, marquée par le retour de la Terre dans le prolongement d'une ligne joignant une *étoile* (« sideralis », en latin) au Soleil. (1968 étant bissextile, le 21 mars « glisse » au 20.)

Cette année est partagée en douze mois, *et ici il nous faut OUBLIER TOTALEMENT les erreurs propagées par les astrologues :*

le « soleil » des astrologues se trouve « dans le Bélier » du 21 mars au 20 avril... mais c'est une *pure convention*, sans *aucun* rapport avec la réalité ;

le Soleil réel, celui qu'observent les astronomes, s'est levé le 21 mars 1967 du côté Verseau de l'intersection entre les Poissons et le Verseau ;

le Soleil des astronomes s'est, certes, levé dans le Bélier... mais c'était du temps des astronomes-astrologues de Babylone. Ce qui l'a « déplacé », c'est la précession des équinoxes.

Le mécanisme de la précession, tel qu'il apparaît à l'astronome, est facile à comprendre — à condition de ne pas chercher à lire trop vite les trois paragraphes qui

suivent. (MAIS SI LA THÉORIE VOUS IMPORTE PEU, SAUTEZ CES TROIS PARAGRAPHES.)

Pendant le temps que la Terre a mis pour sa *révolution* autour du Soleil, le système solaire tout entier poursuivait sa lente *rotation* sur lui-même (dans son baquet du super-manège). Le résultat, tel qu'il apparaît à l'observateur terrestre, est évidemment que, pour se retrouver sur la ligne de visée au bout de laquelle se trouve l'étoile *aleph* (boucler l'année sidérale-solaire), la Terre doit accomplir une révolution autour du Soleil PLUS le trajet que le système solaire aura fait, par rapport à l'étoile *aleph*, dans sa rotation sur lui-même. Le Soleil d'équinoxe sera donc apparu à l'horizon terrestre AVANT la fin de l'année sidérale-solaire : le retour annuel de l'équinoxe *précède* l'achèvement de l'année sidérale-solaire... et c'est là tout le phénomène de la précession.

C'est un phénomène très lent. Chaque année, l'équinoxe prend sur l'année sidérale-solaire une avance qui, comptabilisée en degrés d'angle sur 360 le cercle du zodiaque, est de $\frac{360}{25\,920}$ puisque les 360° de sa rotation sur lui-même, le système solaire met 25 920 ans à l'accomplir.

$\frac{360}{25\,920} = \frac{1}{72}$, ce qui revient à dire qu'il faut 72 ans de précessions annuelles additionnées pour que le « recul » de l'équinoxe sur le zodiaque atteigne un degré d'angle. Mais degré par degré, en 30 X 72 ans, soit en 2 160 ans, la précession aura fait passer le soleil d'équinoxe d'un signe du zodiaque *dans le précédent...* d'un Grand Mois pythagoricien *dans le suivant* :

« l'ordre *précessionnel* » est évidemment inverse de l'ordre dans lequel le Soleil « passe devant les signes du zodiaque ».

Le 21 mars 1967, le Soleil s'est levé presque à l'intersection entre Poissons et Verseau ; la Terre a poursuivi sa révolution autour du Soleil (sens de la flèche sur le croquis) et, le lendemain 22 mars, le Soleil s'est levé dans les Poissons ; un mois plus tard, il est passé dans le Bélier, un mois après dans le Taureau, etc. Le 20 mars 1968, le point vernal s'est trouvé de $1/72$ de degré plus engagé dans le Verseau. Si imperceptiblement que le 21 il a de nouveau été dans les Poissons. Ce n'est que dans 72 ans que, engagé d'un degré d'angle dans le Verseau, le Soleil sera encore dans le Verseau le 22 mars. Et c'est dans 2 160 ans, le 21 mars 4 127. que le point vernal sera engagé dans le Capricorne autant que le 20 mars 1968 il l'était dans le Verseau.

*

Ici, les lecteurs que la théorie intéresse rejoignent ceux à qui suffisent les résultats pratiques.

Le 21 mars 1950 (cf. *Cahiers de Moïse*) le point vernal est passé de Poissons en Verseau. Faisons un retour en arrière de quelques millénaires. Entre — 4 530 et — 2 370, le Soleil d'équinoxe se levait dans le Taureau :

tant que l'équinoxe était dans le Taureau, les prêtres de pharaon professaient le culte d'Apis-taureau ;

quand l'équinoxe, à force de précessions, est entré dans le Bélier, le dieu-bélier Chnoum a succédé à Apis, aux environs de — 2 370.

Et puis apparut en Egypte un autre culte, celui d'Amon, lui aussi dieu-bélier, qui voulut concurrencer Chnoum. Quand la concurrence entre les deux dieux fut devenue par trop démagogique, Apis commença à jouer le troisième larron. C'est alors qu'apparut Moïse, qui allait vouer son « peuple élu » à un culte où le symbolisme du bélier joue un

rôle primordial. Et quand le point vernal est entré dans les Poissons, du « peuple élu » sortit la « Nouvelle Alliance », c'est-à-dire l'Eglise chrétienne dans le symbolisme de laquelle les poissons sont essentiels.

Il est facile d'ergoter, d'invoquer Pur Hasard qui, dans chacune des étapes prises isolément de la lignée pharao-judéo-chrétienne, peut effectivement être présenté comme explication acceptable. Mais dès que l'on considère *l'ensemble*, c'est-à-dire le symbolisme depuis l'aube des temps historiques jusqu'à nos jours, il devient flagrant :

1. que les fondateurs du christianisme, Moïse et les prêtres de Pharaon parlent la même langue symbolique depuis plus de six mille ans ;
2. que, dès l'aube des temps historiques, les prêtres de Pharaon n'étaient pas des « animistes » mais des astronomes fondant leur culte sur le cycle de la précession des équinoxes ;
3. que la durée de ce cycle ne peut pas avoir été déterminée *par des hommes* avant notre XVII^e siècle (tous les livres d'astronomie l'affirment).

La situation est la même que pour le culte de la Déesse-Mère (plausible, six mille ans avant le culte d'Apis) et pour la découverte de l'agriculture :

je n'ai jamais (peut-être faute de vous connaître, vous) rencontré d'historien des religions s'intéressant à l'astronomie, ni d'astronome versé dans l'Histoire des religions.

Mais la confrontation entre religions et astronomie bouleverse tellement d'idées reçues qu'il est légitime de se demander si je ne me livre pas à quelque tour de passe-passe.

Un usage constant chez les symbolistes qui se réclament d'un « héritage des Célestes » va, heureusement, me

permettre de me laver de tout soupçon : lorsqu'un symbole est employé comme « serrure » sur une « porte » protégeant un enseignement essentiel, un deuxième symbole y est obligatoirement adjoint, comme une sorte de « verrou de sûreté ». Le verrou de sûreté est ici constitué par un « symbole annexe » :

au Bélier, honoré comme il convient à l'emplacement du point vernal, Moïse ajoute le Veau, « fils » du Taureau dépassé par le point vernal et détesté comme il convient à une superstition qui ne veut pas mourir ;

aux Poissons, honorés comme il convient à l'emplacement du point vernal, l'Eglise ajoute l'Agneau, « fils » du Bélier de Moïse dont se réclame l'Eglise, qui ne rejette pas Moïse, qui affirme le continuer.

L'Eglise attache-t-elle toujours autant d'importance que ses fondateurs à ce symbolisme hérité de Pharaon ? Elle a en tout cas pris une curieuse décision, en 1967.

Dans les premiers temps du christianisme, seuls les riches mangeaient de la viande tous les jours ; si la préoccupation de l'Eglise avait été d'empêcher les riches (et le clergé) de se ruiner la santé, elle aurait ordonné : « le jour où il y a du poisson, vous en mangerez, une fois par semaine au moins ». Si manger du poisson avait, au contraire, une valeur symbolique, il était logique de fixer le « jour du poisson » à la veille du sabbat, sans se préoccuper des contingences :

à des époques où les pêcheurs rentraient au port à la voile, où le frigidaire était inconnu, obliger tous les chrétiens aisés à manger du poisson le vendredi était une monstruosité économique ;

la monstruosité économique n'est pas moins flagrante quand la même Eglise supprime cette obligation pour une époque où il FAUT encourager la consommation du

poisson, et où les procédés de conservation retirent tout inconvénient à la fixation d'un jour unique pour toute la chrétienté.

L'Eglise a-t-elle voulu marquer ainsi qu'elle reste fidèle à un symbolisme millénaire ? Un symboliste dont les opinions n'engagent que lui-même a-t-il incité le Vatican à prendre « à tout hasard » une « option » sur l'hypothèse des théologiens de Byzance ? Je n'en sais rien. Si l'hypothèse que j'expose est démentie, la décision de l'Eglise passera pour « un modernisme » ; si l'hypothèse est confirmée, le Vatican aura, en temps opportun, pris une option.

Ce chapitre, qui part de données *astronomiques* pour aboutir à un symbolisme dont usent les *astrologues*, appelle une précision. Je ne pratique pas l'astrologie, rien ne m'autorise donc à trancher entre ceux qui la tiennent pour une science et ceux qui y voient une fumisterie :

si j'étais astrologue, je m'évertuerais à obtenir la date et l'heure de naissance du plus grand nombre possible des morts de la route en France ;

défalcation faite des morts dont l'heure de naissance ne peut être établie de façon certaine, les 50 000 cas nécessaires et suffisants pour une étude sérieuse pourraient être réunis et transcrits en langage d'ordinateur en trois ans.

Je ne peux pas imaginer que personne n'ait eu, avant moi, une idée aussi simple. J'ai donc tendance à conclure que les astrologues préfèrent l'incertitude complice au genre de vérification expérimentale que je m'efforce d'imposer à chaque facette de mon hypothèse de Célestes.

CONFUCIUS ET LA VULGARISATION

La solution de tous les problèmes, le remède à tous les maux, se trouvent si l'on en croit Confucius dans la connaissance précise du sens des mots : par une escalade de déductions logiques, l'enseignement confucéen montre même que « préciser les dénominations » eût suffi pour effacer les effets funestes d'un régicide enjolivé d'incestes et d'adultères pimentés de meurtres, dans la famille du duc de Wei :

mieux vaut s'adonner au meurtre et à l'inceste que détourner un mot de son sens précis, pour un confucéen.

Au cours d'une séance destinée à la presse, à l'issue d'un congrès international réunissant des biologistes et des mathématiciens à Versailles, en 1967, le mathématicien Lichnerowicz avouait à André Labarthe que certaines des discussions du congrès n'avaient pu être pleinement comprises que par quatre ou cinq des quatorze « Nobel et nobélisables » qui y assistaient. De cette constatation, j'ai retenu un enseignement à mon niveau :

l'honnête homme n'a pas à rougir de ne connaître certaines choses que « vulgarisées », puisque des scientifiques « nobélisables » s'en contentent ;

en faisant un effort pour éclairer des journalistes sur ces données échappant à des nobélisables, André Lichnerowicz a montré qu'il les tient pour « vulgarisables » au point d'être accessibles pour le lecteur moyen d'un quotidien.

Le tout est, évidemment, de savoir ce que l'on entend par « vulgarisation »... ce qui nous ramène à la nécessité confucéenne de préciser le sens des mots.

Je n'ai sans doute pas satisfait à cette nécessité, dans *Les cahiers de Moïse* et dans *Les dieux nous sont nés*, puisque plusieurs personnes m'ont dit qu'elles y avaient « pris goût à ces choses », et que cela les avait incitées à se plonger dans une littérature que je tiens pour nauséabonde... celle, par exemple, où l'on affirme bravement que les plus hautes autorités U.S. ont eu des entretiens avec des « extraterrestres » arrivés en soucoupes volantes, ou que (je cite, l'auteur reconnaîtra la page 294 d'un de ses livres, publié chez un éditeur honorable) :

« le laser est un rubis magique qui, recevant un flash lumineux de faible intensité, le restitue des millions de fois plus puissant, c'est-à-dire à une intensité et une luminosité véritablement dangereuses. Cette particularité a trouvé un prolongement que des occultistes étudient minutieusement. »

Reste à déterminer ce que je suis qualifié pour « vulgariser ».

Je ne participe, à aucun titre, à aucune équipe de recherche scientifique, je n'ai donc aucune qualité pour me lancer dans une quelconque « vulgarisation scientifique ». Les meilleurs ensembles de livres de vulgarisation en langue française se trouvent dans la collection « Que Sais-je » [PUF] et dans la collection « Microcosme » [Seuil]. C'est dans ces deux collections surtout que les lecteurs à qui j'aurai pu « donner le goût » de chercher des concordances entre le texte biblique et les données scientifiques sérieuses peuvent trouver des précisions sur des faits dont je ne fais que signaler l'existence.

Il se trouve que j'ai quelques lueurs sur le texte biblique, la théologie byzantine et la science contemporaine

vulgarisée à mon niveau. Ce que j'ai la présomption de me croire qualifié pour « vulgariser », ce sont les concordances entre domaines généralement séparés par des cloisons étanches.

Je ne suis certes pas le premier à chercher ces concordances, mais les plus grands de ceux qui l'ont fait avant moi écrivaient à une époque révolue, dans cette « pré-Histoire des sciences » dont l'humanité est sortie il y a moins de quinze ans :

tant que « aller dans la Lune » était du domaine du rêve, la possibilité pour l'homme de « s'égaliser aux Célestes du Mythe » était une métaphysique pour moines fous ou un sujet médiocre pour roman d'anticipation ;

j'ai la chance de n'avoir formulé mon hypothèse pour publication qu'à partir de 1963, où il était toujours nécessaire — mais désormais suffisant — de fuir toute métaphysique pour avoir une chance raisonnable de retrouver une cohérence concrète dans le texte biblique.

Dans la première partie, j'espère avoir été cohérent dans mon exposé de la cohérence que je pense avoir retrouvée.

Dans la deuxième partie, j'espère avoir donné envie de lire les bons vulgarisateurs de sciences exactes.

Avant d'entrer dans la troisième partie, j'aimerais être confucéen, et bien préciser le sens de trois mots :

SCIENCE-FICTIVE : escroquerie intellectuelle.

SCIENCE-FICTION : œuvre d'imagination qui part de données certaines, pour édifier un univers dominé par une logique autre que celle de l'orthodoxie mathématique d'Einstein.

ANTICIPATION : œuvre d'imagination qui anticipe sur la science de demain, mais en s'interdisant toute hypothèse d'un univers échappant à l'orthodoxie mathématique et à la logique rationnelle.

Après l'intermède de la deuxième partie, nous allons revenir au texte biblique, mais d'une façon inverse de celle du début :

dans la première partie, où il était question du passé lointain, il était logique de partir du récit biblique, en le confrontant aux données scientifiques d'aujourd'hui.

dans la troisième partie, il s'agit de l'avenir où nos fils seront appelés à explorer le cosmos ; la même logique veut que, pour les prévisions d'avenir, on se fie de préférence aux données scientifiques... et c'est dans la mesure où les données scientifiques concordent avec le texte biblique que nous aurons une contre-épreuve de la plausibilité de l'hypothèse d'ensemble.

TROISIEME PARTIE

On demandait un jour :

« Qu'est-ce qu'un métaphysicien ? »

Et un géomètre répondit :

« C'est un homme qui ne sait rien. »

DIDEROT.

(Interprétation de la Nature, N° 3.)

De nos jours, métaphysique se définit comme science des principes, plus élevée et plus générale que les autres, de laquelle toutes les connaissances tiennent leur certitude et leur unité.

Cette définition n'est — heureusement — pas de moi ; c'est celle de Littré, et elle constitue par conséquent le reflet fidèle de ce « rationalisme du 19^e siècle » qui pèse encore de tout le poids de ses certitudes métaphysiques sur les efforts de la pensée libre : il suffit à un principe de devenir périmé pour que les certitudes fondées sur lui deviennent autant de superstitions... et les données scientifiques se périment vite, de nos jours.

Je me sens infiniment plus proche (vous aussi, j'espère) de Diderot, pour qui « métaphysique » représentait un domaine dans lequel n'importe qui peut affirmer n'importe quoi, pourvu que son autorité lui permette de donner tort aux faits qui se hasardent à contredire un principe. « Jamais un avion ne volera, voler est bon pour les anges du Mythe » est le prototype des affirmations métaphysiques dont le 19^e siècle était friand.

« Le cœur est un organe mythique, dont on avait fait le siège des passions. Et des hommes qui se disent scientifiques sont encore victimes de cette conception-là », a dit le professeur Chris Barnard, pour expliquer une partie au moins de l'hostilité soulevée par ses greffes du cœur.

Et c'est évident : un homme dont le cerveau est détruit mais dont le cœur bat, il nous est difficile d'admettre qu'il est aussi incapable de sentiments qu'un topinambour. Nous pouvons, certes, l'admettre dans l'abstrait confortable, où il tombe sous le sens que maintenir artificiellement les battements du cœur d'un décérébré, ce n'est pas « faire survivre un homme », mais utiliser un corps humain pour perfectionner l'expérience de Galvani sur les grenouilles.

Sortons de l'abstrait des raisonnements métaphysiques : le décérébré dont une machine maintient le cœur « en vie », vous le connaissez. Ne tombons pas pour autant dans le passionnel : ce décérébré n'est pas un parent, ni même un intime, mais des liens vous unissent à lui... le genre de liens que le temps a établis entre le chirurgien et l'accidenté qu'il suit d'heure en heure depuis l'instant où il a ranimé un corps inerte... le genre de liens que le temps a établis entre vous et M. Jean, ce marchand de fromages qui vous choisit toujours des camemberts parfaits et vous parle de son fils, toujours premier à l'école. Admettez-vous sans émotion que quelqu'un ordonne : « Coupez le courant, on va prélever le cœur de M. Jean pour le greffer sur le cardiaque de la chambre 381 » ?

Il faut nous y résigner, admettre que M. Jean est bien mort encore que son cœur batte nous est aussi difficile que l'était pour les contemporains de Galilée d'admettre que Dieu a sacrifié Son Fils Unique pour les habitants d'une boule qui tourne autour du Soleil à l'instar des autres planètes. C'est une superstition ? Evidemment.

Mais les superstitions ont la vie dure. En 1966, le vice-président de l'université d'études islamiques de Médina a

publié un traité contre les théories de Galilée, en se fondant sur le Qoran pour affirmer que le Soleil tourne autour d'une Terre immobile, maintenue par les montagnes. Je n'ai évidemment pas lu ce traité ; mais son existence n'est guère contestable : le *Daily Telegraph* a rendu compte des polémiques entre la presse égyptienne et l'auteur du traité — qui *est* vice-président de l'université d'études islamiques de Médina.

Où est la superstition, d'ailleurs, et où est la vérité ? En ce qui concerne le système de Galilée, dans les universités non islamiques le problème est résolu. En ce qui concerne Dieu, il est toujours en discussion. En ce qui concerne le cœur, le débat commence. En ce qui concerne mon hypothèse...

qu'on les dénomme « dieux », « Elohim » ou « anges », les Célestes de mon hypothèse appartiennent au Mythe ; des hommes qui se disent scientifiques sont encore victimes de cette conception-là, quand je propose de montrer que les greffer sur une réalité concrète constitue une entreprise rationnelle.

Il est évident qu'une partie au moins de l'hostilité que soulève (depuis 1963) mon hypothèse s'explique par le fait que, si j'ai raison, c'en est fini des métaphysiques à la Littré :

les textes sur lesquels se fonde mon hypothèse promettent à l'homme qu'il « renouvellera les actes » des Célestes ;

sur les générations précédentes, la nôtre possède le grand avantage de connaître rationnellement les barrières à faire tomber pour franchir les espaces interstellaires, et surtout de *se demander si* les faire tomber est possible ;

nous savons donc quel « secret » chercher dans « l'arc d'alliance » promis par « mes » Célestes qui ou n'ont pas

existé, ou ont fait tomber ces barrières pour venir chez nous ;

si « l'arc d'alliance » se trouve, comme je le propose, sur la Lune, ce « secret » doit comporter « l'équation unitaire » de l'univers, assorti de l'explication de ce que les Elohim entendaient par « Iahvé-ineffable-pour-les-humains »... c'est-à-dire le point final à toutes les spéculations métaphysiques.

La superstition consiste-t-elle à se laisser convaincre par mon hypothèse ? Consiste-t-elle au contraire à la refuser, à voir un délire abominable dans ma prétention à extraire les Célestes d'un Mythe que bien des gens estiment encore très vivant, pour les « greffer » sur une réalité strictement rationnelle ? La méthode la plus efficace, pour balayer les superstitions, a été formulée par Francis Bacon :

« lis, non pour contredire ou réfuter, ni pour croire ou admettre, mais pour peser le pour et le contre, et réfléchir.
»

Le « Iahvé » du texte biblique est-il « Dieu » ou « équation unitaire » ? Tant que la réalité concrète des Elohim n'aura pas été constatée de façon certaine, en discuter serait pure et vaine métaphysique.

Tenter de concevoir la colonisation par l'homme de quelque système planétaire de la Galaxie, alors que la possibilité même d'une telle cosmonautique reste entièrement à démontrer, ne vaudrait guère mieux, si... si une telle colonisation, concordant point par point avec ce que l'acquis scientifique d'aujourd'hui permet d'anticiper pour demain, ne se trouvait déjà décrite dans un texte vieux de plus de trois mille ans.

C'est donc très expressément cela, la concordance entre le récit biblique et l'imagination rationnelle d'aujourd'hui, que nous allons trouver dans les chapitres suivants :

nous allons voir qu'il suffit de lire la *Genèse* comme si son texte voulait dire ce qu'il dit, sans coups de pouce, sans rien escamoter, pour trouver une cohérence trop logiquement articulée pour être mise sur le compte de légendes surgies de l'imagination des hommes du néolithique.

Mais être conforme au texte biblique ne suffit évidemment pas à donner, à « l'anticipation » des chapitres qui suivent, une base solide. Assurons-nous donc, avant de nous lancer dans l'anticipation, que nous n'allons pas tomber dans quelque science-fiction fondée sur une science fausse.

CHAPITRE ZERO

Il faut un orgueil abominable pour proclamer que l'homme est le seul être pensant de la Galaxie, qu'il en est donc le centre spirituel :

notre Galaxie (la Voie Lactée) est un amas de plus de cent milliards d'étoiles, dont quatre milliards sont suffisamment semblables à notre Soleil pour pouvoir être pourvues d'un système planétaire analogue au nôtre.

Combien y a-t-il effectivement de systèmes planétaires ? Combien de ceux-ci comportent des planètes habitables pour des êtres à notre image ? Sur combien de celles-ci la Vie est-elle apparue ? Là où la cellule initiale était analogue à la terrestre, combien l'évolution naturelle a-t-elle connu d'échecs totaux, d'impasses et de réussites ?

Prétendre donner une réponse à une telle cascade de questions serait raisonner comme Perrette évaluant les bénéfices accumulés de son pot de lait. Tout ce que l'on peut dire sans déraisonner est que l'existence, dans la Galaxie, d'un nombre « important » de systèmes planétaires habités constitue une très forte probabilité statistique (cent mille systèmes au moins présentent les conditions du développement de la vie selon nos normes, d'après une évaluation généralement admise).

On peut encore ajouter que, à moins de considérer le « phénomène humain » comme un cas unique (attention à l'orgueil !), il faut suivre les biologistes pour qui, les conditions « terrestres » réunies, une conformation analogue à la nôtre est la plus probable, pour « loger » une intelligence ouverte à la logique, et portée à s'intéresser au cosmos. Et pour ces êtres, physiquement et

intellectuellement « à la même image que nous », dont l'existence est statistiquement probable dans plusieurs milliers de systèmes planétaires, nous avons vu (chap. 3) que « aucun scientifique n'a conclu à l'impossibilité de réaliser des liaisons entre deux systèmes planétaires ».

Mais passer de la non-impossibilité théorique, pour des êtres dont l'existence est statistiquement probable, à l'affirmation que des Célestes sont venus sur Terre constitue, *par définition même* :

SOIT la science-fiction, qui vise à amuser honnêtement ceux que cela amuse ;

SOIT le néo-obscurantisme, qui vise à enrichir ceux qui font commerce de « Mystères » et d'idées fausses.

Je n'affirme donc rien de tel. Si j'apportais une réponse *certaine*, ma statue en or serait déjà au Louvre (à côté de la Joconde). J'ai simplement montré, preuves à l'appui, que :

les prêtres de l'Antiquité usaient d'un symbolisme exigeant la connaissance de la précession des équinoxes, dont les meilleurs historiens des sciences et astronomes affirment que les hommes du néolithique ne peuvent pas l'avoir constatée, et moins encore avoir évalué sa durée ;

la Lune présente, en tant que corps céleste, une anomalie à laquelle la tradition kabaliste (issue de la proto-Histoire) semble proposer une explication trop rationnelle pour être issue de l'imagination néolithique, que l'on admet plus portée vers le surnaturel que vers le surhumain rationnel ;

le récit biblique de la colonisation par les Elohim (que nous allons suivre pas à pas dans les chapitres suivants) correspond mieux à l'idée que peut s'en faire une civilisation parvenue au seuil de la cosmonautique qu'à une « activité divine » telle que peuvent l'imaginer des primitifs, s'ils n'ont pas conservé le souvenir de cosmonautes à leur image.

J'applique donc une méthode calquée sur celle de Le Verrier, qui « prévoyait par la théorie » l'existence de Neptune, parce que l'existence de Neptune apportait l'explication la plus rationnelle à certaines anomalies du comportement d'Uranus : la réalité de « mes » Célestes apporterait l'explication la plus rationnelle à un certain nombre d'anomalies, dont les trois ci-dessus sont les plus flagrantes. Il va de soi que d'autres explications existent :

astronomes et historiens des sciences se trompent *peut-être*, les hommes du néolithique ont *peut-être* découvert tout seuls la précession des équinoxes ;

la Lune a *peut-être* une rotation obligée pour des causes naturelles ;

le hasard suffit *peut-être* à expliquer les concordances entre le Mythe issu de la proto-Histoire et les données de la science contemporaine.

Ces trois explications sont — plus ou moins — soutenables, si l'on prend chacune des trois « anomalies » individuellement, bien que le raisonnement des astronomes et historiens des sciences soit rigoureux, bien que la rotation obligée de la Lune constitue une énigme, et bien que les concordances entre le récit biblique et les réalités d'aujourd'hui dépassent de loin la probabilité statistique du hasard :

mais ces trois anomalies forment un tout — lequel s'explique logiquement et rationnellement dans l'hypothèse de « mes » Célestes, et ne peut s'expliquer en dehors de cette hypothèse qu'en faisant intervenir l'orang-outan qu'Emile Borel avait chargé de rédiger l'Enéide.

La première différence, entre une hypothèse et une certitude, est que l'hypothèse ne saurait se passer d'un recours à l'imagination :

« Les Vénusiens ont peut-être pris notre ballon-sonde venu d'U.R.S.S. pour le déposer dans un de leurs musées des sciences », disait en 1965 Nicolas Kozyrev.

Le professeur Nicolas Kozyrev, grand spécialiste soviétique de Vénus, est l'homme qui a dirigé en 1967 la prodigieuse réussite de Vénus-4. Dérisonne-t-il comme cet aimable docteur Strange qui, au « Congrès des Objets Volants Non Identifiés » réuni à Vienne en octobre 1967, affirmait qu'un Vénusien a séjourné longuement au Pentagone ? Sûrement pas. Nicolas Kozyrev raisonne simplement en Russe, c'est-à-dire en homme pour qui l'imagination n'est pas « la folle du logis », mais un ingrédient essentiel de l'esprit de recherche : *il rêve*.

Rêver afin de « se mettre dans la peau » de Vénusiens dont l'existence est bien improbable, est-ce vraiment faire avancer la connaissance rationnelle de Vénus ? Pour la majorité des Français, la réponse est : « Non, ce n'est pas sérieux ! » ; pour la majorité des Russes, la réponse est : « Oui. » Le pionnier français de l'astronautique, Esnault-Pelterie, est mort en 1955 sans avoir jamais été pris au sérieux ; dès 1903, les Russes se passionnaient pour les idées de Tsiolkovsky.

Cette primauté du rêve et de l'imagination chez les Russes est très déroutante pour les Français d'aujourd'hui, qui se considèrent solidement « cartésiens » dès qu'ils ont su oublier que Descartes affirmait avoir « eu la révélation » de sa méthode dans une « illumination merveilleuse » coïncidant avec son adhésion à la Société des Rose-Croix. Et cette différence dans la hiérarchie des valeurs spirituelles entraîne une différence non moins évidente dans la vie quotidienne :

les Soviétiques sont à peine quatre fois plus nombreux que les Français, et leur pays était totalement ruiné par la guerre civile, il y a quarante ans encore ;

loin derrière la France pour les moulinettes et les autos, l'U.R.S.S. est en tête dans les domaines où, à mesure que progressent les techniques, il faut *forger* ces rêves que les Français « raisonnables » demandent au progrès de *dissiper*.

Tout Russe, heureux de se laisser entraîner dans les rêves de Nicolas Kozyrev, sait combien de comforts matériels lui a coûté la cosmonautique qui a éparpillé sur la Lune (alors que chaque gramme de cargaison coûtait une fortune à transporter) un lot de médailles frappées d'une inscription en caractères cyrilliques.

La troisième partie de ce livre, je dois donc vous demander de la lire comme si je l'avais écrite en russe, puis traduite en français (ce qui est d'ailleurs presque vrai). On y va ?

*

Nous venons, d'un trait de plume, de dépasser l'an 2000.

Dès 1975, le rêve des astronomes de 1968 avait été réalisé : un observatoire avait été installé sur la Lune, d'où les étoiles sont visibles sans l'écran de l'atmosphère terrestre ; on y travaillait à dresser une carte du ciel répertoriant les étoiles qui, dans un rayon de quinze années-lumière, possèdent un système planétaire. L'an 2000 fut marqué par la mise au point des méthodes permettant de déterminer les systèmes comportant une planète habitable pour l'homme. Et, peu d'années plus tard, une trentaine de cosmonautes s'embarquaient vers un de ces systèmes planétaires — en prenant autant de risques que Christophe Colomb s'embarquant en 1494 vers « les Indes ».

Le rêve que je propose est-il de la science-fiction délirante, ou de l'anticipation rationnelle ?

Jusqu'ici, je n'ai fait que transcrire en condensé le rêve sans lequel les budgets cosmonautiques soviétique et américain seraient un gaspillage absurde.

Ce que les cosmonautes trouveront, par contre, est du domaine :

SOIT de l'imagination pure, si mon hypothèse initiale de la réalité des Elohim venus du ciel n'est pas confirmée ;

SOIT la réalisation de l'avenir promis (« l'homme renouvellera les actes relatés au début de la *Genèse* » [chap. 7] par les textes sur lesquels je fonde mon hypothèse.

Ce dilemme sera tranché avant 1970. En 1968, nous ne pouvons que nous demander si, à la concordance entre l'avenir rationnellement concevable et le passé décrit par la *Genèse*, on peut donner une explication rationnelle autre que celle que je propose, d'une réalité historique transmise par le texte hébreu.

*

Trente hommes donc voguent vers le système planétaire *aleph*, que les cartes du ciel établies en 1990 montrent analogue au nôtre. (Si l'on trouve ces cartes toutes établies par les Elohim, sur la Lune, l'expédition est évidemment bien plus prochaine.)

CHAPITRE PREMIER

L'idée que des cosmonautes humains puissent trouver dans la Galaxie un système planétaire identique au nôtre est tellement absurde qu'aucun livre de science-fiction ne la proposerait.

Mais il ne s'agit pas ici de science-fiction ; il s'agit d'une anticipation destinée à vérifier si, placés devant des problèmes identiques, des cosmonautes humains identifiables aux Célestes de mon hypothèse auraient un comportement identique à celui que la Genèse prête aux Elohim... autrement dit à déterminer si les Célestes du texte biblique ont eu un comportement rationnel, ou s'ils ne sont qu'une bande de dieux surnaturels, jaillis de l'imagination néolithique.

Créer : tirer du néant.

LITTRÉ

Pour commencer, les hommes créèrent, en les tirant du néant de l'anonymat, les planètes du système dans lequel ils venaient de pénétrer, et plus particulièrement la planète apparemment la mieux adaptable aux besoins humains, qu'ils nommèrent *Eretz* (« terre », en hébreu) :

Au commencement, les Elohim créèrent les cieux et la terre. [Gen. I, 1.]

Eretz était apparemment déserte et vide : les radars du cosmonef (« projection de l'esprit des hommes ») n'y discernaient aucune installation qui eût dénoté la présence d'une civilisation même rudimentaire, sous le manteau de nuages opaques qui y faisait régner une nuit éternelle. Les

hommes se posèrent sur le satellite naturel d'Eretz, qui constituait une plateforme-escale commode :

La terre était déserte et vide. Il y avait des ténèbres au-dessus de l'abîme, et l'esprit des Elohim planait au-dessus des eaux. [Gen. I, 2.]

Avant tout, il allait falloir dissiper les nuages opaques, faire revenir la lumière du soleil sur Eretz... mais avant de s'atteler à cela, il fallait aménager une base de travail sur la lune d'Eretz... et avant même d'ouvrir le chantier des grands travaux, il fallait se loger...

Ces difficultés rappelées, il faut admettre qu'elles furent surmontées et que la « Première Tranche » du Plan fut réalisée, dans les délais :

Les Elohim dirent : « Qu'il y ait de la lumière ! » Et il y eut de la lumière. Ils virent que la lumière était bonne et ils séparèrent la lumière des ténèbres. [Gen. I, 3 et 4.]

Introduisons ici une incidente. Les dieux animistes des primitifs d'aujourd'hui sont remarquables par une toute-puissance qui les rend surnaturels, et impossibles à identifier à de simples surhommes soumis aux servitudes de la matière — alors que les Elohim (et, dans une mesure moindre, les Célestes des autres mythes surgis de la proto-Histoire) sont essentiellement de même nature que les hommes : nous les verrons accumuler les erreurs, se repentir (d'avoir « créé l'homme »), notamment [Gen. VI. 6] et se comporter constamment en surhumains, toujours à notre image, jamais surnaturels. Peut-on déduire de cette « identité » que, lors de la rédaction du texte biblique (Moïse est du siècle — XII), le récit de l'activité « cosmonautique » des Elohim a été « sucré » parce que, plusieurs millénaires après leur départ, cette activité était devenue incompréhensible (elle allait le rester jusqu'à il y a dix ans)

? Ce n'est qu'une hypothèse, mais qui cadre avec la logique autant qu'avec les données historiques, et avec le Mythe.

Le texte biblique ne dit rien des moyens employés par les Elohim pendant les premiers « jours » ; nous pourrions suivre son exemple, et enchaîner... mais ce serait une dérobade devant la question primordiale, « peut-on *rationnellement* imaginer des cosmonautes dissipant les nuages opaques amassés par une glaciation, dans un système planétaire encore plongé tout entier dans cette glaciation, et où tout est à édifier à partir de zéro ? » Je n'ai pas la prétention de décrire ce qui a pu se passer réellement ; je me hasarde simplement à montrer que la chose est concevable sans sortir du rationnel — et sans contredire le texte biblique.

J'imagine les Célestes installant sur Mars, libre de nuages en pleine glaciation en raison même de sa pauvreté en eau et en atmosphère, leur base de départ (en buildings souterrains alimentés en air comprimé, au diable l'avarice). A partir de cette base, ils organisent des navettes avec la Lune.

Ont-ils stabilisé la Lune très vite (comme suggéré au chapitre 9) ? Ont-ils économisé l'énergie en prenant leur temps, ce qu'ils pouvaient réaliser en activant et canalisant le volcanisme de la Lune pour la « dilater » ? (Divers indices font penser que le sous-sol lunaire ressemble à un gruyère, et la conservation du moment angulaire fait que la rotation d'un corps céleste est freiné quand on accroît son diamètre.) Bien que ce soit faire la part trop belle à Pur Hasard, on peut même imaginer que c'est le jeu des forces naturelles qui avait déjà stabilisé la Lune, et l'avait pourvue de cavités bien commodes pour y aménager une casemate au fond d'un cratère faisant face à la Terre.

La première des « Tranches » que le texte biblique dénomme « jours » occupa-t-elle les Célestes pendant 2 160 ans, comme le veut une interprétation linéaire du cycle pythagoricien ? C'est une simplification commode, qui

n'engage à rien, et qui est compatible à la fois avec la durée de la glaciation Würm-III et avec l'ordre de grandeur des Grands Travaux impliqués : le Mythe et la science contemporaine sont d'accord pour évaluer à une trentaine au maximum les occupants d'un cosmonef. Quoi qu'il en soit, à la fin de la « Première Tranche », les nuages étaient dissipés autour de la planète élue, le jour et la nuit y alternaient :

Les Elohim appelèrent la lumière Jour et les ténèbres Nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour [Gen. I, 5.]

Ici, un commentaire s'impose : les journées bibliques commencent au soir, et non à l'aube comme dans les autres communautés humaines. La tradition hébraïque explique cela par le fait que « au commencement » il y avait la nuit. On peut y ajouter une suggestion dont la logique est tirée du texte : chacune des six « tranches » commence par « la nuit » où l'on tâtonne à établir le programme de la prochaine « tranche » du plan à réaliser, et s'achève sur le « grand jour » de la réalisation achevée.

Il y a aussi une objection sérieuse : de quel droit peut-on affirmer que la *Genèse* relate la « mise en habitabilité d'une planète », entreprise rationnellement justifiable, et non une irrationnelle « création de l'univers, à partir du néant » ? Ce droit c'est le *Livre de Job* qui nous le donne (le *Livre de Job* est, pour les kabalistes, sur le même plan que le Pentateuque de Moïse, avec lequel il constitue le « roc » initial) :

Et Iahvé répondit à Job [...] Où étais-tu, quand je fondai la terre [...] quand chantaient en chœur les étoiles du matin et que tous les fils des Elohim acclamaient ? [Job, XXXVIII.]

Les étoiles pré-existaient donc à la Terre, pour le récit biblique comme pour la science d'aujourd'hui. Et quand la « Première Tranche » fut achevée, les fils des Elohim étaient là, pour acclamer le maître d'œuvre nommé Iahvé. Sans nous aventurer dans notre rêve plus loin que le professeur Kozyrev dans le sien, nous pouvons imaginer les descendants des premiers cosmonautes applaudissant à la réussite... nous pouvons même imaginer que « le chœur des étoiles » était fait des télégrammes de félicitations envoyés par tous les mondes habités connus.

Mais quittons le rêve pour revenir aux réalités, c'est-à-dire à la « nuit » où fut établi le programme de la Deuxième Tranche :

Les Elohim dirent : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » [I, 6.]

Les nuages opaques (de poussières) dissipés, l'atmosphère devait, en bonne logique, être plus lourde d'humidité qu'un hammam, si la glaciation avait eu l'effet que pensent les géologues (évaporation de plus de la moitié des océans)... c'est-à-dire l'effet même qu'indique implicitement le texte biblique, où les pluies torrentielles durent « un jour » entier :

Les Elohim firent donc le firmament, et ils séparèrent les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus. Il en fut ainsi. Les Elohim appelèrent le firmament Cieux. Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour. [I, 7 et 8.]

Précipiter vers le sol des nuages lourds de tant d'eau, en bonne logique cela a dû transformer le sol en marécage ? C'est exactement ce que dit le texte :

Les Elohim dirent : « Que les eaux de dessous les cieux s'amassent en un seul lieu et qu'apparaisse la sèche ! » [I, 9.]

Une fois encore, le programme de la Tranche formulé dans « le soir », on passe à l'exécution :

Il en fut ainsi. Les Elohim appelèrent la sèche Terre, et l'amas des eaux Mers. Les Elohim virent que c'était bien. [I, 10.]

Là, les choses sont allées plus vite ; est-ce parce que les cours d'eau et les mers ont tendance à retrouver d'eux-mêmes leurs lits ? Est-ce parce que le rendement du travail était meilleur ? Quel rôle ont pu jouer les glaciers ? Je ne connais pas de texte s'y rapportant ; le récit biblique enchaîne sur la suite du programme :

Les Elohim dirent : « Que la terre produise du gazon, de l'herbe émettant de la semence, des arbres fruitiers faisant du fruit selon leur espèce, qui aient en eux leur semence sur la terre ! » [I, 11.]

La verdure reparait donc à mesure que les terres sèches émergent du marécage ? A la fin de la Troisième Tranche, les végétations auront-elles repris leur fonction chlorophyllienne, et « rechargé » l'air en oxygène, c'est-à-dire amorcé le retour aux conditions normales ? Nous verrons dès le prochain chapitre que c'est *exactement* ainsi que s'enchaîne le récit biblique. Mais continuons à lire, sans sauter un mot :

Il en fut ainsi : la terre fit sortir du gazon, de l'herbe émettant de la semence selon son espèce, et des arbres faisant du fruit, qui ont en eux leur semence selon leur espèce. Les Elohim virent que c'était bien. Il y eut un soir, il y eut un matin : troisième jour. [I, 12 et 13.]

A la fin de la Troisième Tranche, l'oxygène sera revenu, les arbres fruitiers (explicitement « indigènes », « produits par la terre ») produisent des fruits. Les Célestes (Elohim du texte biblique, hommes de notre anticipation) vont pouvoir quitter leurs casemates martiennes, et s'installer sur la « planète élue ». Il serait logique que les indigènes de la planète, chassés vers des grottes profondes par la glaciation, aient « surgi du sol » dès l'apparition du premier gazon ? C'est très exactement ce qu'ils font, dans le chapitre II de la *Genèse*, qui constitue un « retour en arrière » sur les faits saillants du chapitre premier, lequel est plus une table des matières qu'une description circonstanciée :

Au chapitre I, toutes les réalisations sont mises sur le compte des Elohim, collectivement. Iahvé, patron des Elohim, n'est nommément cité qu'à partir de II, 4b... Iahvé y apparaît comme à la fois « patron des Elohim » et comme celui qui a la charge particulière du bipède indigène.

Avant de passer à ce chapitre II, prenons le temps de réfléchir aux trois premières tranches, telles que nous les avons disséquées pour les soumettre à une analyse logique et rationnelle :

l'enchaînement du récit est d'une logique rigoureuse ;
cette logique n'évoque en rien la logique que l'on peut déceler dans les théogonies des primitifs contemporains ;
cette logique n'est pas davantage celle de l'évolution biologique naturelle ;
cette logique est, par contre, *rigoureusement* celle du retour de la Terre aux conditions normales, après la perturbation apportée par la glaciation Würm-III.

La glaciation Würm-III est du millénaire — XXII ; ses effets étaient certainement dissipés avant le millénaire — x,

où les conditions générales étaient à peu près les mêmes qu'aujourd'hui. Se sont-ils dissipés d'eux-mêmes, par le jeu naturel des choses ? Si l'on refuse l'hypothèse de « mes » Célestes, la chose va de soi... et c'est parfaitement acceptable pour la raison.

Mais plus de dix-sept mille ans se sont écoulés entre le millénaire — XXII où eut lieu la glaciation, et le millénaire — v où surgissent dans les temps historiques les Premières Civilisations. Et cela incite à se poser quelques questions :

1. Dix-sept mille ans de transmission orale ont-ils pu, à l'époque paléolithique, conserver du passage de la glaciation à une situation normale un souvenir aussi logique et cohérent que celui transcrit par le texte biblique ?

C'est difficile à admettre, mais il n'y a pas d'autre explication possible, si l'on refuse mon hypothèse de Célestes quittant la Terre au millénaire — VIII, en laissant leur « enseignement » à des bâtards capables de consigner cela par écrit, enseignement que les prêtres de Pharaon auraient été sur le point de perdre lorsque Moïse l'aurait retrouvé et reconstitué.

2. Mais si nous admettons cette explication d'une transmission orale immuable sur dix-sept millénaires, comment expliquer la greffe, sur un récit aussi incroyablement bien préservé, d'une intervention d'Elohim accélérant le retour à la normale *sans rien perturber à l'ordre logique du récit* ?

Les hommes du paléolithique avaient besoin de dieux, leurs prêtres en ont ajouté au récit ? Soit. Mais est-il concevable qu'ils aient greffé des dieux sans altérer le récit historique ? Est-il concevable qu'ils aient préféré contraindre les dieux à se plier au récit, plutôt que de plier le récit à la convenance des dieux surajoutés ? Un tel respect du récit historique est-il compatible avec la liberté

prise d'y introduire des dieux ? On peut tout concevoir, tout admettre, jusques et y compris la cosmogonie du vice-président de l'université islamique de Médina. Mais pour admettre un récit historique immuable sur dix-sept millénaires bien qu'enjolivé de Célestes, il faut vraiment être décidé à accepter n'importe quoi, plutôt que l'hypothèse de « mes » Célestes.

Un rêve corollaire, de Vénusiens morts sous les nuages de la glaciation parce que les Elohim ont préféré coloniser la Terre, pourvue d'un satellite aménageable, plutôt que Vénus qui en est dépourvue, est-il plus aberrant que celui du professeur Kozyrev ?

Et, sans affirmer qu'il en est bien ainsi, le professeur Chklovsky a émis l'hypothèse que l'un des satellites de Mars pourrait être artificiel... sa perte progressive d'altitude *semble*, en effet, dépasser la marge normale d'erreur dans son observation.

CHAPITRE DEUXIEME

Le procédé littéraire du « retour en arrière » est explicitement indiqué au chapitre II de la *Genèse* :

Au jour où Iahvé-Elohim fit la terre et les cieux, il n'y avait encore sur la terre aucun buisson des champs et aucune herbe des champs n'avait encore germé, car Iahvé-Elohim n'avait pas fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. [4b à 6.]

Le chapitre II nous ramène donc bien au moment où les Elohim décident : « Que la Terre produise du gazon ! » Et que se passe-t-il, sur ce seuil entre deuxième et troisième « jours » ? Ce que veut la logique.

Ne perdons pas de vue que l'évolution naturelle (de l'amibe à la forme physique la mieux apte à percevoir l'orthodoxie mathématique de l'univers) n'aboutit pas *nécessairement* au mammifère bipède, qui est néanmoins un aboutissement très plausible d'une telle évolution. Dans l'univers tel que l'imaginait Einstein, les êtres pensants peuvent être monstrueusement laids ou beaux comme des dieux, mais ils auront toujours des *pieds* libérant les bras de la fonction locomotrice, et des *maines* libérant la bouche de la fonction préhensile, et un cerveau se posant les questions que nous nous posons. (Les livres du professeur Leroi-Gourhan sont faciles à lire, et font autorité.)

Mais il est évident que des bipèdes, surpris en plein paléolithique par une glaciation, ayant survécu pendant quelques générations en mangeant du lichen dans des grottes devaient être plutôt minables sur le plan intellectuel ; ils n'étaient qu'à peine « humains ».

Les Elohim du texte biblique ont-ils (comme les hommes de mon anticipation) vu littéralement « surgir du sol » des bipèdes à leur image, mais aussi dépourvus « d'âme » que les animaux ? C'est ce que dit le texte biblique, qui enchaîne sans transition sur le « ... pas d'hommes pour cultiver le sol » pour donner l'information que :

Alors, Iahvé forma l'homme, poussière provenant du sol, et il insuffla en ses narines une haleine de vie, et l'homme devint âme vivante. [II, 7.]

C'est une imagination guidée par les rails de la logique, et non quelque fantaisie débridée qui permet de reconstituer la première rencontre, entre Elohim et hommes dans le texte biblique, entre hommes venus du ciel et bipèdes éretziens dans mon anticipation :

— Nos lointains ancêtres avaient raison, se disent les bipèdes venus du ciel, quand une planète est habitable pour nous, elle a déjà vu l'évolution naturelle la peupler d'êtres à notre image.

— Les vieux ne mentaient pas, se disent les bipèdes émergeant de la poussière du ciel, quand ils disaient que derrière les nuages il y a un brasero géant.

Les surgis-du-sol s'avancèrent-ils, confiants, vers les venus-du-ciel ? Ceux-ci durent-ils les rattraper à la course ? Peu importe, le texte biblique atteste d'un accord ayant abouti à « l'insufflation d'une âme ».

Quelle « insufflation » ? De quelle « âme » ? Fuyons les hypothèses de quelque science-fiction débouchant sur de la métaphysique, et lisons le texte biblique, toujours aussi explicite, logique et rationnel :

Iahvé planta alors un jardin en Eden, et il y plaça l'homme ainsi formé. [II, 8.]

Les venus-du-ciel vont donc pouvoir s'occuper des choses sérieuses, laissant les surgis-du-sol s'occuper des travaux de jardinage et annexes ; « l'âme », c'est ce qui semble distinguer le bipède-jardinier du bipède-gorille.

Nous pouvons sauter la suite, de II, 9 à II, 15, qui donne des détails sur cet Eden où les Elohim installent un échantillonnage de bipèdes surgis du sol, avec pour mission de cultiver le jardin et *de le garder*. De le « garder » ? De le garder contre *qui* ? Contre les indigènes ne faisant pas partie du « lot élu » ? Le texte ne le précise pas, mais la mission de *garder* le jardin est expresse [Gen. II, 15]. Et dans un texte où chaque mot est pesé, jugé, compté, « garder » implique l'existence de prédateurs possibles.

Cela posé, revenons au chapitre premier, pour ce quatrième « jour » qui débute. Et laissons en suspens ces mystérieux « arbres », l'un « de la science du bien et du mal » et l'autre « de vie », dont le texte biblique nous dit qu'ils étaient installés « au milieu du jardin » de plantes potagères et d'arbres fruitiers... comme on installe généralement les centres de recherches scientifiques (Saclay, par exemple) au milieu d'un jardin fleuri.

CHAPITRE PREMIER-SUITE

Sur une planète telle que nous l'avions laissée avant l'incidente du chapitre II, c'est-à-dire avec sa végétation revenue, son Eden installé et confié aux bipèdes surgis-du-sol, que doivent faire, en bonne logique, les bipèdes venus-du-ciel ? Exactement ce que le texte biblique (que nous avions interrompu à *Gen. I, 13*) dit qu'ils firent, dès *Gen. I, 14* :

Les Elohim dirent : « Qu'il y ait des luminaires au firmament des deux, pour séparer le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour les saisons, pour les jours et pour les années ! »

Faut-il lire que les Elohim ont, pour le quatrième « jour » de leur Plan. établi des cartes du ciel ? Nous avons beau savoir que, pour le texte biblique, les étoiles pré-existaient à la Terre, l'interprétation que je propose ici *est* une interprétation, et non comme je m'y suis jusqu'ici astreint une lecture analysée et commentée dans l'esprit de la logique et des données rationnellement acceptables.

Je me suis donc assuré, aux meilleures sources, que voir dans « l'œuvre du quatrième jour » un établissement des cartes du « ciel vu de la Terre » est parfaitement compatible avec le texte hébreu, autant qu'il est cohérent avec l'enchaînement logique de la colonisation alléguée.

Ce « jour de l'astronomie » fut-il également le « jour des sciences en général », et notamment de l'infrastructure industrielle qui fait toute la différence entre une civilisation « des lumières » et les ténèbres du primitivisme ? Le quatrième « jour » était expressément destiné à « séparer la lumière des ténèbres » [I, 18] :

au sens propre, lumière et ténèbres avaient été séparées, de façon jugée satisfaisante, dès le premier « jour » ;

faut-il, au quatrième « jour », prendre cela au sens figuré que je propose ?

L'existence d'une infrastructure industrielle, du même ordre que celle que les hommes édifieront sur toute planète colonisée, ressort constamment du texte biblique, dès qu'on le lit en refusant les interprétations superstitieuses qui font de « Elohim » un pastiche de Zeus :

le char d'Ezéchiél, tel que le décrit le texte biblique, n'est pas quelque tapis volant, c'est un engin métallique, qui de toute évidence sort d'une usine ;

la « flamme tournoyante de l'épée des chérubins » qui, à la fin du chapitre III, interdiront l'accès à « l'arbre de vie » implique des usines d'armements ;

la « tour » dont, au chapitre XI, Iahvé a craint qu'elle permette aux surgis-du-sol de *s'égal*er aux venus-du-ciel confirme bien que, pour le texte biblique original, en hébreu, les transports aériens ne s'effectuaient pas à tire d'aile, comme dans les mythes païens dont le christianisme est imbibé.

Le quatrième « jour » est donc *soit* le « jour des sciences-et-techniques-dont-l'astronomie », *soit* une intrusion de l'irrationalisme dans un récit rationnel.

La logique la plus incontestablement rationnelle, nous la retrouvons dès le cinquième « jour » où la faune reparait dans un ordre qui n'est pas celui de l'évolution, mais de la repopulation d'une planète remise en ordre au sortir d'une glaciation dévastatrice : les insectes « renaissent » les premiers, plus ou moins spontanément (après un hibernage mieux supportable pour eux que pour les vertébrés terrestres) ; les oiseaux, dont les insectes assurent la pâture, « renaissent » ensuite, plus ou moins

artificiellement ; puis viennent les animaux des mers (dont le « stock génétique » s'accommode d'un hibernage de congélation) ; puis reparaissent les herbivores et les reptiles, et en dernier lieu seulement les carnivores.

Le sixième « jour » n'est donc pas celui de l'*apparition* du bipède indigène à l'image des Célestes, comme le fait imaginer une lecture hâtive aggravée de croyances superstitieuses, mais bien celui qui commence sur une décision parfaitement explicite :

Elohim dit : « Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance. Qu'ils aient autorité sur les poissons, les oiseaux, les bestiaux, les bêtes sauvages et les reptiles. »
[Gen. I, 26.]

Dans ce passage, où je cite textuellement Dhorme, apparaît clairement l'impossibilité de traduire mieux que de façon approximative le texte hébreu. Dhorme ne *traduit* pas « Elohim », mais pour le chrétien qu'il était aucun doute n'était permis, « Elohim » est un pluriel désignant « Dieu-Un » ; or le texte hébreu, dont la syntaxe permet de traduire « Elohim (pluriel) décida (sing.) que... » par « Dieu décida » aussi bien que par « (*l'ensemble*, sous-entendu) des Célestes décida... » ne laisse ici aucune échappatoire, « Elohim dit faisons l'homme à NOTRE image », ce qui pose un dilemme :

ou « Elohim » est le pluriel que je propose, et « notre » est aussi cohérent que la décision de façonner l'homme à l'image de bipèdes aussi concrets que nous ;

ou « Elohim » est le « Dieu Immatériel » auquel croyait Dhorme, à l'image duquel façonner l'homme est absurde, et « notre » devient le « pluriel de majesté » que propose Dhorme... Mais tout kabaliste, et même tout simple hébraïsant hausse les épaules quand on lui suggère l'existence d'un « pluriel de majesté » en hébreu.

Et qui, en continuant à lire le texte de Dhorme, sera « à l'image d'Elohim » ? L'homme, au singulier, dont « Elohim décide que » *ils*, au pluriel, auront autorité sur les animaux.

Comment ce « Dieu Un » au pluriel, « Immatériel » formant l'homme à Son image, a-t-il pu être accepté au long des siècles par une civilisation qui s'apprête à coloniser des planètes en calquant cette entreprise industrielle sur le récit d'une colonisation de nos lointains ancêtres par LES Elohim ? Le plus *logiquement* du monde :

le problème, pour Paul Apôtre des Gentils, était de soumettre à la Loi de Moïse les barbares païens qu'il estimait indispensables à « l'accomplissement de l'Ecriture » ;

pour être compris des barbares, Paul leur a proposé une interprétation du texte biblique où le Verbe, dépassant leur entendement, était identifiable à Zeus dont tout barbare savait qu'à l'occasion il se métamorphosait en homme ;

ce paganisme initial, qui a permis à l'Eglise de Paul de faire accepter la Loi de Moïse aux barbares, a fait son temps, maintenant que le texte biblique apparaît, aux esprits rationnels façonnés par le christianisme, aussi indigne de leur attention que les interprétations superstitieuses qui font des Elohim à notre image un pastiche de Zeus.

Le chapitre premier de la *Genèse* s'achève sur la constatation qu'à la fin du sixième « jour » tout est TRÈS bien (à la fin de chacun des cinq précédents, les Elohim avaient conclu que c'était bien, sans adjectif).

Nous pouvons donc reprendre le chapitre II au point où nous l'avions laissé.

CHAPITRE DEUXIEME-SUITE

Nous avons abandonné le chapitre II sur la description du jardin confié aux bons soins du bipède indigène, c'est-à-dire à II, 15. Dès II, 16, Iahvé donne à l'homme des instructions précises :

De tout arbre du jardin tu pourras manger, mais de l'arbre de la science du bien et du mal tu n'en mangeras pas, car du jour où tu mangerais, tu mourrais. [II, 16 et 17.]

Les catéchismes proposent tous la même explication à cette menace de mort non suivie d'effet quand, au chapitre suivant, l'homme et la femme mangent le « fruit interdit » et n'en meurent point :

« Maintenant que la biologie a renvoyé au musée des superstitions l'idée d'un homme « immortel » jusqu'au péché originel, disent les catéchismes, c'est une « mort spirituelle » qu'il faut comprendre. »

Quelle « mort spirituelle » ? Et que viennent faire ces coups de pouce dans un texte dont nous venons de voir, phrase par phrase, qu'il suffit de le lire sans coups de pouce pour le découvrir conforme à l'avenir que nous promettent les plus solides scientifiques de notre temps ? La méthode rigoureuse du doute méthodique, dont nous ne nous sommes jamais écartés, nous autorise uniquement à poser que :

1. que nous ignorons la nature du « fruit » interdit ;
2. qu'un interdit, dont l'objet reste à identifier, existe.

Nous sommes, en effet, ramenés, aussitôt l'interdit formulé, à du concret sans échappatoire :

Iahvé dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » et Iahvé forma du sol tout animal des champs et tout oiseau des cieux. [II, 18 et 19.]

Chronologiquement, aucun doute n'est permis, c'est avant la création des herbivores et des oiseaux que les « échantillons élus » prélevés sur l'espèce bipède surgie du sol ont été découverts, pourvus d'une « âme insufflée » et instruits du jardinage et gardiennage en Eden. Le chapitre II nous a donc bien ramenés, par l'artifice du retour en arrière, au tout début du cinquième « jour », celui où est prise la décision de « créer » les animaux :

[les animaux et les oiseaux], *Iahvé les amena vers l'homme pour voir comment il les appellerait. [II, 19.]*

Cela nous montre, explicitement, comment fut résolu le problème du langage, c'est-à-dire de la communication entre Célestes et indigènes.

J'avais glissé, parce qu'insister eût été prématuré, sur le fait que les Elohim ont commencé (chapitre I) par nommer, dans *leur langue*, le « jour » et la « nuit », amenant ainsi une confusion (perpétuée jusque dans les langues d'Occident) entre « période de vingt-quatre heures » et « partie ensoleillée de cette période ». Les Elohim ont ensuite donné *en leur langue* les mots « cieux », « terre sèche » et « mers ». Mais, comme nous l'avons vu, les indigènes bipèdes ont « surgi du sol » aussitôt ces derniers « mots célestes » introduits ; et nous venons de voir que c'est dans la langue des indigènes que la « création » est « nommée ».

Est-il possible qu'un texte qui ne relaterait que des légendes nées de l'imagination des hommes du néolithique

concorde (grâce à Pur Hasard) de façon aussi catégorique avec des événements logiques d'une colonisation telle que nous pouvons la concevoir rationnellement ?

Tout est possible. L'hypothèse de la réalité concrète des Elohim, opposée à celle de légendes issues de l'imagination, est simplement plus logique, plus rationnelle.

*

La fin du chapitre II, c'est l'histoire d'Eve tirée d'une côte d'Adam, histoire pour laquelle les explications par l'allégorie ne manquent pas. Placé dans le contexte rationnel des notions que l'on peut avoir sur la période proto-historique située entre — 11 000 et — 8 000, le récit apparaît néanmoins plus proche des réalités concrètes que de quelque allégorie :

antérieurement à la glaciation Würm-III (— 21 000), les hommes avaient une intelligence et un sens de l'observation, attestés par l'ethnologie, incompatibles avec l'ignorance d'une relation de cause à effet entre l'acte de chair et la fécondation des femmes ;

postérieurement à cette glaciation, vers — 10 000, le culte de la Déesse-Mère semble indiquer que l'homme ignorait cette relation ;

entre les deux, se situe la glaciation dont les séquelles justifient, si mon raisonnement est correct, une telle dégénérescence des connaissances humaines ;

le bipède surgi-du-sol, que le texte biblique présente comme « mâle et femelle », c'est-à-dire aussi dépourvu du sens de la paternité que les autres mammifères, s'inscrit dans la régression que je propose.

La fin du chapitre II est, dans ce cas, logique et cohérente. « L'âme insufflée » avait rendu l'homme apte à

jardiner ; au sixième « jour », la mise en habitabilité de la planète achevée, les Elohim vont s'occuper du bipède à leur image, pour l'élever progressivement à leur niveau ; Iahvé va donc s'occuper de l'homme, qu'il amène à comprendre des rudiments d'obstétrique. L'homme en est « frappé de stupeur » : les enfants que fait la femelle sortent du mâle, leurs os sont comme si on avait retiré une côte au mâle ? C'est prodigieux !

L'effet de stupeur passé, l'homme sort de la torpeur où l'avaient plongé les révélations de Iahvé. Et il se met à *raisonner* : le mâle n'est donc pas uniquement l'instrument du plaisir des prêtresses de la Déesse-Mère ? La Déesse-Mère est une superstition, donc, que Iahvé tient pour ridicule ? Sans le mâle, la femelle est stérile ? Le fils de ma femme est donc aussi *mon* fils... comme les fils des Elohim sont les fils d'un couple ? Et maintenant que j'ai compris tout ça, je suis pourvu d'une « âme », c'est-à-dire plus proche des Elohim que des animaux ?

Le « retour en arrière » que constitue le chapitre II de la *Genèse* se situe, avons-nous vu, au troisième « jour » biblique. Ce troisième « jour » s'achève, dans « l'horaire » de la précession des équinoxes, avec le passage du soleil d'équinoxe du Scorpion en Balance, c'est-à-dire vers — 15 330. A quoi correspond, pour les ethnologues, le XVI^e millénaire avant le Christ ? A l'apparition du premier *mécanisme*, du « propulseur de sagaies » :

A quelque point de « l'anticipation-calquée-sur-le-récit-biblique » que l'on s'arrête, la concordance est flagrante, entre les « jours » bibliques, les « changements d'ère » marqués par le soleil d'équinoxe et les données de l'ethnologie.

Conformément au texte biblique, le XVI^e millénaire marqué par « l'insufflation d'une âme », marque une première « explosion novatrice » (qui prépare celle du IX^e

millénaire correspondant au septième « jour ») ; c'est une étape que l'homme marque par l'introduction d'un mot nouveau :

« ma femelle, dit l'homme, maintenant que je la sais issue non d'un Miracle de la Déesse-Mère, mais d'un homme, je l'appellerai *femme*... et le mâle s'attachera à elle, afin que de *l'union de leurs chairs* naissent *leurs* enfants ! Hosanna ! »

Tout fier de se savoir désormais comparable aux Elohim, l'homme garde néanmoins conscience de l'abîme qui l'en sépare ; les Elohim l'ont libéré de l'idolâtrie de la Déesse-Mère, l'homme vénérera désormais les Elohim comme des dieux — et Iahvé comme le dieu des dieux.

*

Ma conviction est entière, mais je suis trop cartésien pour écarter la possibilité de quelque erreur, de quelque faille dans mon raisonnement. Je suis trop formé à la pratique du doute méthodique pour ne pas me dire que j'ai, peut-être, édifié un système plausible et convaincant sur quelque erreur, comme Ptolémée avait édifié un système suffisamment plausible et convaincant pour avoir été accepté vingt siècles durant, en se fondant sur l'idée fausse que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre...

Ma conviction est entière, et j'attends *vraiment* avec impatience que l'exploration de la Lune apporte à mon hypothèse sa confirmation expérimentale non contestable.

Ma conviction est entière mais, n'étant ni un illuminé ni un charlatan, ce que je vous demande encore, à vous qui arrivez à la fin de ce livre, c'est de me signaler toutes les erreurs et failles que vous y aurez décelées (il y en a, certainement).

Je ne saurais donc trop vous inciter à lire et relire attentivement les chapitres I et II de la *Genèse* (en hébreu ou dans la traduction Dhorme) :

la concordance rigoureuse entre notre avenir prévisible et le passé relaté par la *Genèse* constitue, en effet, une présomption de preuve aussi importante, pour mon hypothèse, que la connaissance de la précession des équinoxes par les prêtres de Pharaon, et que la haute improbabilité d'une rotation obligée *naturelle* de la Lune.

CHAPITRE TROISIEME

Pour le chapitre III de la *Genèse*, celui de la « tentation » par le serpent-qui-parle et connaît aussi bien que les autres fils des Elohim l'effet du « fruit » conférant la « connaissance (interdite) du bien et du mal », j'avais envisagé de proposer une « explication ». Mais c'était une hypothèse pure, sans vérification expérimentale concevable dans un avenir prévisible.

J'ai donc, sur le conseil de scientifiques amis, retiré ce chapitre dont les méchants auraient pu tirer parti pour affirmer que le livre entier n'est que spéculation pure, et obscurantine science-fiction.

A ceux que cela intéresse, je rappellerai donc seulement que Satan, « l'ange déchu », est présenté comme « fils des Elohim » dans le *Livre de Job* :

Les fils des Elohim vinrent se présenter devant Iahvé, et Satan vint aussi parmi eux. [I, 6.]

Le *Livre de Job* est, pour les kabalistes, d'une importance égale à celle des « Cinq Livres » de Moïse — ce sont les six « Livres » qu'il est interdit de traduire, dont la lecture doit (en principe) être réservée à ceux qui entendent l'hébreu.

Le *Livre de Job*, long de quarante-deux chapitres, est-il une « incidente » dans le récit de la *Genèse*, dont il expliciterait le chapitre III comme l'incidente du chapitre II explicite l'œuvre des trois derniers « jours » du récit ? Etant donné que RIEN ne m'autorise à l'affirmer, je ne peux que le suggérer au lecteur qui, m'ayant suivi jusqu'ici, accepte de voir dans le texte biblique un récit historiquement fondé.

Dans le chapitre III de la *Genèse*, il est quand même bon de souligner que le texte hébreu ne laisse aucune échappatoire, et TOUTES les Bibles sont obligées d'écrire (sans explications) que le serpent dit à la femme :

Vous serez COMME DES DIEUX, sachant le bien et le mal
[III, 5.]

De même, TOUTES les Bibles montrent Iahvé Elohim se rendant aux raisons du serpent :

Voici que l'homme est devenu COMME L'UN DE NOUS
[III, 22.]

CHAPITRES IV A XI

Si je n'ai pas totalement échoué, vous n'avez plus besoin de personne pour lire dans le texte biblique la suite du récit d'une colonisation avortée, depuis les rages froides de Iahvé, qui au chapitre IV « se repent d'avoir créé l'homme », jusqu'au chapitre VI où « les fils des Elohim prennent des épouses parmi les filles des hommes », puis au chapitre VIII où les Elohim décident de quitter la Terre, au chapitre IX où ils promettent à Noé (bâtard d'Elohim) un « arc d'alliance dans la nue », et au chapitre XI où les hommes tentent d'atteindre cet « arc dans la nue » en édifiant (prématurément) la tour de Babel.

Où sont allés les Elohim, en quittant la Terre ? Je n'en sais bien évidemment rien ; mais si « l'arc dans la nue » est bien sur la Lune, nous ne tarderons sans doute guère à le savoir.

Après le chapitre XI commence la difficile reconstitution de « l'héritage des Célestes » par la lignée de Pharaon d'abord, puis par celle d'Abraham, puis par celle des Gentils greffée sur Abraham.

Si la « Tradition » n'est pas un leurre obscurantin, cette « Tradition » dont le symbolisme coiffait du « pschent » le pharaon d'Apis, du « double pschent » le pharaon d'Amon, et de la « triple tiare » le pape des Poissons, vouloir construire une « tour » de lancement dont « la tête soit dans le ciel » n'est plus prématuré, maintenant que le Soleil d'équinoxe est entré dans ce Verseau qui, pour les prêtres de Babylone déjà, devait annoncer « l'Age d'Or ».

La Lune sera, si « l'arc d'alliance » s'y trouve, la « Jérusalem Céleste » dont parlent, en avouant ne pas savoir ce qu'elle est, les prophéties. Dans deux ans, l'homme y sera ; avant même, peut-être...

A l'an prochain donc, sur la Lune, Jérusalem Céleste...

© Julliard, 1968.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782260031826) le 24 octobre 2017.

Couverture : Conception graphique – Manon Lemaux Typographie
– Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Sommaire

Couverture

Page de titre

HORS-D'ŒUVRE

PLAN DE LA PREMIERE PARTIE

CHAPITRE 1 - LA REALITE CONCRETE DES «
ANGES » CONSTITUE UNE HYPOTHESE
RATIONNELLE

CHAPITRE 2 - LA PLATEFORME-ESCALE SUR LA
LUNE

CHAPITRE 3 - DES COSMONAUTES ONT-ILS
MATERIELLEMENT PU VENIR D'UN AUTRE
SYSTEME PLANETAIRE ?

CHAPITRE 4 - LA TOUR DE BABEL ET LA GRANDE
PYRAMIDE

CHAPITRE 5 - LA BIBLE EST-ELLE « UN FATRAS »
OU UN TEXTE COHERENT ?

CHAPITRE 6 - L'HEBREU, LANGUE « PAS COMME

LES AUTRES »

CHAPITRE 7 - LA KABALE

CHAPITRE 8 - L'ETAT D'ISRAEL ET LES KABALISTES

CHAPITRE 9 - IAHVE ET LE PRINCIPE DE CARNOT

CHAPITRE 10 - IAHVE ET L'ORTHODOXIE

MATHEMATIQUE D'EINSTEIN

CHAPITRE 11 - LA LUNE

CHAPITRE 12 - LA JERUSALEM CELESTE

DEUXIEME PARTIE

L'APPARITION DE L'AGRICULTURE

LES GLACIATIONS

LA PRECESSION DES EQUINOXES

CONFUCIUS ET LA VULGARISATION

TROISIEME PARTIE

CHAPITRE ZERO

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIEME

CHAPITRE PREMIER-SUITE

CHAPITRE DEUXIEME-SUITE

CHAPITRE TROISIEME

CHAPITRES IV A XI

Copyright d'origine

Achevé de numériser

Jean Sendy

LA LUNE, CLÉ DE LA BIBLE

Dans le texte hébreu original de la Bible, le mot « Dieu » n'existe pas et la Genèse apparaît comme une version particulière du Mythe commun à toutes les Premières Civilisations qui ont surgi, tout armées, de la nuit du néolithique.

Ce mythe relate la colonisation de la Terre par des Célestes.

Aucun scientifique n'a, à ma connaissance conclu à l'impossibilité d'une cosmonautique interstellaire, écrit M. François Le Lionnais. Ce livre montre que la « non-impossibilité » reconnue par les scientifiques d'aujourd'hui concorde avec le récit biblique d'une façon trop rigoureuse pour être mise sur le compte du pur hasard.

Rationnellement plausible, l'hypothèse de Jean Sendy sera, de plus, expérimentalement vérifiée dans un très proche avenir si les « Célestes » ont bien colonisé la Terre comme il le propose, la trace de leur passage nous attend sur la lune, qui sera alors la « clé de la Bible ».

